This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

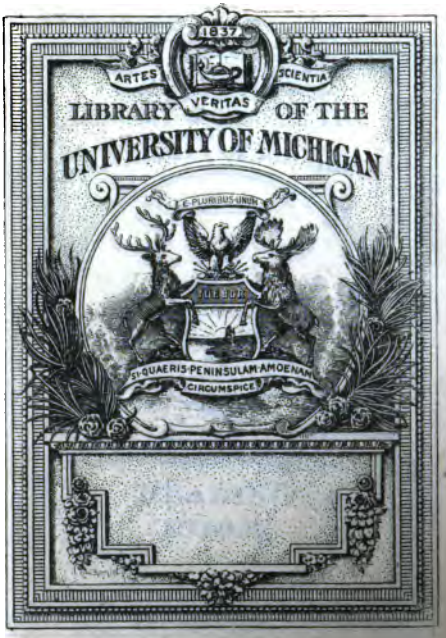
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

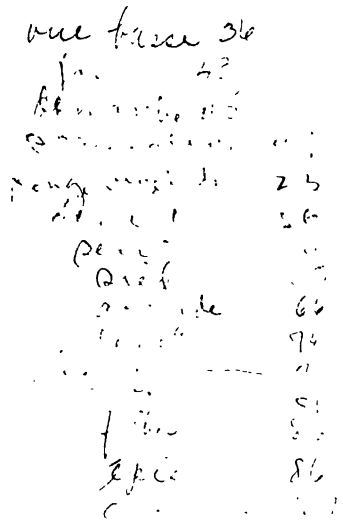
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

3
8248
P58



THÉATRE

DE

PICARD

THÉATRE

DE

Y-8 2471

PICARD

LA PETITE VILLE

DUHAUTCOURS — LES MARIONNETTES

LES DEUX PHILIBERT

Avec une Introduction

PAR

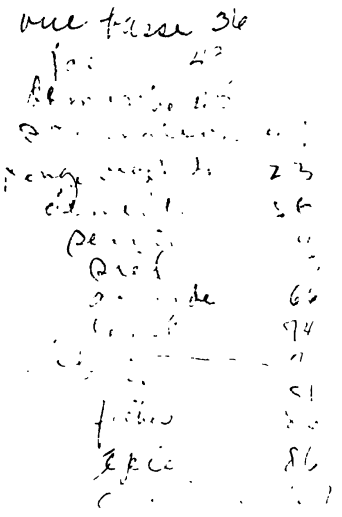
M. LOUIS MOLAND

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1877



THÉATRE

DE

PICARD

leversement social et politique au milieu duquel Picard débuta au théâtre diminuait l'importance de l'individu, et mettait les collectivités au premier rang. Le monde était devenu trop mobile ; la lorgnette de l'observateur n'avait plus le temps de s'arrêter sur un seul personnage. Un homme chassait un autre homme ; une passion remplaçait une autre passion ; les caractères ne se développaient plus régulièrement ; ils se heurtaient les uns aux autres. Il fallut que l'auteur comique fît des tableaux d'ensemble et non plus des portraits. Ce besoin fut mieux senti par Picard qui était improvisateur, que par les écrivains qui composaient paisiblement leurs pièces au fond de leur cabinet, et sous ce rapport, en étudiant son œuvre au point de vue de l'histoire de notre théâtre, on est frappé de l'esprit d'innovation dont il a fait preuve. Le premier il peint, non plus l'homme, mais les hommes.

I

Donnons quelques explications sur les pièces dont nous avons composé ce volume :

La Petite Ville est, de toutes les comédies de Picard, celle qui a obtenu le succès le plus durable. Elle est restée au répertoire. On n'a pas cessé de la jouer par intervalles, et toujours elle amuse le public. Voici ce que le critique Geoffroy, très-collet monté, comme on sait, disait de cette pièce au lendemain de la première représentation :

« Le genre de comique qui règne dans *la Petite Ville* est trop vrai, trop dans la nature, pour être aujourd'hui de mode : la bonne compagnie croit qu'il

est facile et même ignoble de faire rire ; chacun s'imagine qu'il en ferait bien autant.... On a ri pendant tout le cours de la pièce ; mais ceux qui rient sont presque toujours des ingrats, qui ne savent ni connaître ni estimer ce précieux avantage.... La pièce a été applaudie et l'auteur demandé, plus par l'intérêt que Picard inspire que par un juste sentiment du mérite de son ouvrage. Il était peut-être possible de trouver un cadre plus heureux ; mais il me semble que la forme de cette comédie est originale et neuve : plusieurs petites actions comiques sont liées ensemble par un but commun ; l'agrément de la variété répare le défaut d'unité ; l'amusement qu'un tel spectacle procure n'est pas tout à fait légitime, et n'en est que plus piquant ; l'art peut en murmurer, mais une foule de traits, dignes de Molière, demandent grâce pour l'irrégularité du plan ; or j'avoue que cette peinture libre et naïve des ridicules bourgeois me paraît préférable à plusieurs homélies plus nobles et plus régulières du Théâtre-Français *(21 floréal an IX.)* »

Le jugement du critique est, comme vous voyez, assez entortillé : mais il sent bien qu'il y a là quelque chose de vivant ; il loue tout en s'excusant de louer, et les éloges ainsi arrachés valent mieux que ceux qu'on prodigue sans réserve.

Picard jeune, frère cadet de l'auteur, débuta dans le rôle du valet Dubois. L'auteur jouait celui de Paul Vernon. Mlle Molière, dans le personnage de Mme Senneville, et Mlle Clément, dans celui de Nina Vernon, furent très-remarquées.

La Petite Ville fut représentée le premier soir en cinq actes, et réduite en quatre actes à la deuxième représentation.

On joue actuellement (avril 1877) *la Petite Ville* à l'Odéon, aux Matinées du dimanche, avec la distribution suivante :

Riflard.	MM.	Sigard.
Vernon.		François.
Desroches		Amaury.
Delille		Grandier.
François.		Tousé.
Dubois.		Keraval.
Guibert	Mmes	Crosnier.
Vernon.		Masson.
Mme Senneville.		Chartier.
Flore.		Marie Colb.

II

Duhautcours ou le Contrat d'union n'est pas une des pièces les plus connues de Picard, mais elle nous paraît tout à fait digne de mémoire comme satire des mœurs. Elle forme, comme un chaînon intermédiaire entre *le Banqueroutier* qu'on trouve dans le recueil de Gerhardi, et que nous avons essayé de faire connaître ailleurs (1), et *le Faiseur*, de Balzac. Duhautcours a déjà tous les traits de Mercadet. Le seul tort de Picard a été de ne point le faire agir pour son propre compte, mais seulement en qualité de conseiller et d'agent subalterne.

Le critique contemporain dont nous avons invoqué le témoignage sur *la Petite Ville* est ici plus important encore à consulter. Il nous dira à quel point la

(1) *Molière et la Comédie italienne*, à la librairie académique Didier et Ce, p. 320-330.

satire de l'auteur parut opportune : voici des extraits de son article du 24 thermidor an IX :

« *Duhautcours* est véritablement une pièce à scandale. Jouer des fripons ! Cela est presque aussi délicat aujourd'hui qu'il l'était du temps de Molière de jouer les hypocrites, et du temps de Le Sage les financiers. Picard a du courage : il a osé attaquer le vice dominant et favori du siècle, au risque de se faire siffler par les intéressés. Quand Molière berna les dévots, il avait pour lui les gens du monde. Quand Picard démasque les fripons, il ne doit compter que sur les honnêtes gens, pauvre parti qui jamais ne réussit à rien, que personne ne craint, et qui n'est utile à personne....

« Cependant Picard a réussi.... C'est un sujet choisi par l'œil du génie. Un poëte comique qui connaît son art doit démêler dans les ridicules et les vices généraux ceux qui caractérisent son siècle.... Picard a mis le doigt dans cette plaie, et le caractère national n'offre rien de plus honteux et de plus funeste que cette profonde immoralité qui nous rend esclaves de l'or quand nous cessons de l'être d'un homme, et nous asservit aux passions, quand nous triomphons des préjugés ; il n'était pas aisé de faire supporter au théâtre la peinture d'un vice naturellement si bas, si odieux, si commun. Les fripons rient difficilement, et surtout d'eux-mêmes ; il leur faut sur la scène des vertus chimériques pour distraire leur conscience. Cependant les vices, même les plus révoltants, ont leur côté ridicule. C'est ainsi que Molière a su tempérer admirablement les traits horribles de l'ingratitude et de la perfidie du Tartuffe par le comique qui résulte de son langage mielleux et de ses momeries dévotes. C'est aussi ce qu'a fait Picard,

sinon avec autant d'art et de succès, du moins avec la même intention que Molière. »

Duhautcours eut un tel succès que les musiciens durent céder leur orchestre au public. Ainsi cet usage, qui s'observe maintenant à toutes les premières représentations importantes, ne date pas d'hier.

Le collaborateur de Picard, François Chéron, est le frère de L.-Cl. Chéron, l'auteur de *l'Homme à sentiments*.

III

Le Jeu de la fortune ou les Marionnettes est la pièce où Picard a peut-être montré le plus d'originalité, le plus d'art, le plus de naturel et de gaieté dans le dialogue.

Geoffroy, avant d'en donner l'analyse, dit ceci :

« Le caractère particulier à Picard est de se mettre à la portée de tous, de choisir ses portraits dans la vie commune, et de peindre au théâtre les mœurs du jour et les ridicules dominant dans la société : on lui a fait quelquefois un reproche de ce qui chez lui est un mérite. Quoi de plus ordinaire dans le monde que des gens qui s'enrichissent et des gens qui se ruinent ? On n'a jamais vu une circulation plus rapide de richesses, de plus grands déplacements, des revirements de parties plus singuliers ; chaque jour voit éclore des révolutions de ce genre ; autant l'Etat est solidement organisé, autant les fortunes sont mobilisées. Picard était donc sûr de nous attacher, en nous montrant un pauvre subitement enrichi, et un riche non moins brusquement appauvri ; les sottises et les extravagances du parvenu, les bassesses et les plati-

tudes de l'homme ruiné, voilà les deux pivots sur lesquels roule la pièce. C'est la comédie du jour. »

Jules Janin a vanté surtout le premier acte : « Ce premier acte, dit-il, n'aurait pas été désavoué par Molière. Vous croiriez assister à ces belles scènes de Walter Scott où la nature est représentée et décrite dans ses plus minutieux détails. »

Il est permis de s'étonner que *les Marionnettes* ne reparaissent pas quelquefois sur la scène, ne serait-ce que dans les Matinées dramatiques du dimanche. Elles ont, il nous semble, toute espèce de droits à cet honneur.

IV

Les Deux Philibert ont été plus souvent repris que *les Marionnettes*. Dernièrement encore, nous les avons revus à l'Odéon où ils furent fort bien accueillis.

On ne saurait s'imaginer quel succès obtint cette pièce, lorsqu'elle fut représentée pour la première fois sur ce même théâtre de l'Odéon, le 10 août 1816. On la joua tous les deux jours pendant plus de cinq mois.

Picard avait ce talent de l'auteur comique, que Molière possédait si bien, de savoir utiliser jusqu'aux défauts des acteurs qu'il employait. Ainsi l'on rapporte qu'il imagina le personnage de la vieille fille de *la Petite Ville*, Nina Vernon, pour une actrice à laquelle on ne savait quel rôle confier à cause du peu d'agrément de sa figure et du son fâcheux de sa voix, et que cette actrice se fit une réputation dans ce personnage ainsi dessiné pour elle. De même, dans *les Deux Philibert*, l'auteur tira parti du caractère et du

renom de l'acteur Clozel, grand bambocheur, que souvent on voyait, à la porte des cafés, une queue de billard à la main. Philibert le mauvais sujet fut joué au naturel par cet artiste que le public applaudit avec enthousiasme. Il était bien secondé d'ailleurs par Pélissier, Chazel et Armand Dailly.

Les Deux Philibert firent école, engendrèrent une sorte de cycle comique. L'Odéon représenta le 4 février 1817 *la Suite des deux Philibert*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Hippolyte et Lallemand. Brazier, Merle et Dumersan avaient donné, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 18 octobre 1816, *les Deux Philiberte, ou Sagesse et Folie*, comédie mêlée de vaudevilles, en deux actes, en prose. Ce n'est pas tout, lorsque Clozel passa au Gymnase, en 1821, Scribe et Moreau composèrent pour lui un vaudeville en un acte, *Philibert marié*, qui, joué le 26 décembre 1821, eut presque autant de succès que la comédie de Picard.

Telle est la composition de ce volume. Notre texte reproduit fidèlement celui de l'édition de 1821, donnée par l'auteur lui-même. Nous avons eu soin toutefois de nous procurer les éditions originales de ces pièces, afin d'indiquer, ce qui n'est pas dans l'édition de 1821, le théâtre où elles parurent pour la première fois, et les acteurs qui créèrent les rôles. L'édition des *Deux Philibert* ne nous est point parvenue à temps pour que nous ayons pu en extraire ces renseignements, mais nous y avons suppléé dans la notice ci-dessus.

LOUIS MOLAND.

LA PETITE VILLE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois à Paris,
par les comédiens de l'Odéon,
sur le théâtre de la rue de Louvois (le 18 mai 1801).

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre... Je me récrie et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux. » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir.

(LA BRUYÈRE, chap. V.)

PRÉFACE

Voici ma pièce favorite, et c'est de toutes mes pièces celle où je trouve moi-même les plus grands défauts : mais je crois que c'est aussi celle qui annonce le plus de talent pour la comédie.

Au lieu d'une intrigue, j'en vois trois ou quatre, et c'est pour excuser ce défaut que j'avais d'abord appelé la pièce comédie épisodique. Les amours et les jalousies de Desroches et de Mme Belmont n'inspirent aucun intérêt; leur reconnaissance est péniblement amenée, et cependant c'est là ce qui semble le nœud de la pièce; mais je prie le lecteur d'être aussi indulgent que le spectateur, d'oublier Mme Belmont et ses amours, pour ne considérer que les originaux de ma petite ville.

Mes deux jeunes Parisiens rappellent encore *les Étourdis*; mais le caractère enthousiaste de Desroches qui s'enflamme et se refroidit subitement, le caractère raisonnable et railleur de son ami me semblent bien imaginés pour faire ressortir les principales parties de mon tableau.

Grâce à ces deux caractères bien développés dans les premières scènes ; grâce aux détails nombreux et plaisants que j'ai placés dans les rôles de Riflard, de Mme Senneville et de Vernon, le premier acte est agréable, et je crois qu'il ne mériterait aucun reproche, sans l'arrivée subite de Mme Belmont et de son vieux domestique.

Il y a bien quelque chose à dire à l'intrigue de Mlle Nina Vernon ; elle rappelle un peu *l'Étourderie*, jolie comédie de Fagan, et c'est un accident bien heureux pour moi que Desroches ait la vue basse et ait oublié ses lunettes ; à cela près, le second acte tout entier me paraît bien.

Le troisième acte est le meilleur ; et je crois que je n'ai rien mis au théâtre d'aussi comique que Mme Guibert et sa fille.

La pièce était d'abord en cinq actes ; entre le troisième et le quatrième acte actuel il y en avait un consacré à peindre la coquetterie de Mme Senneville. Le public m'avertit que cet acte était de trop. Je le retranchai. Il en résulte un peu de confusion dans mon dernier acte, et d'ailleurs c'est dans ce dernier acte qu'il me faut ramener ma voyageuse parisienne, et la faire s'expliquer avec son amant. Aussi combien cet acte est-il inférieur aux trois premiers ! Il s'y trouve pourtant encore quelques traits de bon comique.

Le passage de la Bruyère, dont j'ai pris une partie pour épigraphe, m'a fourni l'idée de la pièce. Les aventures de Mlle Vernon et les prétentions de Mme Guibert sur Desroches sont des anecdotes.

Un journaliste me reprocha de n'avoir peint que la *mise*, la *démarche*, en un mot le *physique* de la province. Il soutenait que les situations et les caractères pouvaient s'appliquer tout aussi bien à Paris qu'aux départements. C'est possible. Je le dis moi-même dans la pièce. Les hommes au fond sont partout les mêmes. Ce sont les habitudes, les usages qui amènent quelques différences entre les mœurs de la province et celles de Paris. Ma principale tâche était de saisir ces différences, et il faut que j'aie été assez heureux dans mes efforts, puisqu'on fit à ma pièce l'honneur de la proscrire dans plus d'une petite ville. Tandis que les bons esprits de l'*endroit* riaient de ma comédie, plus d'une belle dame m'accusait d'être un auteur sans principes, sans mœurs et sans charité.

PERSONNAGES

DESROCHES, jeune Parisien. . . .	MM.	BARBIER.
DELILLE, son ami.		VIGNI.
DUBOIS, leur valet.		PICARD cadet.
Habitants de la petite ville. — FRANÇOIS RIFLARD.		CLOSEL.
Habitants de la petite ville. — PAUL VERNON		PICARD.
Habitants de la petite ville. — Mme SENNEVILLE	Mlle	MOLIÈRE.
Habitants de la petite ville. — Mme GUIBERT.	Mme	MOLÉ.
Habitants de la petite ville. — NINA VERNON, sœur de Vernon.	Mlle	CLÉMENT.
Habitants de la petite ville. — FLORE, fille de madame Guibert.		ADELINE.
Mme BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille	Mme	DELILLE.
CHAMPAGNE, valet de madame Belmont.		WALVILLE.
FRANÇOIS, valet de madame Guibert.		ARMAND.

La scène est aux portes et dans l'intérieur d'une petite ville.

LA PETITE VILLE

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une jolie campagne; on voit au fond la petite ville.

SCÈNE I.

DESROCHES, DELILLE.

DUBOIS, dans la coulisse.

Mais ce n'est pas ma faute; moi je dormais sur mon cheval.

DESROCHES, entrant en scène fort en colère.

Tu dormais! Est-ce qu'un postillon doit dormir? Voyez un peu, sur une route aussi belle, verser, briser une roue!

DELILLE, entrant en scène.

Allons, ne voilà-t-il pas un grand malheur; tu n'es pas blessé.

DESROCHES.

Il vaudrait mieux que je fusse blessé.

SCÈNE II.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DUBOIS, entrant en scène.

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout; une roue ca-

sée, l'essieu rompu, voilà tout. Je cours chez le premier charron. Dans deux ou trois petites heures, nous nous remettrons en route. (Il sort.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Dans trois heures!

DELILLE.

Parbleu, c'est un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette petite ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour plusieurs de ses habitants. Nous ne comptions pas nous en servir : nous leur demanderons à dîner.

DESROCHES.

Oh! sans doute, nous perdrons là une journée tout entière. Tu vois les choses avec une tranquillité! Si tu étais aussi pressé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris, tu sentirais combien le moindre retard est insupportable, combien je dois être furieux. (Examinant la campagne avec ses lunettes.) Eh! mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

DELILLE.

Ne te l'avais-je pas dit? Vois-tu cette petite ville située à mi-côte?

DESROCHES.

On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE.

Et cette rivière qui baigne ses murs?

DESROCHES.

Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE.

Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon?

DESROCHES.

La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite ville : c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

DELILLE.

Bon! ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original; la moindre contrariété te met en fureur, et aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflammes pour le premier objet!

DESROCHES.

J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur-le-champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, de fuir pour m'arracher à cet indigne amour!

DELILLE.

Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

DESROCHES.

Ne l'ai-je pas vue, dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier. Ne l'ai-je pas surprise en grande conversation tête-à-tête avec ce jeune homme.

DELILLE.

Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout, et tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

DESROCHES.

C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigants, des fripons, des joueurs, des coquettes et des prudes, voilà ce Paris que j'abandonne, et loin duquel je veux aller chercher des vertus et le bonheur!

DELILLE.

Si tu cours après ces objets, tu voyageras longtemps.

Non que je prétende qu'ils n'existent nulle part; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité. Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant, et maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer, comme toi, de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré aussi des fourbes et des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a partout comme à Paris.

DESROCHES.

Oh ! c'est un peu fort. Écoute : je ne veux pas m'ériger en défenseur langoureux des plaisirs et de la vie champêtre; mais, par exemple, dans cette petite ville, dont nous admirions tout à l'heure la situation pittoresque, comment peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue et de mensonge qu'à Paris?

DELILLE.

Mais oui. Les vices y sont les mêmes, et d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide et mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule et de mauvais goût dans les repas priés.

DESROCHES.

Oui ; mais le repos, la tranquillité...

DELILLE.

Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la

médisance et la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

DESROCHES.

Bast! nous voyageons pour nous amuser, nous avons deux heures à passer ici, et j'ai dans l'idée qu'elles peuvent nous être à la fois agréables et utiles.

DELILLE.

C'est ce que je te disais, et ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme t'eût saisi.

DESROCHES.

Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre chaise est brisée. (Ici on entend un coup de fusil). Qu'est-ce que c'est que cela?

DELILLE, regardant dans la coulisse.

Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette ville, que tu t'imagines l'asile du bonheur et de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

DESROCHES.

Où diable vas-tu chercher des voleurs? Il n'y en a pas dans ce pays-ci.

RIFLARD, dans la coulisse.

Apporte, apporte, Patineau; là bien; là, bon chien!

DELILLE.

C'est un chasseur.

DESROCHES.

L'entends-tu qui cause avec son chien?

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE; RIFLARD, en chasseur.

RIFLARD, entrant en scène.

Jacques, emmène Patineau, je ne chasse plus.

DELILLE, appelant.

Écoutez donc, monsieur, monsieur.

RIFLARD, d'un ton emphatique.

Mille pardons; je n'avais pas l'avantage de vous apercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service?

DESROCHES.

Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la ville que nous apercevons.

RIFLARD.

Ces messieurs sont des étrangers et des gens honnêtes, mon coup d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même domicilié dans ladite ville, et j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

DESROCHES.

Bien sensible. (Bas à Delille). Voilà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

DELILLE, bas à Desroches.

Et du ridicule. Ce ton emphatique...

DESROCHES, de même.

Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule?

RIFLARD.

Ces messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit?

DELILLE.

Mais non.

DESROCHES.

Nous ne savons encore.

RIFLARD.

Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités, et grâce au Ciel et aux soins de notre préfet, nous n'en manquons pas. Avant le canon, c'était une ville de guerre; on peut en juger par les remparts. Elle

a soutenu un siége sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitants.

DELILLE.

J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille âmes.

RIFLARD.

C'est juste..., mais la chronique du temps... La ville basse est antique et mal bâtie; il y a un coin de la Grande-Rue où l'on ne saurait passer deux de front; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

DESROCHES.

Tu vois bien que c'est une ville charmante.

RIFLARD.

Très-agréable au moins. Des promenades pittoresques; le mail, le petit cours. Le sang y est superbe; la vie y est excellente, le poisson exquis, la marée presque aussi fraîche qu'à Paris; le vin du cru vaut le bourgogne. Deux foires par an, une société choisie, la bouillotte à trente sous, et la comédie bourgeoise établie par bienfaisance, où l'on s'amuse en faisant l'aumône.

DELILLE.

Je vois que nous parlons à un des principaux habitants.

RIFLARD.

J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied-à-terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, et qui me convient pour la chasse, les créneaux, les tourelles et le pont-levis, que j'ai conservés en mémoire de mes ancêtres, non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de noblesse et de féodalité, dont je me réjouis avec tous les philosophes que nous soyons débarrassés; mais on est bien aise de pouvoir se rappeler à soi-même et aux autres, qu'on a eu un aïeul qui fut tué à la première croisade.

DELILLE.

Quoi, vous avez eu un aïeul ?...

RIFLARD.

Rodolphe Riflard, aide de camp de Baudouin, comte de Toulouse : il en est question dans la *Jérusalem délivrée.*

DELILLE.

C'est donc un petit Paris que votre ville ?

RIFLARD.

Juste. Bal masqué pour l'hiver, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foy, et qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une semaine d'avance. Notre jeunesse est galante, brave, et fait assaut avec les plus forts maîtres d'armes des régiments qui passent. Je sais assez bien me servir d'un fleuret, moi qui vous parle ; quand on a touché Saint-George !... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes sont vertueuses et fidèles à leurs maris ou à leurs amants. Dans une petite ville, on sent la nécessité des égards et des procédés. De la littérature : nous avons un journaliste, un imprimeur et deux auteurs, sans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes et des bouquets. Je vous demande pardon, si je vous entretiens de toutes ces misères ; j'aime mon pays, et je saisis l'occasion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

DESROCHES.

Vous n'aimez pas Paris ! oh ! vous avez bien raison.

RIFLARD.

Un bruit, un tumulte, et des mœurs affreuses ! oh ! vive la province, on s'y amuse autant pour le moins et avec plus de décence, parce que la probité... (En regardant dans le fond). Mais, permettez donc ; je ne me trompe pas, c'est la carriole de madame de Senneville que j'aperçois au haut de la côte ?

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites? madame de Senneville? En effet, elle habite ce pays.

DELILLE.

Tu la connais.

RIFLARD.

Vous la connaissez?

DESROCHES.

Une jolie femme?

RIFLARD.

La plus jolie du pays, et nous n'en manquons pas.

DESROCHES.

Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir ainsi que son oncle.

RIFLARD.

Le vieil asthmatique, qui fait toujours bâtir?

DESROCHES.

Elle ne me reconnaîtra pas probablement.

RIFLARD.

Une femme charmante, pleine de sensibilité, et qui, entre nous, n'est pas sans une espèce d'intérêt pour votre serviteur. Il y avait mille rivaux; dès que j'ai paru, ils se sont tous éclipsés : je veux vous présenter à elle; dans l'instant je reviens. Sans adieu, messieurs. (Il sort.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Eh bien, j'ai déjà trouvé une personne de connaissance, une femme vraiment aimable; tu verras. Un air pur, un beau ciel et des mœurs simples, honnêtes; ces bonnes gens ne peuvent pas être méchants, fourbes,

intéressés ; chacun content de la fortune de ses pères, ne sait ce que c'est que l'ambition, que l'avidité.

DELILLE.

Oh ! mon Dieu non ; l'aubergiste n'y écorche pas le voyageur ; le marchand y vend en conscience ; le médecin y guérit ses malades ; le procureur y concilie ses clients : c'est une ville privilégiée.

DESROCHES.

Oh ! moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais... ah ! voici Dubois.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien ?

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, vous allez vous fâcher, j'en suis sûr, mais ce n'est pas ma faute.

DESROCHES.

Quoi donc !

DUBOIS.

Le charron dit comme cela que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

DESROCHES.

Avant vingt-quatre heures !

DUBOIS.

Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie, et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pourboire, ils auraient bien plus tôt fait ; car en vérité ça me désole pour vous.

DESROCHES.

Eh ! non, non, mon ami, ne te désole pas ; qu'il ne se presse pas : je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.

DUBOIS.

Vous étiez si fâché de vous voir arrêté.

DELILLE.

Il serait désespéré de repartir à présent ; avec Desroches, tu dois être fait à ces manières.

DUBOIS.

C'est vrai, monsieur ; oh bien, tant mieux, si nous avons du temps. (Il sort.)

SCÈNE VII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille.

DELILLE.

Moi, rien ne me contrarie.

DESROCHES.

D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité.

DELILLE.

Oh ! sans doute.

DESROCHES.

Ah ! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est, ma foi, pas mal, cette femme-là.

SCÈNE VIII.

DESROCHES, DELILLE, RIFLARD, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE, se retournant du côté de la coulisse.

Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vite en descendant la côte, ne fatiguez pas cette pauvre jument ; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur ! quelle fatigue !

RIFLARD.

D'où venez-vous donc, belle dame?

MADAME SENNEVILLE.

Des vendanges de M. Rigaud.

RIFLARD, d'un air piqué.

Ah! vous allez chez M. Rigaud!

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas jaloux? Nous avions une société charmante, et nous nous sommes amusés! On a joué un jeu d'enfer; cinq sols la fiche! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIFLARD.

Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juste raison la tournure et la conversation.

DESROCHES.

Madame Senneville ne me reconnaît pas!

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, je me rappelle...

DESROCHES.

Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Desroches comme moi.

MADAME SENNEVILLE.

Vous seriez le jeune neveu de M. Desroches? Ah! je vous remets parfaitement. Comment se porte-t-il le cher oncle? un très-galant homme. Enchantée de vous voir dans notre pays; soyez le bienvenu. Ces messieurs viennent de Paris?

DESROCHES.

Oui, madame.

MADAME SENNEVILLE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

DELILLE.

Mais rien, madame; on y va à la Bourse, aux spec-

tacles, chacun y fait ses affaires ; les gens d'esprit se moquent des sots ; plus d'un sot fait fortune ; plus d'un fripon passe pour un honnête homme ; plus d'un charlatan pour un homme de mérite : c'est toujours la même chose ; c'est toujours comme partout.

MADAME SENNEVILLE.

Et y porte-t-on toujours des châles en effilé, des rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amarante ? Les fichus sont-ils croisés en X ou Y ? Porte-t-on ses cheveux ou des perruques ?

DELILLE.

C'est à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

MADAME SENNEVILLE.

C'est que ma marchande de modes est d'une négligence ; elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion ; et cela me pique, voyez-vous, parce que quand on a le point d'honneur d'être bien mise...

RIFLARD.

C'est que madame donne le ton à toute la ville pour la parure et le goût.

MADAME SENNEVILLE, en minaudant.

Est-il vrai, monsieur Riflard ?.. C'est un séjour enchanteur que Paris ; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. M. de Senneville vivait dans ce temps-là ; je m'y suis fort amusée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESROCHES.

On s'en aperçoit aisément, madame.

MADAME SENNEVILLE, toujours minaudant.

Trouvez-vous ?

DELILLE.

Vraiment, à vos manières, à vos discours, à votre tournure.

MADAME SENNEVILLE.

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer,

parce que la campagne... pour un cœur sensible... Ah! la campagne !.. C'est là que la nature plus belle et plus riante invite aux sentiments les plus doux et les plus purs... la verdure, les oiseaux, les ombrages et les mœurs simples et rustiques vous rappellent... Ah! la campagne a tant d'attraits! J'espère que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maison dans le court séjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec un oncle âgé et respectacle, pour lequel je ne saurais avoir trop d'attentions; je lui dois mon éducation, et le peu que je vaux.

RIFLARD.

On n'a pas plus de sensibilité que cette femme-là.

MADAME SENNEVILLE.

Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui, on passe la soirée chez moi ; vous connaissez sans doute quelques personnes ?

DESROCHES.

J'ai une lettre pour madame Guibert. Vous la connaissez.

MADAME SENNEVILLE.

C'est ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleste, excellente musicienne, que sa mère voudrait bien voir établie, c'est tout naturel ; elle est un peu gauche, empesée, la chère madame Guibert ; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt ; mais on a oublié tout cela : une si belle âme ! pas grand génie, et fort bavarde; je l'aime de tout mon cœur. Vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi, j'irai inviter aujourd'hui même madame Guibert et sa fille.

DELILLE.

C'est que demain il nous faudra continuer notre route.

MADAME SENNEVILLE.

Si tôt !

DESROCHES, à Delille.

Tais-toi donc. (Haut) Votre aimable invitation est un motif assez puissant.

MADAME SENNEVILLE.

Vous en serez, monsieur Riflard.

RIFLARD, montrant sa carnassière.

Vous me permettrez de vous offrir ma chasse; deux perdreaux [illegible]ges excellents.

MADAME SENNEVILLE.

Toujours galant.

RIFLARD.

Il faudra inviter M. Vernon et sa sœur.

MADAME SENNEVILLE.

Y pensez-vous? un rival!

RIFLARD.

Pauvre garçon! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S'il n'était pas si amateur de procès, si chicaneur de profession, ce serait un homme parfait : il fait des vers délicieux, et il parle comme il écrit, par sentences et par adverbes.

MADAME SENNEVILLE.

Sa pauvre sœur commence à être sur le retour; quand elle sera tout à fait résignée à rester fille, elle sera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui est entendu ; demain à trois heures; car chez moi, c'est comme à Paris, et c'est la seule maison du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choisirez entre la bouillotte, le loto, le reversis, le bostonien, le maryland, le whisk, ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle sera enchanté de renouer connaissance avec le neveu de son ami. Si vous restez seulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de société; il y a des talents : nous jouons *le Barbier de Séville* et *la Gageure imprévue.*

RIFLARD.

Vous verrez comme madame joue Rosine et madame de Clainville.

DELILLE.

Et vous, monsieur Riflard, ne jouez-vous pas?

RIFLARD.

L'Éternueur et l'Alcade, par complaisance, parce que je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

MADAME SENNEVILLE.

Eh ! mais, c'est M. Vernon qui vient de [redacted]té.

DELILLE.

Qui, ce poëte chicaneur dont vous nous parliez à l'instant.

MADAME SENNEVILLE.

Lui-même. (A Riflard.) J'espère que vous n'allez pas faire éclater votre jalousie.

RIFLARD.

Est-ce que j'ai sujet d'être jaloux?

SCÈNE IX.

DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, DELILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Vous, madame, en ces lieux ! je ne m'attendais pas véritablement à l'inestimable avantage de vous rencontrer.

MADAME SENNEVILLE.

Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc ?

RIFLARD.

Faut-il le demander ? de quelque tribunal voisin.

VERNON.

Directement du tribunal d'appel. Ils me font mourir avec leur lenteur ; voilà encore la cause remise à quinzaine.

MADAME SENNEVILLE.

Messieurs, voulez-vous permettre que je vous présente un des plus honnêtes gens du pays.

VERNON.

Vous vous moquez, madame, assurément.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aimez donc bien les procès, monsieur Vernon?

VERNON.

Moi, je les déteste.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous en avez avec tout le monde.

VERNON.

Oh! avec tout le monde!

MADAME SENNEVILLE.

Avec moi.

VERNON.

Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, et qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIFLARD à Desroches et à Delille.

Il la courtise, mais il ne l'aura pas.

MADAME SENNEVILLE.

Avec Riflard.

VERNON.

Ah! pour ce lapin qu'il poursuivit jusque dans mon verger : nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi poliment que monsieur...

RIFLARD.

Oh! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (A Delille.) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge de paix, s'il avait raisonné.

MADAME SENNEVILLE.

Avec madame Guibert.

VERNON.

Oh! c'est différent, il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche-d'or à Paris, et certainement madame Guibert a eu tort de s'en emparer, et nous verrons.

MADAME SENNEVILLE.

Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec madame Guibert chez moi ?

VERNON.

En aucune façon. On soutient ses droits, et l'on dîne ensemble.

MADAME SENNEVILLE.

Nous aurons M. Riflard et ces messieurs qui viennent de Paris.

VERNON.

De Paris... Je serai ravi, enchanté... (A part.) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes ou pour gagner notre argent. (Haut.) Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ? Que deviennent les lycées, l'Institut ? Que disent les journaux ? Fait-on toujours beaucoup de satires ?

DELILLE.

Ce n'est pas la matière qui manque.

DESROCHES.

Ni l'intention.

DELILLE.

C'est peut-être le talent.

VERNON.

Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi, Forosio, l'Oratorio, les Lionceaux.

MADAME SENNEVILLE.

Vous aurez tout le temps de causer de littérature et de nouvelles. Le jour s'avance, mon cabriolet doit être au bas de la côte. A propos, avez-vous été à l'assemblée chez madame Saint-Hilaire, hier au soir ?

RIFLARD.

Oui, vraiment, c'était d'un triste ! Vous n'y étiez pas. Petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VERNON.

Il y avait trente-trois assiettes de dessert.

RIFLARD.

Il y en avait trente-cinq au dernier thé que madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale, elle n'a cessé de jaser avec la Morinière.

MADAME SENNEVILLE

Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pigrièche?

VERNON.

Et madame Verbois qui a donné un soufflet à Florancy!

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

RIFLARD.

Ces couplets malins qui courent dans la ville, on prétend qu'ils sont de lui.

MADAME SENNEVILLE.

Trêve à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DELILLE.

C'est un plaisir de voir débarquer un coche ; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

MADAME SENNEVILLE.

C'est fort gai.

SCÈNE X.

DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, DELILLE, RIFLARD, VERNON, DUBOIS.

DUBOIS, bas à Delille.

Votre cousine, madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne, son vieux domestique.

DELILLE.

Madame Belmont !

DUBOIS.

Elle ne veut pas voir M. Desroches ; elle voudrait vous parler.

DELILLE.

Tout à l'heure, je suis à toi.

MADAME SENNEVILLE.

Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très-aimables.

VERNON.

Nous vous suivons tous.

DESROCHES à Delille.

Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante.

(Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du théâtre et revient.)

SCÈNE XI.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! Dubois, où donc est M. Delille ? madame s'impatiente.

DUBOIS.

Le voilà.

DELILLE.

Desroches pourrait nous surprendre ; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paraîtra.

SCÈNE XII.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

MADAME BELMONT.

Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faiblesse de

suivre votre indigne ami. Je cours l'oublier à cent lieues de Paris, chez notre respectable tante. Sur la route, reconnaissant votre valet, je n'ai pu résister au désir de m'informer...

DELILLE.

Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère cousine? vous avez suivi les traces de Desroches. Est-ce un si grand mal? Vous l'aimez donc encore?

MADAME BELMONT.

Dieu sait ce que le monde va penser de ma démarche.

DELILLE.

Eh! qu'importe ce que le monde en pense! je vous approuve moi. Je le vois, vous connaissez Desroches comme moi : c'est la plus mauvaise tête, et le meilleur cœur...

MADAME BELMONT.

Et d'ailleurs ce mariage rompu, cette fuite de votre ami... ah! je me vois exposée aux propos des méchants! Mais quel a pu être son motif?

DELILLE.

La vivacité de son caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconstance.

MADAME BELMONT.

Mais encore...

DELILLE.

Cet inconnu, ce jeune officier avec lequel il vous a surprise au bal.

MADAME BELMONT.

Quoi! n'est-ce que cela? Ah! je vais vous expliquer...

CHAMPAGNE, accourant.

Voilà M. Desroches qui quitte sa compagnie.

MADAME BELMONT.

Je ne veux pas le voir, je m'éloigne.

DELILLE.

Voulez-vous vous en rapporter à moi? Logez-vous dans une auberge voisine de la nôtre. J'irai vous avertir de tout ce qui se passera. (Madame Belmont sort avec Champagne.) (A Dubois.) Cette femme-là lui convient; mais comment compter sur quelque chose de raisonnable avec un homme qui semble brouillé avec la raison? N'importe, l'arrivée de Mme Belmont m'encourage, et j'espère.

SCÈNE XIII.

DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien! où étais-tu donc?

DELILLE.

Je t'ai vu en grande conversation avec Mme Senneville, je me suis éloigné en personne discrète.

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'est une femme charmante, pleine d'esprit, de grâces, d'amabilité. Au moment où elle est montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a serré la main....

DELILLE.

Et Riflard?

DESROCHES.

C'est un sot dont elle s'amuse.

DELILLE.

Et toi qui es si prévenu contre les coquettes?

DESROCHES.

Oh! ici, c'est différent : ce n'est pas coquetterie, c'est

sympathie ; mais nous perdons notre temps, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore ; mais j'espère bien y rester plus longtemps. Ah! quand on habite un pareil séjour, comment peut-on le quitter?

DELILLE.

Tu n'y seras pas vingt-quatre heures que tu penseras comme ses habitants : tu voudras en être dehors.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une rue. D'un côté, une auberge; de l'autre, la maison de Vernon.

SCÈNE I.

VERNON, MADEMOISELLE VERNON, sortant de leur maison.

MADEMOISELLE VERNON.

Vous allez sortir, mon frère?

VERNON.

Précisément, ma sœur, je vais sortir.

MADEMOISELLE VERNON.

Toujours vos procès qui vous occupent, et vous abandonnez votre maison, et vous laissez une jeune personne comme moi exposée à toutes les entreprises des galants.

VERNON.

Une jeune personne comme toi! Je ne suis ton aîné que de dix mois.

MADEMOISELLE VERNON.

Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VERNON.

Mais je serais une vieille fille, si j'étais fille.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est donc à dire que je suis vieille. Vos propos sont d'une grossièreté.

VERNON.

Avec qui serait-on franc, si ce n'était avec sa sœur?

MADEMOISELLE VERNON.

Enfin je sais à quoi m'en tenir sur mon âge, et vous

ne vous doutez pas des dangers auxquels vous exposez ma réputation, en veillant avec aussi peu de soin sur moi, vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.

VERNON.

Ma foi ma sœur, tu es assez grande pour te surveiller toi-même.

MADEMOISELLE VERNON.

Eh! mais, écoutez-donc; si je vous disais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VERNON.

Nous y voilà. Depuis dix ans, tu te crois toujours sur le point de te marier; n'est-il pas temps enfin d'être raisonnable? Eh! que diable, la vie d'une vieille fille n'est pas si désagréable. Tu le verras quand tu seras résignée. Faire sa partie avec les gens d'un âge mur, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une personne respectable dans la société, est-ce donc à dédaigner? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danser à ton âge, de suivre les modes, de faire l'enfant en un mot.

MADEMOISELLE VERNON.

Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère! Si je ne me montrais pas, si je ne développais mes grâces, mes moyens de plaire enfin, comment pourrais-je espérer de trouver un établissement?

VERNON.

Et plût au ciel que tu pusses en trouver, un établissement!

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, vous seriez débarrassé de moi, n'est-ce pas? Je ne vous resterai pas longtemps sur les bras, et si j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger....

VERNON.

Quoi, ce serait un de ces deux Parisiens qui viennent de descendre dans cette auberge!

MADEMOISELLE VERNON.

Le plus jeune, le plus aimable.

VERNON.

Ah ça, écoute; ce n'est pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs qui descendent dans cette auberge.

MADEMOISELLE VERNON.

Pouvez-vous m'accuser de courir après eux?

VERNON.

Non; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi; toutes les diligences sont remplies de ces adorateurs; on te fait une politesse, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais pas encore une scène avec ce jeune homme; tu ne sens pas la conséquence; je n'aime pas les procès, et j'en ai déjà eu cinq ou six pour tes beaux yeux; ce sont ces maudits romans qui te tournent la tête.

MADEMOISELLE VERNON.

Douce lecture! tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus: *les Châteaux, les Dangers, les Enfants du mystère*, de *l'amour*, du *bonheur; Cécilia, Camilla, Rosa, Cœlina, Agatha, Rosalba.*

VERNON.

Oui, et tu rêves d'amour, et tu te crois Rosalba, Rosa, Francilla, *et cætera.*

MADEMOISELLE VERNON.

Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre? Pourquoi nous autres, jeunes personnes...

VERNON.

Nous autres jeunes personnes! enfin, tu ne peux pas t'en déshabituer.

MADEMOISELLE VERNON.

Non, je ne le peux pas, et je ne le veux pas. N'est-il pas reconnu dans la ville que vous courtisez madame Senneville?

VERNON.

Je l'estime beaucoup, véritablement; mais je ne crois pas qu'on puisse...

MADEMOISELLE VERNON.

De la discrétion; et puis, vous craignez Riflard.

VERNON.

Ni son épée ni ses galanteries ne sont faites pour m'effrayer; je ne pense pas à madame Senneville. Nous sommes engagés à dîner demain chez elle avec madame Guibert et sa fille.

MADEMOISELLE VERNON.

Oh! je n'irai pas. C'est bien assez de me trouver ce soir avec elles à l'assemblée chez madame Senneville. Mademoiselle Guibert, une enfant qui fait la grande personne, et madame Senneville qui fait encore la jeune. C'est celle-là qui bien certainement est mon aînée.

VERNON.

Tout comme tu voudras; ces deux étrangers en seront.

MADEMOISELLE VERNON, toute radieuse.

En seront! en vérité?

VERNON.

Cela change la thèse, n'est-ce pas? et tu viendras. A propos, il est temps, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

MADEMOISELLE VERNON.

Comment, est-ce que je suis majeure?

VERNON.

A trente-cinq ans! Tâche donc de te guérir de cette manie de jeunesse.

MADEMOISELLE VERNON.

Et vous de cette manie de procès.

VERNON.

Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je plaide. Si l'on me demande, je reviens tout à l'heure. Je ne vais que chez mon huissier directement. (Il sort.)

SCÈNE II.

MADEMOISELLE VERNON, seule.

Comme les frères sont peu galants! Heureusement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme, surtout m'a lorgnée d'une manière si tendre!... Et comme il a causé avec son ami et la petite servante de cette auberge! Et cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'est hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment sont flatteurs pour une demoiselle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expose... Enfin, me voilà seule dans la maison; ce jeune homme paraît fort aimable; mais je ne le connais pas... N'est-ce pas lui précisément qui sort de l'auberge avec son ami. Hâtons-nous de rentrer. Ah! mon frère, mon frère, vous n'êtes pas digne, en vérité, d'avoir une jeune personne sous votre tutelle. (Elle rentre.)

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE.

DELILLE.

Eh bien, où vas-tu donc? Tu es donc bien pressé d'examiner cette ville, de voir les personnes pour lesquelles nous avons des lettres?

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'en est fait, je suis amoureux, oh! mais amoureux!...

DELILLE.

En vérité, je n'aurais jamais pensé que madame Senneville...

DESROCHES.

Il s'agit bien de madame Senneville; elle est fort jolie, sans doute, et je me suis aperçu des progrès que j'ai faits sur son cœur; mais c'est d'un autre objet, d'une charmante personne que je veux te parler.

DELILLE.

Il te sied bien d'éclater en reproches contre ma cousine, quand je te vois voltiger toi-même de belle en belle.

DESROCHES.

Ce sont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles; je veux aimer et tromper toutes celles que je trouverai sur mon chemin.

DELILLE.

Voilà de vastes projets.

DESROCHES.

Et mon séjour dans cette ville les favorise; ce n'est plus ce premier enthousiasme que tu me reprochais ! tu entends bien que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections; mais nous pouvons nous y amuser des ridicules, y avoir quelques aventures.

DELILLE.

En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel est le nouvel objet...

DESROCHES, montrant la maison de Vernon.

Tiens, elle loge dans cette maison.

DELILLE.

En face de notre auberge? Je n'ai vu là qu'une femme sur le retour.

DESROCHES.

Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu... et la servante d'auberge me l'a confirmé, il y a là

une fille à marier. Je ne l'ai vue que de loin, je ne lui ai parlé que par signes. (Ici mademoiselle Vernon paraît à sa fenêtre.) Et tiens, la voilà derrière sa croisée, je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DELILLE.

Oui, je vois en effet... Mais...

DESROCHES.

C'est elle, c'est elle; de si loin, avec ma vue basse, je ne peux pas juger... Ah! mon Dieu, je ne sais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle est jeune, n'est-ce pas?

DELILLE.

Jeune, mais oui, très-jeune. (A part.) Pauvre garçon, s'enflammer de si loin, quand on a la vue basse.

DESROCHES.

Quinze à seize ans?

DELILLE.

Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESROCHES.

C'est comme je les aime; et elle est jolie?

DELILLE.

Céleste! je t'en fais mon compliment. (A part.) Ce n'est pas cette aventure qui sera dangereuse pour madame Belmont.

DESROCHES.

Tu sauras que je suis déjà un peu avancé auprès d'elle.

DELILLE.

En vérité!

DESROCHES.

Mon Dieu! oui. J'ai fait agir la petite servante de notre aubergiste. On a écouté mes propositions avec la pudeur, la décence, la résistance convenables; mais on entendra raison. Où est donc Dubois?

DELILLE.

Il va revenir, je l'ai envoyé...

DESROCHES.

J'ai besoin de lui; j'ai écrit une lettre, et sous un prétexte, il peut s'introduire dans la maison.

DELILLE.

Diable, tu vas vite en besogne. Tiens, le voilà.

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

D'où viens-tu donc? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUBOIS.

Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous; vous savez que nous sympathisons ensemble. Je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (Bas à Delille.) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai; elle vous attend avec impatience.

DELILLE, à Dubois.

J'y cours. (A Desroches.) Allons, mon cher Desroches, il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête; elle en vaut bien la peine, ma foi. (A part, en s'en allant.) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour une enfant. (Il sort.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois!

DUBOIS.

Me voilà.

DESROCHES.

C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle et ton adresse.

DUBOIS.

Je suis en fonds pour les deux qualités. De quo s'agit-il?

DESROCHES.

Entre dans cette maison.

DUBOIS.

Bon! j'y suis.

DESROCHES.

Il y a une jeune personne charmante.

DUBOIS.

Peste!

DESROCHES.

Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUBOIS.

Elle l'aura.

DESROCHES.

Mais prends bien garde, il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante. C'est celle qui est à la fenêtre en ce moment. Ne fais pas semblant de regarder; mais tâche de la reconnaître pour ne pas faire de quiproquo.

DUBOIS, regardant.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous dites? c'est celle...

DESROCHES.

Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte, et sans que personne s'en aperçoive, tu prendras bien ton temps pour lui remettre adroitement...

DUBOIS.

C'est donc quelque affaire importante que vous avez avec cette dame?

DESROCHES.

Imbécile, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour.

DUBOIS.

D'amour! allons donc, monsieur.

DESROCHES.

Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de temps.

DUBOIS.

Allons, monsieur, puisque vous le voulez. (A part.) Mais il a donc perdu la tête. (Il entre dans la maison.)

SCÈNE VI.

DESROCHES seul.

Elle ne quitte pas sa fenêtre. Cependant elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais. (Il lui fait une profonde révérence; mademoiselle Vernon la lui rend, et ferme sa fenêtre.) Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. C'est une Agnès. Oh! voilà une aventure piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre? L'imbécile se sera laissé surprendre. Ah! le voilà.

SCÈNE VII.

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien, Dubois?

DUBOIS sur le pas de sa porte.

On vous répond.

DESROCHES.

On me répond.

DUBOIS.

Elle était seule dans la maison, pas de parents, pas de surveillants, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide,

on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié, et comme on tremblait *d'être surpris*, j'ai obtenu sur-le-champ une réponse, qu'on va me remettre.

DESROCHES.

Ah! Dubois, tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends. (Il lui donne de l'argent.)

DUBOIS.

Monsieur, en vérité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESROCHES.

Jamais, mon ami, jamais.

DUBOIS.

C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir...

DESROCHES.

Rien, rien, mon ami. Va vite chercher la réponse, elle doit être écrite; va, va.

DUBOIS.

J'y vais, j'y vais; mon devoir est d'obéir; mais au moins, vous vous souviendrez que c'est vous qui m'avez fermé la bouche. (Il entre chez Vernon.)

SCÈNE VIII.

DESROCHES seul.

Ce pauvre Dubois, c'est un garçon fidèle, attaché, intelligent. Il voulait, sans doute, me parler, comme Delille, de madame Belmont. Ils sont tous d'accord pour me ramener à elle; mais je saurai prouver à l'infidèle qu'on peut suivre son exemple. D'ailleurs, son sort m'est indifférent, je ne l'aime plus; et cette jolie personne, un peu vive, à ce qu'il me paraît... cette madame Senneville est aussi fort agréable.

SCÈNE IX.

DESROCHES, DUBOIS.

DUBOIS, lui remettant une lettre.

Voilà la réponse.

DESROCHES.

Donne, lisons. (Il lit.) « Je sais que je fais mal en ré-
« pondant à votre lettre; au moins, ne pousserai-je pas
« l'inconséquence jusqu'à accepter le rendez-vous que
« vous me proposez. Tous les jours, à cette heure, l'ar-
« gus sévère, sous la surveillance duquel je suis renfer-
« mée, se livre au doux sommeil de l'innocence. Je peux
« profiter de ce moment pour descendre et faire un tour
« de promenade; si vos intentions sont aussi pures que
« vous me l'annoncez, l'instant sera favorable dans un
« quart d'heure. Mon cœur ne peut désapprouver que
« vous vous adressiez à moi avant de voir mes parents;
« mais, au nom de tout ce que vous avez de plus cher,
« ne trompez pas une jeune personne trop franche et
« trop sensible. NINA VERNON. » Lettre charmante! ainsi, dans un quart d'heure... Ah! Dubois, ne suis-je pas le plus heureux des hommes? Toi, qui as eu le bonheur de la voir de près, n'est-il pas vrai qu'elle est jolie?

DUBOIS.

Monsieur... chacun a son goût dans ce monde.

DESROCHES.

Un quart d'heure, c'est un siècle quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je sens que je ne peux pas rester en place, dans l'impatience, dans l'ivresse où je suis. Ah! quel bonheur que notre chaise ait versé aux portes de cette ville! (Il entre dans l'auberge.)

SCÈNE X.

DUBOIS, seul.

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés? En tout cas, ma foi, mon message est bien payé; une pièce d'or de mon maître, pour la lettre; un petit écu de la soi-disant jeune personne, pour la réponse.

SCÈNE XI.

DUBOIS, VERNON au fond du théâtre.

VERNON.

Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour et de mariage. Je cours chez tout le monde, et je ne trouve personne.

DUBOIS.

Allons trouver le vieux Champagne, tandis que madame Belmont, sa maîtresse, se désole. Voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales. (Il sort.)

SCÈNE XII.

VERNON seul.

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah! la voilà.

SCÈNE XIII.

VERNON, MADEMOISELLE VERNON.

MADEMOISELLE VERNON.

C'est vous, mon frère, je vous attendais avec impatience.

VERNON.

Vas-tu encore m'excéder de tes discours? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

MADEMOISELLE VERNON.

Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi?

VERNON.

Courage; on t'adore, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE VERNON.

On m'adore... pourquoi pas?... Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet?

VERNON.

Comment, dans mon cabinet? Toi, qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci?

MADEMOISELLE VERNON.

Rien, rien, mon frère; mais tout s'éclaircira bientô et l'on verra si je suis une folle.

VERNON.

Tu médites encore quelqu'espiéglerie, tu vas me donner de nouveaux ridicules.

MADEMOISELLE VERNON.

Quels propos? Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix; et cet aimable jeune homme... Mais non, je n'y pense pas, je ne dois pas y penser.

VERNON.

Eh bien, ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père?

MADEMOISELLE VERNON.

Eh! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec une chaleur; croyez que je suis innocente; une

jeune personne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adresser à elle, de lui écrire?

VERNON.

Comment, il aurait eu le courage de t'écrire! c'est un brave homme.

MADEMOISELLE VERNON.

Je ne lui ai répondu que pour lui faire sentir toute l'inconséquence de sa démarche et du rendez-vous qu'il demandait.

VERNON.

Et il te demandait un rendez-vous?

MADEMOISELLE VERNON.

Que j'ai refusé, mon frère, je vous prie de le croire; je connais trop mes devoirs, pour me manquer jusqu'à ce point.

VERNON.

Oh! tu es d'une vertu!

MADEMOISELLE VERNON.

Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours après votre dîner dans votre cabinet.

VERNON.

Dans mon cabinet. (A part.) Elle veut m'éloigner; allons, le rendez-vous est donné, rien n'est plus clair.

MADEMOISELLE VERNON.

N'ayez aucun soupçon sur le compte de votre sœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, et je suis incapable de compromettre ma famille.

VERNON.

Oh! je le sais. (A part.) S'il était vrai, si je pouvais enfin la marier. Ce jeune homme est fort riche, dit-on; quand il n'aurait rien, d'ailleurs...

MADEMOISELLE VERNON.

A quoi pensez-vous donc, mon frère

VERNON.

A rien, à rien du tout, ma sœur; comme tu disais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, et je vais dans mon cabinet. (A part.) Espions-la attentivement, et s'il est possible que ce jeune homme... (Haut.) Sans adieu, ma sœur, je te souhaite toute sorte de prospérités dans tes amours; adieu Nina. (Il rentre.)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE VERNON seule.

Que veut dire ce ton ironique, et puis cet air sombre et sourcilleux? me serait-il échappé quelque indiscrétion? J'ai tant vu d'exemples, dans mes romans, des excès auxquels se portent ces frères italiens et espagnols. Je sais bien qu'en France ils sont un peu plus commodes; mais mon frère a beau faire l'indifférent. Je tremble. Ciel! voici ce jeune homme. Ah! ma raison condamne également ma lettre et ma démarche; pourquoi faut-il qu'elle soit la plus faible? (Elle rentre.)

SCÈNE XV.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON.

DESROCHES, sortant de l'auberge.

C'est elle. Amour, amour, fais-moi réussir près de ce jeune et intéressant objet.

MADEMOISELLE VERNON.

Je tremble, je n'ose approcher.

DESROCHES.

Elle hésite, courons au-devant d'elle. (Il approche.) Mademoiselle? (Examinant mademoiselle Vernon.) O ciel! que vois-je!

MADEMOISELLE VERNON.

Ma démarche, monsieur, doit vous étonner, sans doute.

DESROCHES.

Ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

MADEMOISELLE VERNON.

La vôtre ne me surprend pas moins.

DESROCHES; à part.

Quelle est donc cette femme-là?

MADEMOISELLE VERNON.

A peine osé-je lever les yeux.

DESROCHES.

Madame....

MADEMOISELLE VERNON.

Eh bien, monsieur.

DESROCHES.

Ne prenez pas de moi une idée trop désavantageuse.

MADEMOISELLE VERNON.

Ah! mon cœur n'est que trop porté à vous excuser.

DESROCHES.

Non; je vous dois la vérité, je suis le seul coupable dans cette circonstance.

MADEMOISELLE VERNON.

Je voudrais me le persuader.

DESROCHES.

Mademoiselle votre fille est innocente.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, monsieur?

DESROCHES.

Ou mademoiselle votre nièce. (A part.) C'est une tante, peut-être.

MADEMOISELLE VERNON.

Ma fille, ma nièce, que veut dire ceci, monsieur?

DESROCHES.

Que c'est moi seul qui ai tout conduit, qui le premier, me suis hasardé d'écrire, qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou s'assurer de la pureté de mes intentions, et que ces intentions sont si louables....

MADEMOISELLE VERNON.

Comment, monsieur, est-ce pour m'insulter, pour m'humilier, que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la faiblesse de vous donner. Que parlez-vous de fille et de nièce ?

DESROCHES.

Comment, se pourrait-il ? Vous seriez l'objet charmant ?...

MADEMOISELLE VERNON, en minaudant.

Ah ! charmant.

DESROCHES.

Quoi ! ce serait vous ? (A part.) Peste soit de ma vue basse.

MADEMOISELLE VERNON.

Vous paraissez interdit, confus.

DESROCHES.

Pas du tout, mademoiselle. (A part.) Maudit soit ce Delille qui m'affirme qu'elle est adorable.

MADEMOISELLE VERNON.

Outre l'inconséquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être surprise par cet Argus sévère et surveillant dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESROCHES.

C'est pour cela qu'il faut nous séparer au plus tôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

MADEMOISELLE VERNON.

Un moment, permettez-moi de vous dire...

SCÈNE XVI.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON.

VERNON, une lettre à la main.

J'en étais sûr; les voilà tous les deux. Collusion, connivence coupable.

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel ! mon frère !

DESROCHES.

Votre frère! Vernon! j'aurais dû m'en douter au portrait que M. Riflard m'avait fait de sa sœur.

VERNON.

Courage, monsieur, est-ce donc pour séduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles que vous renoncez au séjour de Paris? Oh! cela ne sera pas ainsi, certainement.

DESROCHES.

Qu'est-ce que vous dites donc, monsieur?

MADEMOISELLE VERNON.

Juste ciel ! me voilà perdue.

DESROCHES.

Eh ! non, rassurez-vous, mademoiselle, vous n'êtes pas perdue; croyez que j'ai trop de respect pour vous, pour mademoiselle votre sœur...

VERNON.

Croyez-vous que ce langage suffise pour vous justifier? Cette lettre, que mon imprudente sœur a laissée par mégarde dans son cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires?

DESROCHES.

Permettez-moi de vous expliquer...

VERNON.

Point d'explication, une séduction! Vous épouserez ma sœur.

DESROCHES.

Moi ! j'épouserai mademoiselle ?

MADEMOISELLE VERNON.

Ciel ! comment calmer ces esprits fiers et irrités ? Mon frère, de grâce, modérez ce ton violent, il ne peut qu'aigrir un caractère généreux et lui faire rejeter ce qu'il désire lui-même.

DESROCHES.

Ce que je désire moi-même ; mais, pas du tout, mademoiselle. Je sens certainement tout ce que vous valez, mais...

VERNON.

Vous ne l'épouserez pas. Ah ! nous verrons, nous verrons.

MADEMOISELLE VERNON.

Je suis toute saisie. Cette rencontre entre mon frère et ce jeune homme ! C'est un roman. Ciel ! comment arrêter le sang qui va couler ?

VERNON.

Eh ! non pas du tout, ma sœur, il n'est question de sang, ni de combats, mais d'une sommation que je vais faire signifier à monsieur ; et comme il est galant homme, je ne doute pas qu'il ne se range à son devoir.

DESROCHES.

Une sommation ! savez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous-en au diable avec votre sommation.

MADEMOISELLE VERNON.

Quel langage !

VERNON.

Monsieur, ne vous avisez pas de nous injurier, cela pourrait avoir des suites beaucoup plus graves que vous ne pensez.

SCÈNE XVII.

DESROCHES, MADEMOISELLE VERNON, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

D'où vient donc tout ce bruit? Quoi! c'est toi, mon ami; en querelle avec M. Vernon.

DESROCHES.

Ah! viens, tu es un charmant garçon, c'est donc toi qui abuses ton ami?

DELILLE.

Moi, je t'ai dit que mademoiselle était jeune, aimable; t'ai je trompé?

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, répondez, ingrat, vous a-t-il trompé? voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESROCHES.

Ma conduite!

DELILLE.

Ah! mon ami, pourras-tu résister aux larmes de la beauté.

MADEMOISELLE VERNON.

Voyez, votre ami lui-même prend mon parti.

VERNON.

Finissons. Votre intention est-elle d'épouser ma sœur?

DESROCHES.

Eh mais, monsieur Vernon, que vous ai-je fait?

MADEMOISELLE VERNON.

Vous ne m'épouserez pas, cruel!

VERNON.

C'en est assez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

MADEMOISELLE VERNON.

Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, et vous seul serez cause de mes maux, de ma mort!

VERNON.

Non, vous ne mourrez pas, ma sœur; mais monsieur pourra s'en repentir... Rentrez, ma sœur.

MADEMOISELLE VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes et ma honte. Perfide, ingrat, barbare? (Elle rentre.)

DELILLE.

Mais permettez donc, monsieur Vernon, n'y aurait-il pas moyen d'arranger...

VERNON.

Un mariage, ou un procès.

DELILLE.

Deux cruelles extrémités, mon ami.

DESROCHES.

Eh! tu te moques de moi. Laisse-le faire, ah! parbleu, je ne le crains pas.

VERNON.

Vous ne me craignez pas! Ah! vous ne savez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance: quelle horreur! (Il rentre.)

SCÈNE XVIII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Oui, sans doute, nous verrons; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur aussi ridicule? On n'en manque pas à Paris; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DELILLE.

Ah! te voilà déjà regrettant Paris.

DESROCHES.

Oh! pas du tout. C'est ta faute aussi; mais je crois

que le plus court est d'en rire. Ah! c'en est fait, je retourne à madame Senneville; pour celle-là tu ne me tromperas pas, elle est vraiment jolie; en attendant que nous puissions nous présenter chez elle...

DELILLE.

Veux-tu que nous allions chez madame Guibert?

DESROCHES.

Quelques ridicules que nous puissions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionné que ceux de M. Vernon et de sa céleste sœur.

DELILLE.

Que sait-on? Il ne faut jurer de rien.

DESROCHES.

Dans tous les cas, songeons à trouver une autre auberge, le voisinage de celle-ci est trop dangereux. Il y pleut des mariages et des procès. Je suis à toi dans l'instant. (Il rentre dans l'auberge.)

SCÈNE XIX.

DELILLE, MADAME BELMONT, ARRIVANT DU COTÉ OPPOSÉ.

DELILLE, à madame Belmont.

C'est vous? Que venez-vous faire ici? Desroches va venir, tout serait perdu s'il vous voyait.

MADAME BELMONT.

Que m'importe que cette demoiselle Vernon ne soit ni jeune ni jolie? C'est l'inconstance, c'est l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DELILLE.

Faites-lui grâce de votre colère; il est assez malheureux. Le voilà engagé dans un procès; écoutez : votre

intention est de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

MADAME BELMONT.

Me punir moi-même?

DELILLE.

Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi, qui ne veux que son bonheur et le vôtre? Toutes ces aventures ne serviront qu'à vous faire regretter; mais éloignez-vous. Ciel! nous sommes perdus, le voici.

MADAME BELMONT, baissant son voile.

N'ayez pas peur, il ne me reconnaîtra pas.

SCÈNE XX.

DELILLE, MADAME BELMONT, DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien, mon ami, partons-nous? (Apercevant Mme Belmont, qui fait une profonde révérence et sort.) Ah! je ne m'étonne plus si tu m'as fait attendre. Quelle est donc cette belle mystérieuse?

DELILLE.

Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons n ton exemple. Et moi aussi j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESROCHES.

Ah! fripon, c'est toi maintenant qui vas la trouver charmante.

DELILLE.

Délicieuse! adorable! divine! Allons chez Mme Guibert.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le salon de Mme Guibert.

SCÈNE I.

FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRANÇOIS.

Oui, messieurs, c'est ici même que demeure madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Vous voulez lui parler?

DELILLE.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Je vais la chercher. Ces messieurs sont des marchands forains qui viennent pour la foire de la Saint-Michel?

DESROCHES.

Non, mon ami, mais de grâce...

FRANÇOIS.

J'y cours, je vous dis. Ah! vous êtes peut-être des comédiens qui venez louer la salle?

DESROCHES.

Du tout, mon ami; nous venons pour madame Guibert.

FRANÇOIS.

Ah! c'est différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour son procès avec M. Vernon?

DESROCHES.

Nous sommes pressés, mon ami.

FRANÇOIS.

Et moi donc, croyez-vous donc que j'aie le temps de babiller. C'est une indignité que nous fait là M. Vernon,

parce qu'enfin ce rouge, nous l'avons bien payé. C'est moi qui ai été porter l'argent, j'en lèverai la main, s'il le faut.

DESROCHES.

Je vous crois, mais...

FRANÇOIS.

Je cours avertir madame. (Il sort.)

SCÈNE II.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Quel bavard!

DELILLE.

Un petit agrément de plus dans les domestiques de province.

DESROCHES.

Oh! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maison annonce de l'opulence.

DELILLE.

Mais vois-tu comme c'est gothiquement meublé, et ces grands portraits de famille? Je te demande un peu si ce sont là des figures humaines.

DESROCHES.

On aime à revoir ainsi ses aïeux; et quoi qu'il y ait peu de talent dans l'exécution, l'aspect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la sensibilité des maîtres de la maison.

DELILLE.

Eh bien, ne te voilà-t-il pas comme ces faiseurs de sensibilité qui voient un sentiment partout? et à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame?

DESROCHES.

Oui, toi qui fais le philosophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai surpris.

DELILLE.

Oh! cette femme, à coup sûr, vaut bien toutes les beautés de cette ville; tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent; mais demain, ce soir peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESROCHES.

Elle n'est donc pas de ce pays?

DELILLE.

Non.

DESROCHES.

D'où vient-elle donc?

DELILLE.

Tu le sauras.

DESROCHES.

A propos, n'oublions pas que madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DELILLE.

Ah! oui, l'assemblée, quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, possédant à fond toutes les finesses du reversis, quelques vieux hobereaux, dissertant gravement sur l'excellence de leur tabac; quelques jeunes gens bien gourmés; un groupe de jeunes personnes bien niaises; deux bougies sur la cheminée, deux chandelles sur chaque table de jeu; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là: rien n'est galant comme une réunion de province.

DESROCHES.

On vient; c'est sans doute la maîtresse de la maison; vois-tu cette tournure noble et imposante? soutiens donc qu'on n'a des grâces qu'à Paris.

DELILLE.

Non, parbleu! madame Guibert me donnerait un démenti

SCÈNE III.

DESROCHES, DELILLE, FRANÇOIS, MADAME GUIBERT.

FRANÇOIS.

Les voilà, madame, ils me l'ont avoué eux-mêmes; ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec M. Vernon.

MADAME GUIBERT.

Charmante tournure pour des gens de loi de province.

FRANÇOIS.

Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur. (Il sort).

SCÈNE IV.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Madame, nous venons, mon ami et moi...

MADAME GUIBERT.

Je sais, messieurs; je vous attendais avec impatience.

DESROCHES.

Vous nous attendiez?

MADAME GUIBERT.

Quand, au soin d'établir ses enfants comme il faut, se joignent des affaires aussi désagréables, une pauvre veuve est bien à plaindre; n'est-il pas vrai, monsieur?

DESROCHES.

C'est la vérité, madame; nous venions...

MADAME GUIBERT.

Convenez aussi que ce monsieur Vernon est un chicaneur, comme il n'en existe pas.

DESROCHES.

Ah! je vous en réponds, madame. (A Delille.) Est-ce

qu'elle saurait déjà mon aventure avec la sœur de M. Vernon?

DELILLE.

Tu le mériterais bien. (Haut.) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maison?

MADAME GUIBERT.

Mais, pour m'aider de vos conseils dans cette malheureuse affaire avec cette impitoyable plaideur.

DELILLE.

Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuserons pas certainement nos bons offices.

DESROCHES.

Et surtout contre ce ridicule Vernon, pour lequel je vous conseille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DELILLE.

Mais nous ne sommes pas des gens de loi.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce donc que ce François est venu me conter?

DESROCHES.

Nous sommes deux Parisiens qui voyageons pour notre plaisir et pour notre instruction.

DELILLE.

Et qui, sur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous sommes empressés d'y venir passer quelques instants...

DESROCHES.

Pour en observer les sites et les monuments.

DELILLE.

Pour y jouir surtout de tous les agréments de la bonne société qu'elle renferme.

DESROCHES.

Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitants...

DELILLE.

Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour madame Guibert.

DESROCHES.

Daignez donc lire cette lettre de monsieur votre frère.

MADAME GUIBERT.

De mon frère de Paris? Et de grâce, sa santé?

DESROCHES.

Excellente, madame. Toujours moins occupé de ses propres affaires que de celles des autres.

DELILLE.

C'est bien l'homme le plus obligeant, le plus sensible, le plus complaisant!

MADAME GUIBERT.

Ah! oui, la sensibilité est une vertu de famille chez nous. (*à part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*Haut.*) Je suis charmée, messieurs, enchantée, ravie... (*A part.*) Il est d'une indiscrétion... (*Haut, en souriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre? (*Lisant.*) « Ma chère sœur, j'ai toujours « reconnu en vous une bienfaisance extrême, une poli- « tesse exquise, une sensibilité... (*S'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les compliments, mon cher frère.

DELILLE.

Et nous savons que vous les méritez, madame.

MADAME GUIBERT *continuant de lire.*

« Permettez donc que je vous adresse un jeune « homme pour lequel j'ai conçu le plus vif intérêt, qui « voyage avec un de ses amis, c'est le jeune Desroches; « il est plein d'esprit, bien élevé, versé dans tous les « arts d'agrément, surtout dans la musique et le violon, « dont il pourrait donner des leçons aux plus forts « amateurs. » (*S'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talents, monsieur, mais nous comptons dans notre ville

plusieurs virtuoses qui ne seraient pas déplacés à l'Opéra de Paris.

DESROCHES.

Oh ! je le crois.

DELILLE à Desroches.

Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

MADAME GUIBERT continuant sa lettre.

« Daignez donc à ma prière le recevoir, l'accueillir « comme votre fils, le présenter dans les sociétés, en un « mot, lui rendre le séjour de votre ville le plus agréa- « ble qu'il vous sera possible. » (S'interrompant.) Je le voudrais de bon cœur; mais je suis fort peu répandue, je vois très-peu de monde. (Continuant.) « Delille, l'ami de « Desroches, jouit d'une fortune suffisante; c'est un « fort honnête garçon. (S'interrompant.) Monsieur, je n'en doute pas. (Continuant.) « Desroches est le fils unique d'un « de mes amis, qui lui a laissé trente mille livres de « rente. »

DELILLE à Desroches.

Te voilà bien plus honnête que moi.

MADAME GUIBERT.

Comme je vous disais, je suis très-peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour satisfaire aux désirs de mon frère.

DESROCHES.

Madame...

MADAME GUIBERT.

Combien je lui sais gré de m'avoir adressé deux jeunes gens aussi aimables.

DELILLE.

Madame...

MADAME GUIBERT.

Vous arrivez apparemment à l'instant même.

DESROCHES.

Voilà deux heures à peu près que nous sommes descendus à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

A l'auberge! je ne souffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESROCHES.

Mais permettez...

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, cela ne sera pas, je vous en prie, je vous en conjure.

DELILLE.

Mais, madame...

MADAME GUIBERT.

Non, messieurs, vous logerez chez moi; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laissé ses amis à l'auberge; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESROCHES.

Mais, madame, nous vous gênerions.

MADAME GUIBERT.

D'abord, vous ne me gênerez pas; c'est l'appartement de mon frère que vous occuperez : il est charmant, c'est à lui seul qu'il est réservé, il me saura bon gré de vous l'avoir offert, de vous avoir pour ainsi dire forcés à l'accepter.

DESROCHES.

Mais, madame.

MADAME GUIBERT.

Voilà qui est entendu, messieurs. (Elle appelle.) François! Vous y serez libres, parfaitement libres; enfin vous serez chez vous. On est si mal dans ces auberges! François!.. François!..

DESROCHES.

Voilà, par exemple, de ces politesses qui vous surprennent.

MADAME GUIBERT.

François!.. Mille pardons, messieurs.

DELILLE.

Comment! tu accepterais...

DESROCHES.

Tu sais que je ne veux pas rester dans cette maudite auberge, en face de ce monsieur Vernon et de sa sœur.

MADAME GUIBERT.

François!..

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, Madame.

MADAME GUIBERT.

Allez vite ouvrir les volets et les croisées du petit appartement boisé... La vue en est délicieuse, sur la rivière, sur des jardins... Faites descendre un lit dans le petit cabinet... C'est la chambre que je destine à votre ami; il y a la bibliothèque de mon frère, elle est très-bien composée... Ayez soin de balayer, de nettoyer partout... Il y a des glaces, une toilette, des armoires une commode, rien n'y manque.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (A part.) Bon! voilà des profits qui m'arrivent. (Il sort.)

MADAME GUIBERT.

Dépêchez-vous, et voyez si ma fille a fini sa leçon.

SCÈNE VI.

DESROCHES, DELILLE, MADAME GUIBERT.

DESROCHES.

Monsieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

MADAME GUIBERT.

Son éloge est suspect dans ma bouche; mais c'est vraiment une aimable enfant, et qui ne me donne que de la satisfaction; il est si doux pour une mère...

DELILLE.

Puisque vous exigez que nous logions chez vous, madame...

MADAME GUIBERT.

Nous nous brouillerons si vous résistez plus longtemps.

DELILLE.

Permettez-nous de retourner un instant à notre auberge.

MADAME GUIBERT.

Et point du tout, je vais y envoyer François; il prendra vos effets. François!..

DESROCHES.

Eh! non madame, c'est aussi pousser trop loin les attentions, ne dérangez pas vos gens; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

MADAME GUIBERT.

Vous le voulez ainsi?

DELILLE.

Nous osons l'exiger à notre tour.

MADAME GUIBERT.

Je craindrais de me rendre importune en insistant: allez donc et hâtez-vous de revenir, messieurs.

DESROCHES.

Nous ne perdrons pas un instant, madame.

MADAME GUIBERT.

A votre retour, j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

DELILLE.

Nous brûlons d'admirer ses charmes. Nous revenons dans l'instant, madame.

MADAME GUIBERT.

Je vous en prie, je vous en conjure, messieurs.

SCÈNE VII.

MADAME GUIBERT seule.

Flore, Flore, Flore; voyez un peu si cette petite fille me répond, et cependant la chose est assez importante. Flore!

SCÈNE VIII.

FLORE, MADAME GUIBERT.

FLORE.

Me voici, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais venez donc, mademoiselle, quand on vous appelle.

FLORE.

Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

MADAME GUIBERT.

Il s'agit bien de mon serin; voilà de bien plus grandes affaires; écoutez-moi; vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Je n'ai rien négligé pour votre éducation, et vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Mais vous savez, et je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un terrain ingrat pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbéciles,

des sots, des mauvais plaisants. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque temps chez mon frère à Paris, et je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Grâce au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage; mon frère est un homme charmant; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLORE.

De trente mille livres de rente, ma mère!

MADAME GUIBERT.

Il vient loger ici avec son ami; c'est un jeune homme très-aimable; il a de l'esprit, des connaissances, il aime la musique, et j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT

C'est à vous à développer devant lui toutes vos grâces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talents, votre éducation.

FLORE.

Oui, ma mère, mon éducation.

MADAME GUIBERT.

Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup d'œil soit à votre avantage : eh! mais, mon Dieu, comme vous voilà faite; je vous ai défendu de mettre du rouge, excepté pour aller au bal; mais quand on est aussi pâle, et d'ailleurs quand c'est par les conseils de votre mère, il n'y a pas de mal; attendez, une légère nuance sied si bien aux jeunes personnes.

(Elle met du rouge à sa fille.)

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur et la modestie sont la plus belle parure d'une demoiselle, la meilleure dot qu'elle puisse apporter; mais comme vous êtes engoncée dans votre corset! mettez-vous à la grecque, puisque c'est la mode; dégagez un peu ce fichu, et ne vous éloignez jamais des principes de vertu et de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano est-il accordé?

FLORE.

Mon Dieu! non, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Comment? depuis huit jours que nous attendons!

FLORE.

M. Splimann m'a bien promis qu'il viendrait demain matin.

MADAME GUIBERT.

Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de société où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Splimann et vous; et François, qui commence à déchiffrer sur la clarinette, fera la sienne.

FLORE.

Comment! notre domestique, ma mère?

MADAME GUIBERT.

En famille, cela passe, et je ne me soucie pas d'inviter tous ces jeunes gens de l'orchestre de la comédie de bienfaisance; ils sont moqueurs et goguenards. J'entends nos deux aimables Parisiens; allons, mademoiselle, une contenance agréable, modeste, ne soyez pas honteuse et timide, et sachez parler à propos.

FLORE.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX.

FLORE, MADAME GUIBERT, DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Vous voyez, madame, que nous ne nous sommes pas fait attendre.

MADAME GUIBERT.

Vous n'avez encore tardé que trop longtemps, messieurs.

FLORE.

Oui, trop longtemps.

DELILLE.

Notre Dubois va dans l'instant apporter tous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'embarras que nous allons vous causer.

MADAME GUIBERT.

Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie, messieurs. Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma fille? (A Flore.) Saluez.

DESROCHES.

Ah! mademoiselle.

DELILLE.

Enchanté...

FLORE.

Messieurs... (A sa mère.) Lequel des deux, ma mère?

MADAME GUIBERT.

Le plus jeune, celui qui est à côté de moi. (Aux deux jeunes gens.) C'est mon enfant unique; l'espérance de la voir établir a pu seule me consoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour perfectionner son éducation, mais vous sentez que dans une petite ville de province on n'a pas les moyens... Elle est un peu timide, mais un cœur excellent, un esprit cultivé. (A sa fille.) Parlez donc.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Taisez-vous donc. Est-ce ainsi qu'on doit répondre?

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous que je dise?

MADAME GUIBERT.

Paix. (Aux deux jeunes gens.) Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la musique; ma fille a une voix céleste, une méthode exquise; si vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au dessert je l'aurais fait chanter.

DELILLE.

Eh! qu'importe, quoique nous ne soyons plus au dessert...

DESROCHES.

Nous serions enchantés d'entendre mademoiselle.

MADAME GUIBERT.

La voilà toute confuse; c'est que vous l'intimidez; des messieurs de Paris... Et puis elle a la malheureuse habitude de se faire beaucoup prier.

DELILLE.

Oh! s'il ne s'agit que de prier; mademoiselle, nous vous conjurons, nous vous supplions...

DESROCHES.

Vous n'avez pas besoin d'indulgence, j'en suis sûr; et je me joins à mon ami.

FLORE.

C'est qu'en vérité... je n'ose.

MADAME GUIBERT.

Osez, mademoiselle.

FLORE.

Et je suis enrhumée, je crois.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites donc? Vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLORE.

Mais, ma mère, que chanterai-je?

MADAME GUIBERT.

Ce qui vous plaira. Allons, tenez vous droite et chantez.

FLORE, toussant.

Hem... hem... je suis vraiment fort embarrassée. (En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me soumettre à l'esclavage.

MADAME GUIBERT.

Quelle chanson choisissez-vous-donc là!

FLORE, continuant.

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.

MADAME GUIBERT.

Ah! bon Dieu! quelle horreur! Mais taisez-vous donc, paix donc, paix donc, je vous en prie. (A demi-voix à sa fille. Comment! vous avez trop de fierté pour vous marier? Est-ce qu'une demoiselle doit chanter de ces choses-là? Qu'est-ce que c'est donc que cette chanson-là?

FLORE.

Mais, ma mère, c'est de la *Belle Arsène*.

MADAME GUIBERT.

Votre Belle Arsène était une bégueule, et j'espère bien que vous ne suivrez pas son exemple. Et puis c'est antique.

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante.

MADAME GUIBERT.

Mais, mademoiselle, on chante du nouveau; par exemple :

Oui, c'en est fait, je me marie.

ou bien,

Il faut des époux assortis.

ou bien,

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur.

DELILLE.

Ah! oui, mademoiselle, celle-là, elle est charmante, et beaucoup plus analogue à la situation.

FLORE, tousse et chante.

Ah! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur,
L'amour est vif, il est volage;
L'hymen seul fait le vrai bonheur.
Oui, la volupté la plus pure,
C'est l'union de deux époux;
C'est dans l'hymen que la nature
Plaça ses plaisirs les plus doux.
Ah! que les nœuds du mariage, etc.

DESROCHES.

Comme un ange, mademoiselle, comme un ange!

MADAME GUIBERT.

Oui, comme un ange; comme une sotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux; et puis elle ne sait pas donner d'expression aux paroles; elles sont si tendres!

FLORE.

Mais, ma mère, ce n'est pas de ma faute; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESROCHES.

Ne grondez pas mademoiselle. On ne chante pas plus agréablement.

DELILLE.

Oh! sans doute. (A part.) Attends, je vais t'en dégoûter

tout à fait. (Haut.) Mon ami, la voix de mademoiselle doit te plaire, car elle te rappelle sans doute, comme à moi, la voix d'une personne qui t'est bien chère : ne trouves-tu pas ?

DESROCHES.

Et de qui donc ?

DELILLE.

Eh ! mais vraiment de ta femme.

DESROCHES.

De ma femme !

MADAME GUIBERT.

De sa femme !

FLORE.

Ah ! mon Dieu ! de sa femme !

DESROCHES, à Delille.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

DELILLE.

(Bas à Desroches.) Laisse-moi faire. (Haut.) C'est le même timbre, le même éclat, la même étendue.

MADAME GUIBERT.

Comment, monsieur, vous êtes marié ?

DESROCHES.

Qui ? moi, madame ?

DELILLE.

Oui, madame, il est marié. (Bas à Desroches.) Dis comme moi. (Haut.) Une femme charmante. (A Desroches.) J'ai mes raisons pour agir ainsi. (Haut.) Il y a six mois qu'il a épousé une jeune veuve. (A Desroches.) Tu vas voir. (Haut.) J'ai été un de ses témoins.

MADAME GUIBERT.

En vérité, monsieur, je vous en fais mon sincère compliment, et je suis charmée que vous ayez fait un choix... Laissez-nous, mademoiselle.

DELILLE, bas à Desroches.

Sens-tu le motif des politesses. (Haut.) Eh quoi, nous priver sitôt de la vue de votre aimable fille.

MADAME GUIBERT.

Je vous demande pardon, messieurs, mais elle a ses occupations, ses leçons.

FLORE, à sa mère.

Mais, ma mère, l'autre n'est peut-être pas marié.

MADAME GUIBERT.

Qu'est-ce que vous dites, impertinente? Sortez, vous dis-je.

FLORE.

Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splimann pour le concert de demain?

MADAME GUIBERT.

Un concert! y pensez-vous? Est-ce la saison des concerts, quand tout le monde est en vendange?

FLORE, faisant la révérence.

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

MADAME GUIBERT.

C'est bon, c'est bon, laissez-nous. (Flore sort.)

SCÈNE X.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES.

DELILLE.

En vérité, on n'est pas plus jolie que votre demoiselle.

MADAME GUIBERT.

Oh! vous êtes trop bons, messieurs! Qu'est-ce qu'une petite provinciale auprès de vos dames de Paris? Mais, mon Dieu! je pense à une chose; je vous ai proposé indiscrètement un appartement chez moi, et je n'ai pas réfléchi que cet appartement est petit, incommode.

DELILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, madame? Une vue sur

des jardins, sur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode.

MADAME GUIBERT.

Oui; mais une seule chambre avec un cabinet.

DELILLE.

Eh! qu'importe, madame; deux amis, nous y serons fort à notre aise. Il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir sa femme, comme il en avait le projet.

MADAME GUIBERT.

Alors, vous sentez que, malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à madame quelque chose qui fût digne...

DELILLE.

Oh! cela s'entend à merveille.

SCÈNE XI.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, chargé de malles et de valises.

DUBOIS.

N'est-ce pas ici que demeure madame Guibert?

MADAME GUIBERT.

Oui, mon ami, c'est ici.

DUBOIS.

Ah! messieurs, c'est vous; voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces messieurs?

MADAME GUIBERT.

Tout à l'heure, mon ami; François va vous conduire... François... Ah! mon Dieu! messieurs.

DESROCHES.

Eh mais! qu'avez-vous donc, madame; vous paraissez fort intriguée?

MADAME GUIBERT.

Et je suis en effet fort en peine; c'est François, mon

domestique, qui, pendant que vous étiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était encore embarrassé.

DELILLE.

Ah!

DUBOIS.

En attendant que vous soyez décidée, ma foi, je vais me reposer, moi. (Il se débarrasse des malles et s'assied dessus.)

MADAME GUIBERT.

Non, mon ami, ne quittez pas votre fardeau, parce que tout à l'heure il faudra probablement...

DESROCHES.

Enfin, madame....

MADAME GUIBERT.

Mais je vais mettre ordre à tout cela, et c'est vous qui l'occuperez.

SCÈNE XII.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

MADAME GUIBERT, lui faisant signe de dire que non.

Eh bien! l'appartement de ces messieurs est-il prêt?

FRANÇOIS.

Pas encore, madame.

MADAME GUIBERT, faisant toujours des signes à François.

Pas encore! concevez-vous un pareil obstacle? Le voisin Giraud s'obstine donc toujours à me laisser son dépôt de marchandises?

FRANÇOIS.

Le voisin Giraud! son dépôt de marchandises!

MADAME GUIBERT.

Voilà comme on est dupe de sa complaisance. Me

sachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté, parce qu'il n'a pas de magasin, et voilà que maintenant il lui faut quatre jours pour déménager. (En continuant ses signes à François.) N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

FRANÇOIS.

Oui, oui, madame, quatre jours. Voilà ce que je vous ai dit. (A part.) Adieu mes profits.

MADAME GUIBERT.

Mais je n'entends pas cela; c'est bien le moins qu'on soit le maître chez soi, et je vais...

DESROCHES.

Point du tout, madame, et nous ne souffrirons pas...

MADAME GUIBERT.

C'est que je serais désespérée...

DELILLE.

Eh! mon dieu! madame, il ne faut pas vous désespérer pour si peu de chose.

SCÈNE XIII.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, DUBOIS, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! bonjour, ma chère madame Guibert; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESROCHES.

C'est madame Senneville.

MADAME SENNEVILLE.

Nos deux aimables voyageurs ici! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où est-elle donc? Que je l'embrasse. On sait déjà dans la ville que c'est chez vous que ces deux messieurs logent. Ah çà, je viens vous engager à dîner pour demain, sans préjudice de l'assemblée à laquelle je vous attends ce soir; vous

m'amènerez votre chère Flore; vos deux charmants hôtes m'ont promis. Je sais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainsi dire. Je vous connais là. Vous poussez la courtoisie et la politesse au dernier degré.

MADAME GUIBERT.

Ah! vous êtes trop bonne; mais je suis bien loin de mériter vos éloges.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là, bon Dieu! ma chère?

DELILLE.

C'est que les moyens d'exécution ne répondent pas tout à fait aux bonnes intentions de madame,

MADAME SENNEVILLE.

Comment donc?

MADAME GUIBERT.

Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces messieurs.

MADAME SENNEVILLE.

Et vous ne le pouvez pas.

DELILLE.

Non, madame, le voisin Giraud, un dépôt de marchandises...

MADAME GUIBERT.

Cela m'afflige à un point que je ne puis exprimer.

DESROCHES.

Il ne faut pas du tout que cela vous afflige, madame; nous allons chercher une autre auberge.

DELILLE.

Oui. Dubois, remporte ces malles. (Dubois se lève et se met en devoir de remporter les malles.)

MADAME SENNEVILLE.

Arrêtez, mon ami. Je suis persuadée de la réalité de l'obstacle qui empêche madame de vous loger.

MADAME GUIBERT.

J'espère, madame, que personne ne s'avisera de soupçonner qu'il soit supposé.

MADAME SENNEVILLE.

Personne, madame, et moi moins que tout autre; mais permettez-moi de me féliciter de cet accident, il me donne l'occasion de réparer un manque de civilité, dont mon oncle ne cesse de me faire la guerre depuis ce matin.

DELILLE.

Que voulez-vous dire?

MADAME SENNEVILLE.

Que c'est chez moi, messieurs, qu'il faut accepter un logement.

DELILLE.

A merveille, on nous chasse d'un côté, on nous accueille de l'autre.

MADAME SENNEVILLE, à Desroches.

Oui, messieurs, chez moi. C'est mon oncle, Ambroise Senneville, le camarade, l'ami du vôtre, qui se joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voudrez pas, madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même?

MADAME GUIBERT.

Qui, moi? vous en vouloir, madame; ce serait bien mal me connaître. (A part.) L'impertinente!

DESROCHES.

Mais, madame, je ne sais si je dois accepter...

MADAME SENNEVILLE.

Je n'ai ni voisins ni dépôt de marchandises, et je me fâcherais si vous hésitiez.

DELILLE.

Ah! mon ami, qu'as-tu à opposer aux prières d'une jolie femme?

MADAME SENNEVILLE.

Rien. Il est trop galant pour cela, n'est-il pas vrai? (A Dubois.) Mon ami, portez toutes ces malles chez moi, faites-vous indiquer ma demeure, elle est à deux pas, ma femme de chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

MADAME GUIBERT.

Mon domestique va vous conduire, mon ami, si madame le permet.

MADAME SENNEVILLE.

Y consentez-vous, madame, vous êtes trop bonne.

DUBOIS reprenant ses malles.

Allons, voilà des malles qui se seront bien promenées dans la ville aujourd'hui. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE.

MADAME SENNEVILLE.

Eh bien, monsieur, où en êtes-vous avec M. Vernon et sa céleste sœur?

DESROCHES.

Comment, madame, vous savez...

MADAME GUIBERT.

Quoi donc?

MADAME SENNEVILLE.

Une aventure, une erreur assez plaisante de monsieur.

DESROCHES.

Et qui vous a appris?

MADAME SENNEVILLE.

Vingt personnes. M. Vernon l'a dit à son avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huissier, l'huissier à son clerc, qui l'a raconté à ma femme de chambre, dont il est amoureux.

DELILLE, à Desroches.

Tu vois, mon ami, comme on est sûr du secret dans une petite ville.

MADAME GUIBERT.

Ah! mon Dieu! pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'est passé ici.

MADAME SENNEVILLE.

Que pourrait-on dire, madame, qui ne fût à votre avantage? et d'ailleurs, en personne prudente, ne vous êtes-vous pas mise depuis longtemps au-dessus des propos des méchants?

MADAME GUIBERT.

C'est une science que d'autres connaissent beaucoup mieux que moi, madame.

MADAME SENNEVILLE.

C'est difficile, madame...

DESROCHES.

Eh de grâce, mesdames...

MADAME SENNEVILLE.

Eh! non, elle est toujours à me lancer des mots malins; mais nous nous piquons ainsi sans nous brouiller. N'est-il pas vrai, madame?

MADAME GUIBERT.

Ah! sans doute, madame. (A Delille.) Je ne puis pas sentir cette femme-là; elle vous affecte sur tout le monde un air de supériorité qui est insupportable.

MADAME SENNEVILLE, à Desroches.

La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme!

SCÈNE XV.

MADAME GUIBERT, DELILLE, DESROCHES, MADAME DE SENNEVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, je viens de conduire à votre porte le valet

de ces messieurs. Ne voilà-t-il pas mademoiselle Lucile qui ne veut pas absolument laisser entrer tous ces effets.

MADAME SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là? Mais mademoiselle Lucile est inimaginable.

DELILLE.

Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

MADAME SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, messieurs, et je vais laver la tête à ma femme de chambre. Venez avec moi, donnez-moi la main, monsieur Desroches. Mille pardons, ma chère madame, de vous les enlever si promptement; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère. Je vous attends ce soir, et demain à dîner avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESROCHES.

Croyez, madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DELILLE.

Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

MADAME GUIBERT.

Comment, messieurs! mais je vous en prie, revenez me voir; vous serez toujours les bienvenus. (Elle les reconduit jusqu'à la porte.) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRANÇOIS.

Oui, madame.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place. Dans le fond, la maison de Mme Senneville. Sur un côté, la maison de M. Riflard. Il fait nuit.

SCÈNE I.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD.

RIFLARD.

Comment, madame? Il y a une heure que je vous fais des signes, et vous avez l'air de ne pas m'entendre.

MADAME SENNEVILLE.

Mais vous êtes d'une tyrannie; pouvais-je quitter mademoiselle de Remival qui me racontait la maladie du petit carlin que je lui ai donné. Que me voulez-vous, monsieur? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu! Madame Guibert, mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence.

RIFLARD.

Savez-vous que je suis très-mécontent? Pourquoi loger chez vous ces deux Parisiens?

MADAME SENNEVILLE.

C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIFLARD.

Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi. Je m'attendais encore moins que madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos et les fadeurs d'un étranger.

MADAME SENNEVILLE.

Moi! où prenez-vous s'il vous plaît... de quel droit me parlez-vous ainsi?

RIFLARD.

Au point où nous en sommes, quand je n'attends que la fin de mes vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle et le vôtre, il m'est bien permis, madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué les chuchoteries et les ricanements, les mots à double entente, les regards malins de toute la société? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très-violent : je n'ai pas voulu causer de scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire, et M. Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler.

RIFLARD.

Ce n'est rien, madame, rien du tout, une petite précaution que j'ai prise. Revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

MADAME SENNEVILLE.

Qu'exigez-vous! mais mon oncle...

RIFLARD.

Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant arriver; M. Vernon, qui fait de lui tout ce qu'il veut en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé. Son ami ne vaut pas mieux, c'est un sournois qui fait l'homme d'esprit, et je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Allons, vous vous êtes ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme! mais vous voulez que je sois incivile. A

la bonne heure. En vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.

RIFLARD.

Ah! croyez, belle dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, et sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant, mais j'exige au nom du plus tendre amour... (Il lui baise la main.)

MADAME SENNEVILLE.

Prenez donc garde, voici M. Vernon.

SCÈNE II.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON.

VERNON.

Ah! vous voilà, j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est fort bien; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats; enfin nous sommes chez nous, et ce petit monsieur... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare; il n'y aura pas d'esclandre, mais toute la société est au fait : quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

MADAME SENNEVILLE.

Que vous ont-ils fait ces pauvres jeunes gens?

VERNON.

Comment, madame? ils sont admis, reçus, fêtés chez madame Guibert, qui est une personne fort ridicule, sans doute; mais il ne s'agit pas de cela présentement, et ils se permettent de se moquer d'elle; ils supposent je ne sais quel mariage.

MADAME SENNEVILLE.

Convenez que ce prétendu mariage est fort gai, et que madame Guibert mérite bien...

RIFLARD.

Oui, c'est fort gai; mais voulez-vous que je sois leur jouet à mon tour? Nous avons des mœurs dans notre ville, et nous devons être jaloux de conserver notre réputation.

VERNON.

Et cet autre qui fait le railleur; n'y a-t-il pas dans l'auberge de la Poste une belle dame qui se cache à tout le monde, et qui a des entretiens secrets avec lui?

MADAME SENNEVILLE.

En vérité?

VERNON.

Eh! mon Dieu, oui; cela se sait déjà dans toute la ville! Fi donc! deux libertins, deux mauvais sujets; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma sœur, avec moi.

MADAME SENNEVILLE.

Eh! c'est une horreur! mademoiselle Vernon est une si bonne personne, et j'aimerais tant à la voir heureuse.

VERNON.

Ma sœur est une folle. Cependant, pour cet article, soyez tranquille, je ne m'endors pas, je suis en règle, et dès ce soir...

RIFLARD.

Comment, madame, vous balancez? décidez-vous; s'ils logent chez vous ce soir, songez-y, vous ne me reverrez plus.

MADAME SENNEVILLE.

Petit despote, vous voulez que je vous les sacrifie, je le vois; il faut donc absolument que je prenne un parti... Eh bien, cela me coûte, je voudrais en vain vous le dissimuler.

RIFLARD.

Ah! vous êtes si bonne!

VERNON.

Chut! voilà l'ami qui s'avance.

SCÈNE III.

MADAME SENNEVILLE, RIFLARD, VERNON, DELILLE.

DELILLE.

En vérité, madame, rien n'est aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, messieurs, sur le bon ton qui règne dans votre société; ce n'est que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et surtout cette hospitalité tant vantée chez les anciens.

VERNON.

Nous nous faisons un devoir, monsieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIFLARD.

Oui, sans doute; mais nous savons aussi comment nous devons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DELILLE.

Et vous faites parfaitement bien. (A part.) Bon! il se machine encore quelque chose contre nous.

VERNON.

Mais il se fait tard; il est temps, je crois, de se retirer.

RIFLARD.

Ah! voilà le reste de la société qui sort de chez madame..

SCÈNE IV.

DELILLE, DESROCHES, MADAME SENNEVILLE, MADAME GUIBERT, FLORE, MADEMOISELLE VERNON, VERNON; FRANÇOIS, ET UNE SERVANTE PORTANT UN FALOT.

MADAME GUIBERT arrivant la première, précédée de François qui porte un falot.

Je vous assure, mademoiselle, que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

MADEMOISELLE VERNON.

Je puis vous certifier, madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner : le coup était assez important, il y avait longtemps que je l'attendais, et j'étais si contente quand je l'aperçus ! Je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur.

VERNON.

Encore quelque extravagance ! De qui me parlez-vous là, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE VERNON.

De Quinola, mon frère.

VERNON.

Ah ! passe pour Quinola.

MADAME SENNEVILLE.

Et quoi, mesdames, vous vous retirez sitôt ?

MADAME GUIBERT.

Sitôt ! il est huit heures et demie tout à l'heure.

MADAME SENNEVILLE.

Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIFLARD, à madame Senneville.

Adieu, belle dame, croyez certainement...

MADAME SENNEVILLE, bas à Riflard.

Prenez garde, on nous épie. (Haut.) Votre très-humble

servante, mesdames, à demain trois heures précises, je vous en prie. (Elle rentre chez elle.)

DESROCHES, à madame Guibert.

Voudriez-vous accepter mon bras jusque chez vous, madame?

MADAME GUIBERT.

Je vous rends grâce, monsieur, nous demeurons à deux pas, et je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François; et vous, mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLORE.

Oui, ma mère.

MADAME GUIBERT.

Votre très-humble servante, mademoiselle Vernon, soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VERNON.

Puisque madame vous le dit, il faut bien que cela soit.

MADEMOISELLE VERNON.

En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi, encore cinquante fiches que je perds, sans compter les cartes que l'on paye fort cher, par parenthèse, chez madame Senneville.

VERNON.

Et pourquoi joues-tu?

MADAME GUIBERT.

Adieu, messieurs, je suis enchantée que vous soyez aussi bien dédommagés, et qu'aucun obstacle n'empêche madame Senneville de vous donner l'asile et les soins que j'ai été forcée de vous refuser.

(Elle sort avec sa fille et François.)

VERNON.

Adieu, messieurs, vous voilà logés irrévocablement. Allons, Suzanne, éclairez-nous. (Il sort avec sa sœur et la servante.)

RIFLARD.

Bonsoir, messieurs, nous nous reverrons. (Il rentre chez lui.)

SCÈNE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Ils ont l'air de se moquer de moi.

DELILLE.

Eh bien, M. Vernon te déteste, madame Guibert te raille, M. Riflard te menace; comment te trouves-tu du séjour de cette ville?

DESROCHES.

Assez mal jusqu'ici, il a fallu m'ennuyer toute la soirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de madame Senneville. Après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reversi, et pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à des petits jeux avec un troupeau d'enfants.

DELILLE.

Et as-tu remarqué comme on se parlait bas, comme on nous regardait?

DESROCHES.

Mais en effet; nous avions l'air de deux personnages extraordinaires.

DELILLE.

Mais c'est égal, c'est une ville fort agréable, l'air y est bon, les promenades y sont délicieuses, et le sang y est superbe.

DESROCHES.

Eh bien, moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne suis pas fâché de m'y être arrêté. Oui, malgré mademoiselle Vernon, mademoiselle Guibert, il suffit que madame Senneville habite ce pays, et que nous logions

chez elle. Nous nous sommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DELILLE.

Assez tard même; il a fallu vous appeler.

DESROCHES.

C'est elle qui, en regagnant la maison, m'a recommandé de faire la partie de son oncle.

DELILLE.

Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESROCHES.

Et tu conviendras qu'elle est bien faite pour me dédommager de tout l'ennui...

DELILLE.

Et tous tes rivaux, Riflard, Vernon?

DESROCHES.

Elle n'a jamais pensé à Riflard, à Vernon, à personne, elle me l'a juré.

DELILLE.

Oh! dès qu'elle te l'a juré... je n'en crois pas un mot.

DESROCHES.

Ah! te voilà toujours cherchant à me contrarier.

DELILLE.

Allons, ne te fâche pas; dès que tu le veux, l'oncle est fort amusant, la nièce fort vertueuse.

DESROCHES.

Il n'est pas question de vertu.

DELILLE.

Ne perds pas un temps précieux.

DESROCHES.

Ne rentres-tu pas avec moi?

DELILLE.

Non. On ne soupe pas encore; je vais profiter du moment pour une course, une visite que j'ai à faire.

DESROCHES.

A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas? Il faut donc que ta conquête t'occupe beaucoup... Au surplus, entière liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, monsieur Delille.

DELILLE.

Bonne chance dans les vôtres, monsieur Desroches.

SCÈNE VI.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, chargé de toutes les malles.

DESROCHES.

Eh bien, où vas-tu donc avec toutes ces malles? que signifie cet équipage?

DUBOIS.

Cela signifie, monsieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DELILLE.

Bon! je m'en doutais.

DESROCHES.

Comment! que veux-tu dire?

DUBOIS.

La femme de chambre vient de me charger poliment de tout notre bagage, et voilà un billet de madame Senneville qui vous expliquera...

DESROCHES.

Un billet! lisons. (Il lit.) « Il eût été bien doux pour « mon oncle et pour moi, monsieur, de pouvoir vous « rendre l'accueil favorable que vos parents m'ont fait à « Paris; mais cela me devient absolument impossible. « Le soin de ma réputation ne me permet pas de vous « garder plus longtemps dans ma maison; agréez, je « vous prie, mes excuses et mes regrets... » Le soin de sa réputation... en voici bien d'un autre.

DUBOIS.

Ce n'est pas tout, monsieur, voici une lettre qu'un homme d'assez mauvaise tournure m'a remise pour vous.

DESROCHES.

Pour moi! de quelle part?

DELILLE.

Voyons, lis.

DESROCHES.

« J'ai cru remarquer que vous regardiez tendrement « madame Senneville : j'ai déjà donné quelques leçons « aux jeunes étrangers qui se permettaient, en passant « dans notre ville, d'aller sur mes brisées, et l'intérêt « que vous m'avez inspiré ne me permet pas de retarder « plus longtemps celle dont vous avez besoin. Je vous « attends demain au lever du soleil, derrière le petit « rempart; j'ai mon épée et mes pistolets. J'espère que « vous me ferez l'honneur de venir m'y trouver. Fran- « çois RIFLARD. » — L'impertinent! j'irai certainement, et c'est moi qui lui donnerai, j'espère, une leçon dont il se souviendra. Mais tu conviendras qu'il est bien désagréable d'aller se couper la gorge pour une femme qui me chasse de chez elle.

(Dubois tire un autre papier de sa poche et le présente à Desroches.)

DELILLE.

Encore ! et d'où vient celui-là?

DUBOIS.

C'est un homme noir qui l'a apporté.

DESROCHES.

Voyons. « L'an neuf de la République française, « le, etc. J'ai, Christophe-Hyacinthe de Bon-Aloi, huis- « sier, soussigné, à la requête de demoiselle Augustine- « Catherine, dite Nina Vernon, fille majeure et « nubile... »

DELILLE.

C'est la sommation de M. Vernon.

DESROCHES.

Mais c'est un enfer que cette petite ville.

DELILLE.

C'est l'asile du bonheur et de la vertu.

DESROCHES.

Tu n'as plus rien à me remettre.

DUBOIS.

Je crois qu'en voilà bien assez comme cela.

DESROCHES.

Fort bien ; nous voilà dans la rue à présent.

DELILLE.

Pourquoi as-tu quitté Paris?

DESROCHES.

Ah ! madame Belmont ! pourquoi m'avez-vous trahi ?
(Il s'assied sur un banc de pierre, et paraît plongé dans la mélancolie.)

DELILLE, à part.

A merveille ! Il est à nous.

DUBOIS.

Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DELILLE.

Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec lui. (Dubois s'approche de Desroches et l'empêche de voir Champagne.)

SCÈNE VII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE à Delille.

Madame se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit même. J'ai eu toutes les peines du monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la rejoindre.

DELILLE.

Non... L'idée est excellente... Profitons de la circonstance. Tâche d'amener Mme Belmont de ce côté.

CHAMPAGNE.

C'est difficile; mais j'y vais. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS.

DESROCHES.

Et pour comble de disgrâce, je ne peux pas partir; il faut que je me trouve au rendez-vous de M. Riflard. (A Dubois.) Eh bien, que fais-tu là ? Va nous chercher une auberge.

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, j'y vais. (Il sort.)

DESROCHES.

Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon, et j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux Agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DELILLE.

Demain matin je te sers de témoin, et je te souhaite un bon voyage.

DESROCHES.

Comment, bon voyage, ne pars-tu pas avec moi ?

DELILLE.

J'aime cette ville, et j'y reste.

DESROCHES.

Tu m'en disais tant de mal, et tu restes !

DELILLE.

Tu m'en disais tant de bien et tu pars !

DESROCHES.

Mais qui peut te retenir?

DELILLE.

Ne puis-je changer de façon de penser comme toi?

DESROCHES.

Serait-ce par aventure cette belle mystérieuse?

DELILLE.

Peut-être.

DESROCHES.

Ah! mon ami, elle te trompe.

DELILLE.

Elle n'est pas de ce pays.

DESROCHES.

Eh! qu'importe? Partout les femmes sont les mêmes.

DELILLE.

Crois qu'il en est plus d'une...

DESROCHES.

Ah! oui. Juges-en par mes aventures. J'ai pensé comme toi; Mme Belmont m'a trop désabusé; ah! c'est celle-là dont la perfidie m'est la plus douloureuse.

SCÈNE IX.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, à Delille.

La voilà, monsieur.

DELILLE.

(A Champagne.) Je suis à toi dans l'instant. (A Desroches.) Mon cher Desroches, je cours à mon rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place.

(Delille s'éloigne.)

DESROCHES.

Ne tarde pas, je t'en prie. Il est bien heureux! Cette

femme mystérieuse a vraiment une jolie tournure, et qui me rappelle...

SCÈNE X.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

DESROCHES.

Mais il me semble voir une femme dans l'obscurité.

MADAME BELMONT, à Desroches.

Est-ce vous, Delille ?

DESROCHES.

On appelle Delille. Serait-ce, par aventure, cette belle voilée ? Ah ! voyons.

MADAME BELMONT.

Pensez-vous encore excuser votre indigne ami ?

DESROCHES.

Ciel ! quelle voix !

MADAME BELMONT.

J'ai eu la faiblesse de suivre vos conseils, de marcher sur vos traces ; pourquoi ? pour être témoin de toutes ses inconséquences.

DESROCHES à part.

Mme Belmont qui m'a suivi ! qui m'aime encore ! Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ?

MADAME BELMONT.

Et que me reproche-t-il ? Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous savez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a causé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESROCHES.

Votre frère ! qu'entends-je ?

MADAME BELMONT.

Que vois-je ? Desroches !

DELILLE, s'avançant.

Lui-même, madame, qui reconnaît ses torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui, et partons.

DESROCHES.

Mais mon rendez-vous avec Riflard.

DELILLE.

Eh bien, c'est une affaire qu'il faut terminer de suite. (Il frappe à la porte de Riflard.) Monsieur Riflard, monsieur Riflard, un mot, s'il vous plaît. Il ne peut pas être encore couché.

MADAME BELMONT.

Qu'allez-vous faire? Je tremble.

SCÈNE XI.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD à sa fenêtre et en robe de chambre.

RIFLARD.

Qui frappe? Ah! ah! messieurs, c'est vous?

DELILLE.

Allons, monsieur Riflard, vous voulez vous battre avec Desroches, descendez, il vous attend.

RIFLARD.

Qu'est-ce que vous dites donc? Je ne me bats jamais au soleil couché, on risque de s'estropier. Lisez le cartel, c'est pour demain.

DELILLE.

Cela ne se peut pas, Monsieur retourne à Paris pour épouser ma cousine. Les chevaux sont mis, nous partons.

RIFLARD.

Vous partez, il épouse votre cousine, il y a un moyen de s'arranger. Je descends.

DELILLE.

J'en étais sûr.

SCÈNE XII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT.

DUBOIS, arrivant.

Monsieur, il faut absolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge, c'est demain le premier jour de la foire.

DELILLE.

A merveille, nous en partirons plus tôt.

SCÈNE XIII.

DESROCHES, DELILLE, DUBOIS, CHAMPAGNE, MADAME BELMONT, RIFLARD en robe de chambre et un bougeoir à la main.

RIFLARD.

Permettez. Vous vous mariez, vous partez, je n'en veux qu'aux célibataires, je respecte les maris, et je vous fais mon sincère compliment.

DELILLE.

Monsieur Riflard, vous êtes la première personne de cette ville à qui nous ayons parlé ; soyez la dernière, et chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec madame Senneville ; dites à madame Guibert que sa fille a trop de talent pour ne pas trouver bientôt un mari. Conseillez à mademoiselle Vernon de se faire dévote ou bel esprit, et conservez toujours cette urbanité, cet esprit sociable et galant qui distingue votre endroit.

SCÈNE XIV.

RIFLARD seul.

Votre très-humble serviteur. Je m'en suis galamment tiré. Nous nous sommes tous bien conduits, et voilà deux Parisiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

DUHAUTCOURS

OU

LE CONTRAT D'UNION

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois au théâtre de Loucois
par les comédiens de l'Odéon
le 6 août 1801 (18 thermidor an IX)

FAITE EN SOCIÉTÉ

AVEC M. FRANÇOIS CHÉRON

PRÉFACE

Plusieurs fois je me suis associé avec un ami pour composer un ouvrage. Voilà le premier que je crois devoir placer dans mon recueil, de l'aveu de mon cher et estimable collaborateur.

Il y a quelques années, un journaliste de mauvaise humeur contre moi, faisant un grand éloge de *Duhautcours*, et trouvant la pièce meilleure que mes autres ouvrages, cherchait à élever des doutes sur mon droit à la propriété de cette comédie. M. Chéron se hâta de répondre. Je l'en remerciai, je l'en remercie encore. Il me rend justice, il sait que, si son droit à la propriété de *Duhautcours* avait été attaqué, je l'aurais défendu avec le même empressement.

Au moment où nous donnâmes la pièce, quelques négociants de Paris affichaient le plus grand luxe. On ne nous accusera pas cette fois d'avoir placé la scène dans les derniers rangs. Ces négociants faisaient les grands seigneurs; leurs maisons étaient le rendez-vous de nos généraux, de nos premiers magistrats. Seulement la société, toujours très-nombreuse, était un peu mêlée, comme cela devait être à la suite d'une révolution qui avait déplacé et confondu toutes les classes. Ces négociants, encouragés par le succès de quelques spéculations hardies, croyaient pouvoir acquérir en peu d'années une for-

tune égale et même supérieure à celle que les négociants prudents et sensés obtenaient jadis par vingt ou trente années de travail. Ces dépenses et cette cupidité en conduisirent plusieurs à des faillites arrangées. C'est ce vice, c'est ce crime (car c'en est un), que nous entreprîmes d'attaquer dans cette comédie.

Suivant quelques critiques, c'est un sujet qui a plus besoin d'être réprimé par la sévérité des lois que par la censure théâtrale. La comédie ne devrait en effet poursuivre que les vices et les ridicules; mais les délits qui, malgré la prévoyance des lois, trouvent le moyen de leur échapper, ne deviennent-ils pas du ressort de la comédie? L'adultère et la banqueroute frauduleuse sont de ce nombre. Malheureusement, l'homme qui trompe ses créanciers n'offre pas des aspects aussi comiques que celui qui séduit la femme de son voisin ou de son ami. Aussi nous reprocha-t-on d'avoir choisi un sujet très-moral, mais dont le fond et les détails sont naturellement sérieux. Nous avons cherché, le plus qu'il nous a été possible, à jeter de la gaieté dans l'ouvrage, et quelquefois, je crois, nous y avons assez bien réussi.

Cet art de préparer une banqueroute n'est pas neuf. En 1687, les comédiens italiens donnèrent un *Banqueroutier*. Cette pièce, imprimée dans le Théâtre italien de Gherardi, ne nous a pas été inutile.

Parmi les principaux personnages, on distingua celui de Duhautcours, celui de Franval, celui de M^me^ Durville. Quoique la position de Delorme tourne un peu au drame, on nous sut gré d'avoir opposé au banqueroutier frauduleux un négociant honnête, mais forcé par les circonstances de retarder ses payements.

On critiqua le personnage de Durville. C'est, dit-on, un homme faible et sans caractère. Les hommes forts, les hommes à caractère sont-ils donc si communs dans le monde ? Ce monde n'est-il pas rempli au contraire d'hommes sans caractère et sans volonté ? Il vaudrait mieux sans doute ne présenter ces personnages que sous un aspect ridicule et comique, comme les grands maîtres n'ont jamais manqué de le faire. Cependant le tableau d'un homme incertain entre sa conscience et sa cupidité est-il indigne de la scène comique ? Je ne le crois pas.

On critiqua les amours d'Auguste et de Mlle Delorme. Ces amours en effet ne servent pas beaucoup à l'action ; mais Auguste faisant rougir son oncle par sa probité, et Mlle Delorme venant implorer Mme Durville au moment où elle est occupée des préparatifs d'une fête, me semblent bien en situation pour faire ressortir le but de l'ouvrage.

On m'a reproché souvent d'introduire trop de personnages. Je n'ai pas fait une pièce où il y ait autant de rôles que dans celle-ci, et personne ne crut y voir un personnage de trop. C'est qu'ici tous sont nécessaires, et que les physionomies sont heureusement trouvées, et heureusement dessinées. Nous avions à représenter une fête et une assemblée de créanciers. Il nous fallait des personnes invitées à la fête, et des créanciers vrais ou supposés ; le public s'accorda à trouver de la vérité et de la variété dans tous ces personnages épisodiques, mais bien liés à l'action principale.

La pièce me paraît bien conduite. Les deux premiers actes me semblent comiques. Ce contraste d'une fête avec la préparation d'une banqueroute n'est pas sorti de notre imagination ; cela n'est arrivé

que trop fréquemment. Le troisième acte et le cinquième sont plus graves. Mais l'arrivée de Franval au troisième acte me semble bien nouer l'action, et l'idée de faire payer les créanciers par Mme Durville, qui profite ainsi de sa séparation de biens, me paraît assez ingénieuse.

Notre acte chéri, c'est le quatrième. Je crois pouvoir dire franchement, après plusieurs suffrages honorables, que notre assemblée de créanciers est comique, intéressante, et quelquefois effrayante de vérité.

PERSONNAGES

DURVILLE, négociant . . . . MM.	BARBIER.
DUHAUTCOURS.	VIGNI.
FRANVAL, commerçant de Marseille	DORSAN.
DELORME, marchand.	BOSSET.
AUGUSTE, neveu de Durville . . .	BERTIN.
VALMONT, petit-maître	ARMAND.
CRÉPON, marchand de modes. . .	CLOZEL.
FIAMMESCHI, artificier-illuminateur.	PICARD aîné.
MARASCHINI, confiseur	PICARD jeune.
GRAFF, LEDOUX, PRUDENT, agents de Duhautcours.	HABERT. *** VALVILLE.
UN VALET.	TIPHAINE.
Mme DURVILLE. . . . . Mmes	DELILLE.
Mlle DELORME	ADELINE.
Mme FIERVAL.	MOLIÈRE.
Mme VALBELLE	PERIN.
Mlle MINETTE, fille de boutique de Crépon. . . . . Créanciers de Durville	Personnages muets.

La scène est à Paris, chez Durville.

DUHAUTCOURS

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

CRÉPON, Mlle MINETTE, portant un carton de modes et une robe très-élégante.

CRÉPON.

Prenez donc garde à ce que vous faites, mademoiselle Minette; des objets d'art aussi délicats, qui ont besoin de toute leur fraîcheur! Vous allez les chiffonner; faites-vous indiquer le cabinet de toilette de Mme Durville, et priez Mlle Julie d'avertir sa maîtresse que son marchand de modes vient faire son travail avec elle. (Mademoiselle Minette sort.)

SCÈNE II.

CRÉPON, FIAMMESCHI, entrant d'un côté, et se retournant du côté de la coulisse.

FIAMMESCHI.

Des lampions dans la cour, des verres de couleur dans les bosquets, des lanternes chinoises et des chiffres dans le kiosque; surtout rentrez le feu d'artifice sous la remise s'il vient à pleuvoir.

SCÈNE III.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI, entrant du côté opposé, se retournant vers la coulisse.

Crème, pistache, ananas et vanille; le grand plateau avec ses quatre groupes, les Aventures de don Quichotte: les Quatre Parties du monde, un Parnasse garni de ses Muses, et le Désespoir de Jocrisse en sucre candi.

CRÉPON.

Diantre! il paraît que M. Durville donne une fête magnifique.

MARASCHINI.

Salut à M. Crépon le modiste.

CRÉPON.

Salut à M. Maraschini, l'officier glacier confiseur. Salut à M. Fiammeschi, l'artificier, lampiste, illuminateur. Vous attendez M. Durville.

MARASCHINI.

C'est la vérité.

CRÉPON.

Pour moi, j'attends madame. Dans notre état nous n'avons affaire qu'aux dames.

MARASCHINI.

Foi d'artiste, le dessert de ce soir me coûtera vingt louis de ma poche; mais il sera bien, et je suis content. *Perche*, l'honneur!

FIAMMESCHI.

Une excellente maison pour nous, messieurs; une fête tous les mois.

MARASCHINI.

Mais M. Durville nous doit encore la dernière.

CRÉPON.

Eh quoi! craindriez-vous?...

FIAMMESCHI.

La bancarotta?

MARASCHINI.

Mais...

CRÉPON.

Allons donc, un négociant qui fait les plus grandes affaires! qui jouit du plus grand crédit! C'est de l'argent comptant.

MARASCHINI.

On en voit beaucoup par le temps qui court; il s'est lié depuis peu avec M. Duhautcours.

CRÉPON.

Eh bien, M. Duhautcours, un homme fort aimable : un bon cuisinier, un cabriolet, un entre-sol meublé dans le dernier goût.

FIAMMESCHI.

Un faiseur d'affaires.

MARASCHINI.

Point d'autre état que celui d'entrepreneur général de toutes les banqueroutes de Paris, et il ne manque pas d'ouvrage.

FIAMMESCHI.

Ah! *Santo Gennaro!* que me dites-vous là?

MARASCHINI.

C'est lui qui a arrangé le malheur de mon fripon d'associé dans les fêtes champêtres où vous me fournissiez l'illumination et l'artifice.

FIAMMESCHI.

Pas possible.

MARASCHINI.

Un homme perdu de dettes, et qui ne payera jamais ses créanciers qu'en politesses. Un front d'airain, et puis il a à sa disposition trois ou quatre faux négociants qui se succèdent dans toutes les faillites pour entraîner la masse : aussi quand je vois cet homme-là lancé quelque part, je ne suis pas tranquille.

CRÉPON.

Fi donc, fi donc, monsieur Maraschini; craintes chimériques, injurieuses pour M. Durville; un très-galant homme; sa femme est pleine de goût, de grâces.

FIAMMESCHI.

Un très-galant homme, si vous voulez; mais s'il ne me donne pas de l'argent comptant tout à l'heure, je remporte mon décor et mes lampions.

CRÉPON.

Ah! M. Fiammeschi, quand on a reçu quelque éducation, peut-on songer à un pareil procédé?

MARASCHINI.

M. Crépon a raison; en ami, j'ai cru devoir vous avertir : tenez-vous sur vos gardes, *mà* point de scandale.

FIAMMESCHI.

Mais permettez donc; il me doit déjà...

CRÉPON.

Mais quand il vous devrait cent feux d'artifice, on n'en vient pas à ces violences avec les gens qui tiennent un certain état dans le monde. Vous vous nuiriez beaucoup, malgré votre talent. Dans les beaux-arts, il faut savoir attendre et perdre pour se faire une réputation. J'entends M. Durville; allons, monsieur Fiammeschi, de la douceur et laissez vos lampions.

FIAMMESCHI.

Il est bien cruel d'exposer ses fonds...

MARASCHINI.

Eh! mon Dieu, on s'en fait des fonds quand on n'en a plus.

SCÈNE IV.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI, DURVILLE, DELORME.

DURVILLE.

Prières inutiles, monsieur Delorme; j'en suis désespéré.

DELORME.

Mais, monsieur, les pertes nombreuses que je viens d'essuyer...

DURVILLE.

Eh ! mais, monsieur, dans le commerce on doit prévoir les pertes. Vous êtes venu vous établir dans ma maison ; je vous ai loué un très-joli appartement au second ; je vous ai aidé de ma bourse, de mon crédit. Aujourd'hui, votre effet est dans les mains de mon huissier, et j'ai pour principe de ne jamais entraver ses opérations. (A Maraschini et à Fiammeschi). Ah ! messieurs, je vous salue ; je suis à vous dans l'instant. (A Delorme). Il y a sentence, et même prise de corps contre vous ; c'est à vous d'empêcher..... (A Maraschini et à Fiammeschi). Eh bien ! messieurs, notre fête de ce soir sera-t-elle brillante?

FIAMMESCHI.

Très-brillante, monsieur Durville.

DELORME.

Je ne rougis pas d'insister. Il s'agit de sauver ma pauvre fille. La faillite du banquier Dorval, qui m'emporte vingt mille francs, un cautionnement indiscrètement signé pour un homme dont la fortune me paraissait assurée, voilà les causes de mon malheur. Pour une modique somme, resterez-vous seul impitoyable ? Je vous payerai, monsieur ; je payerai tous mes créanciers. J'ai un ami, un ami respectable, négociant à Marseille, le parrain de ma fille ; il ne m'a jamais rien promis, mais il a toujours fait pour moi plus que je ne lui ai demandé. Je lui ai écrit, et j'espère...

DURVILLE.

Ah ! oui, des amis ! je compterais sur les vôtres, quand j'ose à peine compter sur les miens. Cela ne me regarde plus, encore une fois, monsieur Delorme ; voyez mon huissier. Pardon ; mais vous voyez que je suis en affaire.

DELORME.

Eh bien, monsieur, je subirai mon sort; je ne m'abaisserai plus à vous supplier. Grâce à vous, après trente ans d'une vie honnête et laborieuse, je serai ruiné; mais le témoignage de ma conscience me restera. Si jamais vous éprouvez les mêmes malheurs, puissiez-vous trouver au fond de votre âme les mêmes consolations.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CRÉPON, FIAMMESCHI, MARASCHINI, DURVILLE.

DURVILLE.

Que signifient ces grands airs? un petit marchand dont la fille tourne la tête à monsieur mon neveu... et j'aurais quelques égards pour lui! Non parbleu! Eh bien, mes amis, vous allez vous distinguer, j'espère; cela peut doubler votre réputation. J'ai tout Paris ce soir.

CRÉPON.

Mme Durville sera mise comme une déesse.

DURVILLE.

Je m'en rapporte à vous, monsieur Crépon; il est vrai que vos mémoires sont exorbitants. Mme Durville fait une dépense effroyable.

CRÉPON.

Mais elle donne le ton à toutes nos dames.

FIAMMESCHI, tirant un mémoire de sa poche.

On ne m'accusera pas d'enfler mes mémoires.

MARASCHINI, tirant aussi un mémoire.

Ni moi. Voici celui de la fête de ce soir, et celui de la fête du mois dernier.

DURVILLE.

Comment! on ne vous a pas payés? Vous ne vous êtes donc pas présentés à la caisse?

FIAMMESCHI.

Ah! monsieur, c'est une misère.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, ces choses-là doivent se payer comptant. La caisse est fermée dans ce moment-ci; mais demain matin...

FIAMMESCHI ET MARASCHINI.

Ah! monsieur....

CRÉPON, bas, à Fiammeschi.

Vous voyez bien que vos inquiétudes n'avaient pas le sens commun.

FIAMMESCHI.

Ainsi demain matin....

DURVILLE.

Oui, mes chers amis. J'attends mon neveu; allez, et que tout se passe ce soir d'une manière convenable.

MARASCHINI.

Vous serez content, monsieur Durville.

FIAMMESCHI.

Et demain matin nous viendrons recevoir vos éloges...

DURVILLE.

Et votre argent.

MARASCHINI.

Voilà ce que c'est. Votre très-humble serviteur, monsieur Durville. (Il sort avec Fiammeschi.)

CRÉPON.

Pour moi, vous savez que je ne suis pas inquiet; un petit à-compte demain matin, car vous n'imaginez pas les avances que je suis obligé de faire. Le crédit me tue. J'ai tant perdu avec les actrices... Je vole à mon poste auprès de votre charmante épouse. Votre valet de tout mon cœur. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DURVILLE.

Tous ces préparatifs m'importunent.... cette fête à la veille d'un événement... Et ce Delorme qui vient m'implorer... je dois le poursuivre, oui, je le dois... Plus le moment approche, plus je tremble. Est-il donc si nécessaire d'en venir à cette extrémité? Je n'y pensais pas; Duhautcours est venu me trouver dans un moment de gêne, d'inquiétude; il a redoublé mes craintes, il a flatté mes passions, il m'a proposé de manquer... sur-le-champ il s'est emparé de moi; tout est prêt. Quel métier j'ai entrepris! que de dangers! quel jeu terrible que ces spéculations sur la hausse et sur la baisse! J'aurais bien mieux fait d'être un véritable commerçant, un honnête banquier... Réduire ma dépense! ma foi, non : habitué à l'aisance, à tous les agréments de la vie... Et puis ma femme! la faire renoncer à ses fêtes! à sa parure! à ses sociétés! Il faudrait des scènes! des querelles! un divorce peut-être!.. Mais c'est à mon neveu surtout qu'il faut cacher soigneusement ce qui se prépare... Le voici; il faut l'effrayer, me brouiller avec lui, c'est le plus sûr.

SCÈNE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Vous m'avez demandé, mon oncle?

DURVILLE.

Oui, monsieur, j'ai une conversation très-sérieuse à avoir avec vous.

AUGUSTE, lui remettant des lettres.

Mon oncle, voici des lettres.

DURVILLE.

C'est bon, je les lirai. Monsieur, lorsque par égard pour mon frère, par amitié pour vous, je consentis à vous admettre dans ma maison, j'ai dû penser que je trouverais le prix de ma conduite dans votre reconnaissance.

AUGUSTE.

Je ne crois pas, mon oncle, avoir trompé votre espoir.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur. D'abord admis par moi dans mon amité, dans ma confiance, vous vous permettez de critiquer mes opérations.

AUGUSTE.

Il ne m'appartient pas sans doute de vous donner des conseils, mon oncle; mais ne serais-je pas coupable si je vous cachais mes sentiments ? Voyez ces vrais négociants, ces banquiers, dont tout Paris, dont toute la France chérit et bénit la fortune, aussi sévères pour le débiteur de mauvaise foi, qu'indulgents pour l'honnête homme victime des circonstances, s'unissant ensemble pour relever le crédit, ranimer la confiance, honorer leur patrie chez l'étranger, et la délivrer de cette troupe d'usuriers qui spéculaient sur le malheur des temps; un luxe bien entendu, des spéculations grandes, utiles, l'encouragement de l'agriculture, des arts, des manufactures; voilà leurs titres à l'estime, à la reconnaissance publique. Pouvez-vous me blâmer, mon oncle, quand je n'ai d'autre désir que de vous voir marcher sûr les traces de ces hommes vraiment respectables?

DURVILLE.

Qu'est-ce à dire...? Sachez, monsieur, que le devoir d'un commis, car vous êtes le mien, est de suivre aveuglément les volontés de celui qui l'emploie.

AUGUSTE.

Si vous m'en voulez pour avoir intercédé pour M. Delorme auprès de vous...

DURVILLE.

Ah! voilà ce que j'attendais. Prenez encore le parti de M. Delorme.

AUGUSTE.

Riche comme vous l'êtes, pouvez-vous pour une somme ?...

DURVILLE.

Et qui vous a dit, s'il vous plaît, que j'étais si riche? Avez-vous compté avec moi ?

AUGUSTE.

Pardon, mon oncle; mais vos entreprises, vos dépenses, vos fêtes...

DURVILLE.

Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je donne ces fêtes? Ne voyez-vous pas que tous ces bals, ces réunions, ces dépenses sont nécessaires pour augmenter, pour conserver mon crédit? Vous ne vous formez pas du tout en vérité; j'en suis fâché pour vous, mais vous n'entendrez jamais rien au commerce. Revenons à M. Delorme, aux reproches nombreux que j'ai à vous faire: ils ont surtout pour objet votre conduite, vos mœurs.

AUGUSTE.

Mes mœurs, mon oncle !

DURVILLE.

Oui, monsieur, vos mœurs. Pourquoi, lorsque j'ai du monde à dîner, vous esquiver toujours au dessert? Lorsqu'à force d'instance, vous voulez bien nous honorer de votre présence, on vous voit debout près de la cheminée, répondant par monosyllabes, et feuilletant je ne sais quelle brochure, comme pour distraire votre ennui.

AUGUSTE.

Ces torts sont réels, sans doute; mais vous parliez de mes mœurs.

DURVILLE.

Précisément. Vous dédaignez ma société pour celle de M. Delorme. Quand vous avez refusé une place au spectacle dans la loge de votre tante, on vous aperçoit aux troisièmes avec M. et Mlle Delorme.

AUGUSTE.

Pourriez-vous blâmer ma liaison avec une famille respectable ?

DURVILLE.

Mais est-il aussi respectable le motif qui vous attire chez cet ennuyeux honnête homme? Voilà de nos philosophes du jour, qui condamnent avec amertume les actions des autres, et qui cherchent à séduire les femmes, les filles de ceux qu'ils appellent leurs amis.

AUGUSTE.

Qui ? moi, grand Dieu ! la séduire !

DURVILLE.

Et quel serait votre but ? Vous ne pouvez pas songer à l'épouser ?

AUGUSTE.

Et pourquoi ne songerais-je pas à l'épouser ?

DURVILLE.

Plaît-il ! mais vous avez donc perdu tout à fait la tête ? Vous marier, à vingt ans, sans état, sans fortune ! Et à qui ? A la fille d'un petit marchand, d'une intelligence très-bornée, dont les affaires sont considérablement dérangées ! Par toute l'autorité que je puis avoir sur vous, monsieur, je vous défends de remettre les pieds chez M. Delorme.

AUGUSTE.

Ah ! mon oncle, combien vous êtes changé pour moi, depuis que ce M. Duhautcours s'est établi votre conseil.

DURVILLE.

Vous en voulez beaucoup à M. Duhautcours.

AUGUSTE.

N'est-ce pas lui qui m'a enlevé votre amitié, votre confiance? Ai-je rien fait pour m'en rendre indigne? Et cependant.... mais je vois que je vous irrite; je sors. Si mes assiduités chez M. Delorme ne servent qu'à vous aigrir contre lui, je me ferais, sans doute, un devoir de vous obéir; mais n'est-ce pas me faire cruellement acheter l'asile que vous m'avez offert? (Il sort.

SCÈNE VIII.

DURVILLE.

L'impertinent! je renverrai ce petit sot à son père; il prend avec moi un ton de remontrance. On dirait que c'est moi qui suis le neveu; voyons ces lettres. (Il ouvre et lit les lettres.) Oh! oh! des faillites à Hambourg, à Livourne, à Londres, et les maisons les mieux fâmées! Eh bien, voilà des exemples, des exemples qui doivent décider, car enfin aucune d'elles ne m'atteint; mais elles pourraient m'atteindre. Allons, il est de la prudence, il devient nécessaire... de prévenir un malheur. Mais Duhautcours ne vient pas: il devait être ici de bonne heure; ah! le voilà!

SCÈNE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Eh! venez donc, venez donc, mon ami; je vous attendais avec impatience.

DUHAUTCOURS.

Je n'ai pas perdu une minute; mon cheval est rendu. J'ai tout négocié, tout est bien disposé, tout est en règle. Votre santé?

DURVILLE.

Ah! bien faible, mon ami! Vous avez placé mes effets?

DUHAUTCOURS.

A quatre-vingt-quinze. Il faut vous ménager, avoir soin de vous.

DURVILLE.

Vous avez raison; mais ces choses-là donnent toujours un peu de souci.

DUHAUTCOURS.

C'est une enfance. Quoi, parce que vous vous arrangez avec vos créanciers, vous allez vous rendre malade? Est-ce que l'on prend garde à ces misères-là aujourd'hui? Voudriez-vous paraître coupable, lorsque vous n'êtes que prévoyant?

DURVILLE.

Mes billets sur Dorval?

DUHAUTCOURS, remettant des papiers et un portefeuille à Durville.

Escomptés à trois quarts. Voici les fonds.

DURVILLE.

Et les cinquante mille francs dont j'ai donné mon acceptation à M. Franval, ce négociant de Marseille qu'on attend à Paris.

DUHAUTCOURS.

Cinquante billets de caisse dans ce portefeuille.

DURVILLE.

Tous nos cafés, nos sucres?

DUHAUTCOURS.

Dans les magasins de Pleinchêne; il me devait cela, je lui ai rendu le même service.

DURVILLE.

Ainsi tout est à couvert.

DUHAUTCOURS.

Ce n'est pas tout; il vous fallait présenter un actif qui fermât la bouche à tous les médisants. J'ai acheté à deux pour cent six cent mille francs de créances sur des négociants ruinés; j'ai eu pour dix mille francs deux millions d'actions sur des corsaires... qui sont à Londres à l'heure où je vous parle.

DURVILLE.

En vérité, vous êtes un homme unique.

DUHAUTCOURS.

Quelque activité, beaucoup d'habitude des affaires. J'en ai tant fait, à Berlin, à Gênes, partout; j'ai beaucoup voyagé. Il est bien entendu que je figure parmi vos créanciers.

DURVILLE.

Vous?

DUHAUTCOURS.

Je n'en serai pas moins votre agent, votre défenseur; mais cela dépayse les méchants, les curieux; et puis c'est la manière la plus loyale de prendre mes honoraires. Ah! que ne suis-je à votre place! Mais ne fait pas banqueroute qui veut; il faut du crédit; et que je suis fâché de ne vous avoir pas connu plus tôt! nous aurions bien mieux réglé les choses; vous auriez fait les affaires, je vous aurais prêté mon nom; j'aurais tout signé; vous n'auriez jamais été compromis.

DURVILLE.

Mais vous, Duhautcours?

DUHAUTCOURS.

Oh! moi, cela ne tire pas à conséquences; on a, comme cela, un commis prête-nom qui signe et qui disparaît; on a beaucoup perfectionné les différentes manières, parce que c'est si couru dans ce moment-ci...

DURVILLE.

Oui, ce sont les exemples qui m'entraînent.

DUHAUTCOURS.

Dites qui vous justifient. Pour moi, je me suis fait une conscience là-dessus; ce que ces gens-là perdent avec nous, ils le gagnent avec d'autres; personne n'est dupe.

DURVILLE.

J'ai besoin de me le persuader.

DUHAUTCOURS.

Il n'y a que les sots qui perdent. Quand vous chargez un navire, ne comptez-vous pas sur les avaries? Eh bien, les faillites, les avaries, cela arrive à tout le monde. Mais il faut se hâter : voilà tout votre avoir en sûreté. La séparation de biens entre votre femme et vous est terminée; nous ne prendrons pas de notaire. J'ai un ami, un soi-disant homme de loi, je lui fais dresser l'acte, je préviens tous nos gens, et je fixe l'assemblée à demain matin midi.

DURVILLE.

A demain, cela ne se peut pas!

DUHAUTCOURS.

Et pourquoi donc!

DURVILLE.

Je reçois du monde, ce soir, beaucoup de monde; ma femme donne une fête.

DUHAUTCOURS.

J'ai cru que vous donniez votre fête tout exprès; c'est une occasion excellente. Elle va doubler votre crédit; vous pouvez faire des affaires d'or d'ici à demain.

DURVILLE.

Oh! non, c'est déjà trop... J'aime mieux différer.

DUHAUTCOURS.

Impossible. Les affaires de cette nature demandent à être menées chaudement. Il faut emporter d'assaut les signatures pour arriver aux trois quarts en somme.

DURVILLE.

J'aurais voulu me débarrasser de mon neveu. Je le renvoie à son père.

DUHAUTCOURS.

Vous craignez votre neveu! Oh! pour le coup, c'est trop plaisant. Un enfant, un petit jeune homme qui fait le pédagogue avec vous, et qui se permet de me regarder de travers! Craignez plutôt que ce Franval, ce négociant de Marseille, ce créancier de cinquante mille francs n'arrive à Paris avant l'opération. Vous me l'avez peint comme un homme intraitable...

DURVILLE.

Je ne l'ai jamais vu; mais d'après sa correspondance...

DUHAUTCOURS.

Bon! il n'en vaut pas mieux qu'un autre, je le parierais; mais il faut le prévenir. Si vous retardez d'un moment, tout est perdu.

DURVILLE.

Eh bien, j'aime mieux remettre la fête oui. Ce sera difficile.

DUHAUTCOURS.

Vous avez tort; mais vous le voulez.

DURVILLE.

Le lendemain d'un bal, cela serait d'un scandale!

DUHAUTCOURS.

Allons, les plaisirs après les affaires.

DURVILLE.

Je vais envoyer contre-ordre chez toutes les personnes

invitées; je ferai entendre raison à ma femme. Mais vous oubliez le point important: à quel taux se font aujourd'hui les...

DUHAUTCOURS.

Les?

DURVILLE.

Oui, les... Vous m'entendez bien.

DUHAUTCOURS.

Ah! les arrangements? A douze, oui, à douze. C'est dommage que vous ne puissiez pas attendre la fin du mois. M. Desbilans assure qu'ils se feront à dix et même à huit.

DURVILLE.

Ah! c'est trop peu.

DUHAUTCOURS.

Oui, c'est trop peu. Vous donnerez vingt; il faut être honnête.

DURVILLE, avec un soupir.

Sans doute.

DUHAUTCOURS.

Oh! je ne m'en chargerais pas autrement. Moi, je suis l'homme de vos créanciers autant que le vôtre.

DURVILLE.

Voilà qui est convenu.

DUHAUTCOURS.

Avec des échéances.

DURVILLE.

Avec des échéances.

DUHAUTCOURS

Partie en marchandises.

DURVILLE.

Comme cela se pratique.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, votre affaire ne souffrira pas la plus petite difficulté.

SCÈNE X.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Entendez-vous, monsieur Crépon, la plume un peu penchée en avant, et cela sera divin, divin... Monsieur, je vous salue. Ah! mon ami, que j'aurai un joli bonnet! sans prétention, mais si élégant...

DURVILLE.

Je suis bien aise de vous voir, madame; j'allais passer chez vous; c'est avec regret que je vous l'annonce, mais la fête ne peut pas avoir lieu ce soir.

MADAME DURVILLE.

Comment! vous plaisantez sans doute?

DURVILLE.

Non, je parle très-sérieusement.

MADAME DURVILLE.

Mais vous perdez donc la tête? Eh! quoi, tous nos amis priés depuis huit jours! les billets d'invitation distribués! les jardins déjà illuminés! et ma jolie parure que personne ne verrait! C'est une horreur que vous ne vous permettrez pas.

DURVILLE.

J'en suis fâché; mais il faut envoyer à l'instant chez tous nos amis, et leur mander qu'une affaire, un événement imprévu ne nous permet pas de les recevoir.

MADAME DURVILLE.

A cette heure-ci, on ne trouvera personne. Vous voulez donc me faire mourir, me rendre malade; je n'oserai plus me montrer nulle part.

DURVILLE.

C'est une affaire qui m'oblige....

MADAME DURVILLE.

Eh! monsieur, faites vos affaires, et laissez-moi m'amuser! Vos affaires m'importent fort peu; je dois donner une fête, et je la donnerai. Vous ne voudrez pas, j'espère, me contrarier pour une chose si raisonnable.

DURVILLE.

Encore une fois, madame, j'ai un rendez-vous très-important avec monsieur.

MADAME DURVILLE.

Avec monsieur? Eh bien, monsieur ne nous fait-il pas l'honneur d'être de la fête? Vous ferez vos affaires dans le cabinet, sans que la compagnie s'aperçoive seulement de votre absence.

DUHAUTCOURS.

Madame a raison.

MADAME DURVILLE.

C'est qu'il serait d'une indécence inouïe de ne pas recevoir les personnes invitées, surtout quand ce sont de certaines personnes: Dumont, le journaliste, qui dit du mal de tout le monde, et que tout le monde s'arrache; la petite Dorlis qui danse comme Psyché; le petit Précour qui joue un jeu d'enfer et qui perd toujours.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que voilà des personnes à ménager.

DURVILLE.

Mais, mon ami, vous savez bien....

DUHAUTCOURS.

Je sais que tout peut s'arranger suivant les désirs de madame; nous devons suivre en tout les volontés des dames.

DURVILLE, à Duhautcours.

Mais cependant....

DUHAUTCOURS, à Durville.

Mais vous êtes un enfant. Donnez votre fête ce soir; n'ébruitez rien, et demain c'est un malheur imprévu, un véritable coup de tonnerre.

DURVILLE.

Un malheur imprévu!

DUHOUTCOURS.

Eh! oui, cela se fait toujours comme cela.

(Pendant ce dialogue entre Durville et Duhautcours, madame Durville se regarde dans une glace et arrange ses cheveux.)

DURVILLE.

Eh bien, madame, soyez contente, recevez votre monde.

MADAME DURVILLE.

Ah! il est fort heureux que vous vous rendiez à la raison.

DUHAUTCOURS.

Un peu plus de résolution. Il faut prendre sur soi. De l'assurance, de la confiance.

DURVILLE.

Eh bien, ma bonne amie, tu crois donc que la fête sera bien?

MADAME DURVILLE.

Charmante; c'eût été un meurtre d'y renoncer. Mille remercîments, monsieur, d'avoir parlé pour moi.

DUHAUTCOURS.

Je me suis rendu service à moi-même, madame.

SCÈNE XI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Un coup d'œil à mon plateau, monsieur Durville; rien n'est si galant: des fleurs, des feuillages, des oiseaux, des groupes et des devises d'une naïveté! Je m'admire dans mon propre ouvrage.

SCÈNE XII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Monsieur votre impertinent jardinier, pour sauver ses légumes, ne veut pas que j'établisse mon temple en feu grégeois sur son potager; je vous observerai que cela dérangerait toute ma symétrie.

DURVILLE.

Gardez-vous d'écouter ce maraud. Allons, mes amis: de l'activité, de l'intelligence; soutenez votre réputation. Des glaces, des liqueurs, des vins de tout pays, monsieur Maraschini; que ma maison soit brillante ce soir comme un palais enchanté, monsieur Fiammeschi. Mon cher Duhautcours, vous ne tarderez pas à revenir; je vous attends. Allons voir votre plateau, monsieur Maraschini.

DUHAUTCOURS.

Dans deux minutes je suis de retour.

SCÈNE XIII.

MARASCHINI, FIAMMESCHI.

FIAMMESCHI.

Mais qu'est-ce que vous disiez donc, mon ami? Vous voyez bien que M. Durville est un homme très-solide.

MARASCHINI.

J'avais tort peut-être; mais je n'aime pas à figurer dans les fêtes où M. Duhautcours est invité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE DELORME, seule.

Toutes les portes ouvertes! tous les domestiques occupés et vous répondant à peine! tous les préparatifs d'une fête, et c'est le maître de cette maison qui persécute mon père pour une modique somme! Réussirai-je dans mon projet? Ah! je le crains bien, il n'y a qu'un seul être dans cette famille qui porte un cœur vraiment sensible. C'est Auguste.

SCÈNE II.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

AUGUSTE.

Que vois-je? mademoiselle Delorme chez mon oncle?

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

Et que venez-vous faire ici, grand Dieu!

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père se désole; il affecte devant moi un air tranquille, mais je lis au fond de son âme. J'ai profité du moment où il est allé chercher, presque sans espoir, de nouvelles ressources, pour venir à son insu solliciter encore....

AUGUSTE.

Mon oncle! ah! je crains bien...

MADEMOISELLE DELORME.

Non, pas lui, je n'oserais jamais l'aborder, lui parler; mais Mme Durville m'a témoigné, dans tous les temps, de l'intérêt, de l'affection : si elle voulait parler pour nous à son mari.

AUGUSTE.

Je me garderai bien de vous détourner de ce projet, je vous seconderai même. Ma tante, je le crois, a un bon cœur; mais elle est si légère, si frivole, toujours si occupée de sa parure, de ses plaisirs...

MADEMOISELLE DELORME.

Et cependant ce n'est point une grâce si extraordinaire que nous demandons. Que dis-je? C'est l'intérêt même de M. Durville de nous accorder du temps. Il reste à mon père des ressources honorables et sûres dans son travail, dans son intelligence; M. Durville sera-t-il plus avancé en les lui enlevant? Il a des amis d'ailleurs, M. Franval, un fameux négociant de Marseille.

AUGUSTE.

M. Franval, dites-vous?

MADEMOISELLE DELORME.

C'est mon parrain, c'est notre bienfaiteur.

AUGUSTE.

Mais il est en correspondance avec mon oncle, il fait beaucoup d'affaires avec M. Durville; c'est en effet un commerçant très-estimé. Ses lettres annoncent la probité la plus sévère.

MADEMOISELLE DELORME.

Eh bien, mon père lui a écrit, il lui a mandé son désastre; il fera tout pour nous sauver, j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Mon oncle a dû recevoir des nouvelles de M. Franval; mais il ne me dit plus rien depuis que M. Duhautcours

s'est introduit dans la maison : il semble qu'on se cache de moi. Ainsi ce n'est donc que quelques jours à gagner. Comme les malheurs viennent en un instant ! il y a trois jours, nous étions si gais à ce petit bal, chez votre cousine.

MADEMOISELLE DELORME.

Où vous m'avez si cruellement contrariée. Oh ! comme e vous gronderais si je n'étais pas si malheureuse !

AUGUSTE.

Du courage ! Voici ma tante, nous allons lui parler.

SCÈNE III.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE, très-parée.

Ah ! vous voilà, Auguste ; je vous cherche partout. Vous avez du goût, je le sais ; dites, ne suis-je pas mise à ravir ?

MADEMOISELLE DELORME.

Ma tante, c'est mademoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

Mademoiselle Delorme ! Eh ! bonjour, ma chère voisine. Vous qui vous y connaissez, n'est-il pas vrai que ce bonnet-là me va à ravir ?

AUGUSTE.

Madame...

MADAME DURVILLE.

Et cette robe, n'est-ce pas du dernier goût ? En vérité, M. Crépon s'est surpassé aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ma tante....

MADAME DURVILLE.

Je n'ai pas voulu mettre mes diamants, parce que la

simplicité sied toujours mieux quand on est chez soi. Qu'en pensez-vous?

MADEMOISELLE DELORME.

Madame, je suis descendue exprès pour vous prier....

MADAME DURVILLE.

Je me fais une idée délicieuse de notre fête de ce soir; nous n'aurons jamais eu tant de monde: six tables de bouillotte dans le grand salon, et l'on dansera dans la galerie. Mais concevez-vous le caprice de M. Durville, qui voulait remettre la fête? En vérité, cet homme-là ne sait ce qu'il veut. Eh! mais, mon Dieu! moi, qui n'y ai pas pensé, il faut que vous en soyez, ma petite voisine; à votre âge on aime la danse. Ne vous inquiétez pas de votre toilette; une jeune personne, tout lui va: une rose dans les cheveux seulement, et vous serez charmante.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah! madame, nous ne sommes pas en humeur de songer à nos plaisirs.

MADAME DURVILLE.

Comment donc! qu'avez-vous, je vous prie? Vous m'inquiétez; confiez-moi vos peines, ma chère enfant. (Se regardant à une glace.) Ah! le joli bonnet! mon Dieu! le joli bonnet! j'en raffole.

MADEMOISELLE DELORME.

Je venais exprès pour solliciter votre entremise.

MADAME DURVILLE.

Tout ce que vous voudrez, ma chère voisine; vous savez combien je suis attachée de cœur à vous, à votre cher papa. Comme elle est intéressante cette bonne petite! n'est-il pas vrai, Auguste?

AUGUSTE.

Ah! j'en étais bien sûr, ma tante, que vous ne seriez pas insensible à la situation de mademoiselle. Vous sau-

rez que M. Delorme, par une complication de malheurs, se trouve dans le plus grand embarras.

MADAME DURVILLE.

Ah! mon Dieu! mais c'est affreux ce que vous m'apprenez là!

MADEMOISELLE DELORME.

Tous ses créanciers, touchés de son infortune, et convaincus de sa probité, lui ont accordé toutes les facilités qu'il a demandées. Il n'en est qu'un seul...

AUGUSTE.

Oui, M. Durville, mon oncle, est seul resté inflexible

MADAME DURVILLE.

Mon mari!

AUGUSTE.

Il y a une sentence, une prise de corps.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a vainement essayé de l'attendrir.

MADAME DURVILLE.

C'est une barbarie!

AUGUSTE.

Mon oncle l'a repoussé.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père a peut-être un peu trop de fierté. Il est décidé à ne plus tenter de nouveaux efforts. Il m'a défendu même de venir vous voir; j'ai profité de son absence pour hasarder une dernière démarche auprès de vous.

MADAME DURVILLE.

Et vous avez très-bien fait, mon enfant.

MADEMOISELLE DELORME.

Vous avez eu la bonté de me montrer quelque amitié.

AUGUSTE.

Parlez pour M. Delorme à mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Obtenez-nous du temps pour nous acquitter, quelques jours seulement.

MADAME DURVILLE.

Écoutez, je ne me mêle jamais des affaires de mon mari. Il m'a fait signer ces jours-ci je ne sais quel acte, une séparation de biens; il fait de moi tout ce qu'il veut. Je n'y entends rien : mais ici c'est différent; c'est une affaire de procédés entre voisins, un acte de justice, une bonne action que je lui propose; je lui parlerai, je vais lui parler.

AUGUSTE.

Ah! ma tante, quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas?... ne vous devra pas mademoiselle?

MADEMOISELLE DELORME.

Que j'ai bien fait, madame, de m'adresser à vous! Mais nous n'avons pas de temps à perdre.

MADAME DURVILLE.

Non, vraiment; tout notre monde ne peut pas tarder, et quand une fois le bal sera commencé, j'aurai tant d'occupations, tant d'embarras... Il n'y aura pas moyen de lui parler. Le voici; vous allez voir comme je vais prendre vos intérêts.

MADEMOISELLE DELORME.

Le voici. Je vous laisse.

MADAME DURVILLE.

Eh! non, restez; je veux que vous soyez témoin de la chaleur avec laquelle je vous défendrai.

AUGUSTE.

Restez, mademoiselle; votre présence ne peut faire qu'un bon effet auprès de mon oncle.

MADEMOISELLE DELORME.

Ah! mon Dieu, me voilà toute tremblante.

AUGUSTE.

Songez que vos amis sont là pour vous rassurer, ma tante et moi.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute; laissez-moi faire, tout ira bien.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, MADEMOISELLE, DELORME, MADAME DURVILLE, M. DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Venez, venez, monsieur; je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous gronder. Est-il permis de se conduire de la sorte avec un voisin, un galant homme dans le malheur?

DURVILLE.

Quoi donc, madame? qui peut m'attirer cette réprimande de votre part?

MADAME DURVILLE.

Comment, Monsieur! vous poursuivez avec acharnement ce brave M. Delorme? il faut de l'humanité, monsieur Durville.

DURVILLE.

Permettez-moi de vous dire, madame, que je suis tout aussi humain qu'un autre, mais que vous n'entendez rien aux affaires de commerce, et qu'il ne vous convient pas même de vous en mêler.

MADAME DURVILLE.

D'accord, monsieur. Mais quand une personne aussi intéressante que Mademoiselle vient implorer mon appui, certainement je ne le lui refuserai pas; et si j'ai quelque pouvoir sur vous...

DURVILLE.

Mademoiselle, je suis fâché... (A sa femme.) En vérité, madame, je ne sais à quoi vous songez de m'exposer à une scène aussi désagréable.

AUGUSTE, à Mlle Delorme.

Du courage.

MADEMOISELLE DELORME.

Monsieur, ne nous accablez pas...

DURVILLE.

Mademoiselle, j'ai déjà usé de tous les ménagements possibles envers monsieur votre père ; il y a un terme à tout, et la sûreté du commerce...

AUGUSTE.

Eh quoi ! mon oncle, oseriez-vous inculper la probité de M. Delorme? Ah ! croyez que, sans les événements malheureux dont il est la victime, dès longtemps il se serait acquitté.

DURVILLE.

Je n'ai pas de conseils à recevoir de vous, monsieur.

MADEMOISELLE DELORME.

N'irritez pas votre oncle, monsieur Auguste.

MADAME DURVILLE.

Allons, monsieur Durville, il y aurait de la barbarie à tourmenter une honnête famille.

DURVILLE.

Eh bien, madame, je verrai, je m'arrangerai. (A sa femme.) Je ne vous pardonne pas de m'avoir mis dans un pareil embarras.

SCÈNE V.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE. M. DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Je vous avais prié, ma fille, de ne plus paraître chez M. Durville.

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père, j'avais cru que mes prières pourraient obtenir de monsieur...

DELORME.

Je ne veux aucune grâce de monsieur. J'ai épuisé auprès de lui tout ce que la raison, l'honneur et la justice ont pu me fournir de plus puissant; il a été insensible. Nous nous avilirions en ajoutant un mot.

DURVILLE.

Comment! que veut dire ce ton méprisant? Ce langage est assez déplacé dans la bouche d'un homme pour lequel on a eu tous les égards...

MADAME DURVILLE.

Vous avez tort, monsieur Delorme. Eh quoi! lorsque j'intercède pour vous, que je suis sur le point d'obtenir... Vous voyez, mon enfant, j'ai fait tout ce que j'ai pu, ce n'est pas ma faute. (Ici l'on entend des violons.) Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Comment! personne n'est arrivé, et les voilà qui commencent leurs contredanses. Mille pardons si je vous quitte. Ah ça, monsieur Durville, je m'en rapporte à vous; ne tourmentez pas ces braves gens. (A Mlle Delorme.) Dites donc à votre papa de ne pas être si fier. Voilà comme on gâte toutes les affaires. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, M. DURVILLE, DELORME.

DELORME.

Retirons-nous, ma fille; laissons M. Durville recevoir sa nombreuse société.

DURVILLE.

Souvenez-vous, monsieur, que demain je peux faire exécuter la sentence.

DELORME.

Disposez de moi comme il vous plaira, monsieur. Prends courage, ma fille; quelque grands que soient nos malheurs, songe que l'honneur nous restera, et que jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la mémoire de ton père. (Il sort avec sa fille.)

SCÈNE VII.

DURVILLE, AUGUSTE.

DURVILLE.

Est-on plus insolent!

AUGUSTE.

J'entends du monde; je vous laisse. Vous vous étiez attendri, mon oncle; de grâce, n'étouffez pas ce premier mouvement de votre cœur. Eh! pour une somme qui ne doit être qu'une bagatelle à vos yeux, ne réduisez pas un honnête homme au désespoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DURVILLE.

« Jamais le nom de banqueroutier ne flétrira la mé-« moire de ton père. » Ces mots m'ont tout à fait déconcerté.

SCÈNE IX.

DURVILLE, VALMONT.

VALMONT.

Eh! bonjour, mon cher Durville; j'arrive avant tout le monde, et pour cause. Il faut que tu me rendes un grand service.

DURVILLE.

Je suis à toi de tout mon cœur.

VALMONT.

Je le sais ; au surplus, en m'obligeant, cela t'arrangera toi-même. Écoute, tu fais valoir ton argent à la bourse, dans les affaires, le commerce : moi je n'y entends rien ; je ne joue qu'à la bouillotte, au quinze, dans les meilleures maisons. Hier j'ai gagné l'impossible. Tu sais que mon jeu est leste, hardi ; mais la fortune est inconstante... Voilà vingt mille francs que je veux mettre à l'abri. Je les place chez toi.

DURVILLE.

Chez moi !

VALMONT.

Oui, chez toi. Je ne peux pas les placer d'une manière plus avantageuse, plus solide surtout. Tu me les feras valoir.

DURVILLE.

Pardon, mais dans ce moment je n'ai pas besoin de fonds.

VALMONT.

Si fait, si fait ; quand on fait des affaires aussi considérables, l'argent ne peut jamais gêner.

DURVILLE.

Mais je ne sais si je dois...

VALMONT.

D'ailleurs, c'est par amitié. Eh bien, les premiers mois tu me payeras tel intérêt que tu voudras, tu choisiras un bon moment... N'en parle à personne, cela me forcerait de payer mes dettes... J'entends du bruit, on vient ; c'est ta femme avec madame Valbelle, madame Fierval ; prends mes billets, et pendant le bal tu me feras un mot de reçu, de quittance, n'est-ce pas ?

(Il lui met dans la main vingt billets de mille francs.)

DURVILLE.

Mais non, je n'accepte pas.

VALMONT.

Prends, prends, te dis-je.

DURVILLE, prenant les billets malgré lui.

(A part.) Oh! je trouverai le moyen...

SCÈNE X.

DURVILLE, VALMONT, MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL.

MADAME DURVILLE.

C'est bien joli à vous, mes belles dames, d'arriver ainsi les premières.

MADAME FIERVAL.

Oh! moi, je ne me fais jamais attendre; j'ai été prendre madame chez elle.

MADAME VALBELLE.

Précisément comme j'achevais de m'habiller. Eh! bon soir, mon cher Durville.

DURVILLE.

Mesdames, je vous présente mes très-humbles hommages.

MADAME FIERVAL.

Bonjour, Valmont. Je me fais une fête de passer la soirée avec vous, ma chère amie.

MADAME VALBELLE.

Il n'est déjà question que de votre bal dans tout Paris.

M. DURVILLE.

En vérité, on est bien bon de s'occuper de ces misères.

MADAME VALBELLE.

Nous aurons beaucoup de danseurs?

MADAME FIERVAL.

Et des joueurs?

MADAME VALBELLE.

Et un concert?

MADAME FIERVAL.

Et un feu d'artifice?

MADAME VALBELLE.

Et des illuminations?

MADAME FIERVAL.

C'est charmant!

MADAME DURVILLE.

Et M. Fierval, où est-il donc ?

MADAME FIERVAL.

Ah! bien, oui ; comptez sur les maris pour donner la main à leurs femmes. Il viendra à minuit faire son piquet avec M. Durville.

MADAME VALBELLE.

Vous êtes bien heureuse, vous, madame Durville, d'avoir un mari galant, empressé ; car ce n'est pas à l'aimable Durville que s'adressent nos reproches.

DURVILLE.

Vous êtes bien bonnes, mesdames. (A part.) Duhautcours ne vient pas.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, qu'a-t-il donc, le cher Durville ! Il paraît tout soucieux ce soir.

DURVILLE.

Eh! non, mesdames, tout entier au bonheur de vous voir...

MADAME FIERVAL.

Vous nous dites cela d'un air bien triste. A propos, vous ne savez pas la nouvelle ; Monval manque de je ne sais combien de cent mille francs.

MADAME VALBELLE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DURVILLE.

Je n'en suis pas fâchée pour sa femme.

MADAME FIERVAL.

Oui, elle fait de l'esprit.

VALMONT.

Et son mari des banqueroutes ; quel couple intéressant !

MADAME VALBELLE.

Bon ! cela n'empêchera pas la femme de se montrer dans tous les athénées.

MADAME FIERVAL.

Et le mari à la bourse. Cela est reçu.

VALMONT.

Heureusement que ces choses-là deviennent un peu plus rares. C'était une véritable épidémie.

MADAME FIERVAL.

Eh ! mais, mon cher Durville, vous faites bien mal les honneurs de chez vous. Seriez-vous pour quelque chose dans la banqueroute de Monval ? Quand vous y perdriez quelque argent, avec votre fortune, votre audace en affaires, votre activité... Comment trouvez-vous ma garniture ?

MADAME DURVILLE.

Charmante. Ces dames ont raison : faut-il que les affaires vous poursuivent au milieu de la société ?

DURVILLE.

Mille pardons, me voilà tout à vous. Avez-vous vu la petite pièce nouvelle, aux Variétés?

MADAME VALBELLE.

Ah ! c'est pitoyable.

MADAME FIERVAL.

Mais comme c'est joué!

VALMONT.

Comme c'est nature !

MADAME FIERVAL.

Je ne sais pas où ils vont chercher tous leurs quolibets.

DURVILLE.

Ils sont fort gais (A part.) Ce Duhautcours, comme il se fait attendre!

VALMONT.

Bon, dans la société, on en dit de bien plus forts.

MADAME FIERVAL.

A propos, vous allez demain à Bagatelle ; il y a une course, un pari.

MADAME DURVILLE.

Oui, sans doute.

MADAME FIERVAL.

Nous viendrons vous prendre.

MADAME DURVILLE.

Volontiers.

VALMONT.

Ces dames me permettront-elles de les accompagner?

MADAME FIERVAL.

Oui, on vous le permet. Ainsi donc à midi précis, nous sommes à votre porte. Vous serez prête?

MADAME DURVILLE.

Oh! je vous le promets.

MADAME FIERVAL.

C'est que tout Paris y sera.

SCÈNE XI.

DURVILLE, VALMONT, MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

M. Duhautcours.

DURVILLE.

Ah ! le voilà.

MADAME FIERVAL.

Qu'est-ce que c'est que ce M. Duhautcours ?

MADAME DURVILLE.

Un nouvel ami de mon mari.

MADAME VALBELLE.

Vous ne vous rappelez pas ; M. Duhautcours que nous avons vu chez ce pauvre Monval, au dernier bal qu'il nous donna ?

MADAME FIERVAL.

Ah ! oui, un danseur infatigable.

MADAME VALBELLE.

Un beau joueur !

MADAME FIERVAL.

Qui est-ce qui nous disait donc que c'était un fripon ?

MADAME VALBELLE.

Bon, bon, des méchants qui s'amusent.

SCÈNE XII.

DURVILLE, VALMONT, MESDAMES DURVILLE, VALBELLE, FIERVAL, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Mesdames, j'ai bien l'honneur... En vérité, mon cher

Durville, c'est un cadeau que vous m'avez fait de m'inviter à votre fête ; je viens de traverser le jardin, le salon ; des jolies femmes partout.. Il est impossible de voir une réunion plus complète.

MADAME DURVILLE.

Comment! il y a du monde dans le salon, et moi qui m'amuse ici; mille pardons, mesdames; mais il faut arranger les contredanses et les parties. (Elle sort.)

MADAME VALBELLE.

Eh vite! eh vite! que j'aille prendre une place. Le petit Précour, qui m'a priée ce matin, ne me pardonnerait pas de manquer la première contredanse.

MADAME FIERVAL.

Eh vite! eh vite! une place à la bouillotte. J'ai perdu tout mon argent hier.

VALMONT, offrant la main à madame Valbelle.

Madame, voulez-vous bien permettre ?...

DURVILLE.

Vous savez que nous avons à causer ensemble, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Je suis à vous dans l'instant, mon cher Durville. (A madame Fierval, en lui donnant la main.) Qu'il est heureux pour moi, belle dame, de vous retrouver encore !... (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

DURVILLE.

Obligé de répondre, de rire, de les provoquer, pour ainsi dire, à la joie, quand je me sens déchiré. (On entend une musique un peu éloignée.) J'entends la musique. Les voilà qui dansent, qui jouent. Fort bien, mes amis, amusez-

vous. Bien, ma femme; soyez toute glorieuse de l'éclat de votre fête, tandis que moi... seul... à l'écart...

SCÈNE XIV.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Quelle sottise vous auriez faite de renoncer à votre fête, mon ami! c'est d'un coup d'œil enchanteur, ravissant. Ces lustres, ces femmes, ces plumes, ces paillettes éblouissantes... Votre salon resssemble à un ballet de l'Opéra. Voilà une fête qui vous fera beaucoup d'honneur.

DURVILLE.

Oh! oui, beaucoup, je le crois. Parlons de notre affaire.

DUHAUTCOURS.

Eh bien, notre affaire, elle est sûre ; nos amis sont prêts, tous les rôles sont distribués. J'ai fait dresser l'acte sous mes yeux, et demain matin...

DURVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr, mon ami, que nous soyons en règle?

DUHAUTCOURS.

Parfaitement en règle, mon cher; Dieu merci, je sais mon métier, et nous leur faisons un si beau sort : combien y a-t-il de gens qui voudraient trouver vingt pour cent de leurs créances!

DURVILLE.

Et ce malheureux Valmont, qui me force, pour ainsi dire, de prendre vingt mille francs qu'il place chez moi.

DUHAUTCOURS.

En vérité! quand je vous ai dit que cette fête allait doubler votre crédit.

DURVILLE.

Oh! je vais lui rendre...

DUHAUTCOURS.

Gardez-vous-en bien ; vous feriez soupçonner... Il les perdrait au jeu. C'est vous seul que je crains, mon cher Durville. Vous n'avez pas de force de caractère, de fermeté. Et ceux qui ont acheté, revendu, centuplé leurs capitaux ; et ceux qui prêtent sur des gages qu'ils vendent, qui ne vivent que de pots-de-vin sur les marchés, et les caissiers qui font valoir, et les dépositaires qui s'enrichisssent, et ceux qui ont remboursé avec des assignats ! eh bien ! tous ces gens-là ont fait leurs opérations avec une sécurité de conscience que vous devriez avoir. Songez que vous recevez ce soir vos amis.

DURVILLE.

Allons, puisque le sort en est jeté... Mais ne restons pas plus longtemps ensemble.

SCÈNE XV.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Ah! mon ami, que viens-je d'apprendre ? Est-il vrai que vous éprouviez des malheurs assez grands pour ressentir de la gêne dans vos négociations ?

DURVILLE.

Qu'est-ce donc ? qui vous a dit?...

MADAME DURVILLE.

Personne ; mais j'ai cru entendre circuler des mots défavorables : on a l'air de me plaindre. La présence même de monsieur paraît redoubler les inquiétudes.

DUHAUTCOURS.

Ma présence ? En vérité c'est trop plaisant.

DURVILLE, à Duhautcours.

Eh bien, ma fête double-t-elle mon crédit ?

DUHAUTCOURS.

Ah ! le moyen commence à devenir usé.

MADAME DURVILLE.

De grâce, rassurez-moi ; quelles que soient vos infortunes, croyez que je saurai les supporter.

DURVILLE.

Eh ! mais, mon Dieu ! quel éclat vous faites ! quelles alarmes ! Voulez-vous chasser toute la société ? Je voulais éviter cette fête. Vous avez tenu à vos idées ; maintenant, sachez vous contenir.

DUHAUTCOURS.

M. Durville a raison ; d'abord il est certain que madame n'a rien à craindre.

DURVILLE.

Notre séparation de biens ne vous met-elle pas à couvert ?

DUHAUTCOURS.

Si, après cela, M. Durville est forcé par des causes majeures de transiger avec ses créanciers...

MADAME DURVILLE.

Transiger avec vos créanciers ! Eh ! mais, mon ami, c'est une faillite !

DUHAUTCOURS.

Que voulez-vous ? Les débiteurs ne payent pas.

DURVILLE.

Vous-même, vous m'amenez cette demoiselle Delorme.

MADAME DURVILLE.

En êtes-vous donc réduit à cette extrémité? N'est-il aucun moyen de conserver votre honneur?

DURVILLE.

Mon honneur!

DUHAUTCOURS.

Croyez-vous donc qu'il soit compromis parce que Durville est malheureux?

DURVILLE.

Est-ce ma faute, si de tous côtés j'éprouve des pertes affreuses?

DUHAUTCOURS.

Que madame me permette une seule petite réflexion. Voyez autour de nous, dans la société, Cléon, Damis, Sainville, Monval et tant d'autres : sont-ils déshonorés par leur infortune? Ne sont-ils pas accueillis, fêtés, recherchés? Pourquoi? C'est que le malheur a des droits sacrés, et qu'on respecte en eux l'honorable adversité.

DURVILLE.

Cessez donc, madame, de me gratifier de votre pitié et de craindre pour mon honneur.

MADAME DURVILLE.

Pardon, mon ami, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; mais le mot de faillite est bien cruel, et je tremble que le monde...

DURVILLE.

Mais ma justification est toute prête.

DUHAUTCOURS.

Sans doute; l'actif est infiniment supérieur au passif.

MADAME DURVILLE.

En ce cas, pourquoi prendre un parti si déterminé? Demandez des délais.

DUHAUTCOURS.

Des délais! y pensez-vous, madame? Il faudrait toujours finir par payer; et payera-t-on monsieur?

DURVILLE.

Point d'inquiétude, ma bonne amie. Tenez, les femmes doivent s'en rapporter à leurs maris; surtout gardez-vous de laisser paraître le moindre trouble pendant la fête que nous donnons.

SCÈNE XVI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, MADAME DURVILLE, MADAME FIERVAL.

MADAME FIERVAL.

Eh! mais, mon Dieu! que devenez-vous donc, mes amis? Comment! vous donnez une fête, et vous vous éclipsez! Auriez-vous des chagrins, mon cher Durville?

DURVILLE.

Aucun, madame, aucun; je ne fus jamais d'une humeur plus gaie, jamais plus disposé à bien recevoir ma société; n'est-il pas vrai, ma chère amie?

MADAME FIERVAL.

A la bonne heure; pour moi, je suis dans un chagrin épouvantable. Ce petit sot de Précour, que je persécute pour prendre une place... Il s'assied; du premier coup il a un brelan; il emporte tout mon argent, et il fait charlemagne. J'ai recours à vous, mon cher Durville, il faut que je prenne ma revanche, et que vous me prêtiez de l'argent.

DURVILLE.

Comment donc, madame, ordonnez, je vous en prie; je vais mettre quelques rouleaux sur la cheminée, une carte, un crayon; que tous mes amis prennent et s'inscrivent tant qu'il y en aura.

DUHAUTCOURS.

C'est un homme d'or que M. Durville. Puisqu'il en est ainsi, je veux risquer une cave à la bouillotte. (Il donne la main à madame Fierval.)

MADAME DURVILLE.

Que je m'en veux d'avoir provoqué cette fête !

DURVILLE, affectant un air gai.

Allons, mesdames, livrons-nous à la gaieté qu'inspire une aussi aimable réunion !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRÉPON, MARASCHINI.

CRÉPON.

Ce que vous m'apprenez-là est-il possible, monsieur Maraschini ?

MARASCHINI.

Vous n'avez pas voulu me croire hier au soir, monsieur Crépon, et nous perdons tout ce matin.

CRÉPON.

Et c'est M. Durville qui vous a donné lui-même la nouvelle !

MARASCHINI.

Oui, monsieur, il a déposé son bilan ce matin : banqueroute réglée. C'est une suite de malheurs qui ne finissent plus : des corsaires qui ont été pris par les Anglais; des banqueroutes qui ont précédé la sienne.

CRÉPON.

Oui, des friponneries, des infamies, des horreurs; mais, morbleu ! cela ne se passera pas comme cela.

MARASCHINI.

Quand je vous dis que nous autres qui figurons dans les fêtes, nous sommes toujours les précurseurs des accidents.

CRÉPON.

Qu'il fasse perdre tous ceux qui ont spéculé avec lui, cela m'est fort égal; mais d'honnêtes marchands, d'honnêtes entrepreneurs comme nous, cela ne se peut pas; nous devons avoir un privilége.

MARASCHINI.

Ah! bien oui, un privilége pour des glaces et des gazes! ah! par saint Marc, cela ne finira-t-il pas? Voilà la douzième en un an, et l'on s'étonne qu'on fasse payer cher ceux qui payent. M. Fiammeschi est allé tenter un dernier effort.

CRÉPON.

Il n'en obtiendra rien; c'est un huissier qu'il faut employer.

MARASCHINI.

Patienza! monsieur Crépon, il ne faut rien précipiter!

SCENE II.

CRÉPON, MARASCHINI, FIAMMESCHI.

MARASCHINI.

Eh bien, monsieur Fiammeschi?

FIAMMESCHI.

Niente, absolument, *niente;* mais, monsieur Durville, sentez donc la position où je me trouve. Ah! mon cher Maraschini, je suis encore plus malheureux que vous... Bref, beaucoup de politesses; mais de l'argent, point; et il a fini par me prier de me trouver à une heure à l'assemblée des créanciers, et il m'a chargé de vous y inviter: il désire que vous fassiez entendre raison aux autres, et qu'on accepte les arrangements qu'il doit proposer.

CRÉPON.

Ah! oui, qu'il s'en rapporte à nous; il est temps de faire un exemple, et pour la sûreté du commerce, il faut poursuivre rigoureusement...

MARASCHINI.

Ses arrangements! quels peuvent-ils être? Des centimes pour des francs. Mais enfin cet homme a des biens, un mobilier superbe.

CRÉPON.

Il faut tout faire saisir; point de pitié.

FIAMMESCHI.

Eh! non, désabusez-vous. Tous ces biens, tous ces meubles, ce n'est pas à lui.

MARASCHINI.

Et à qui donc?

FIAMMESCHI.

A sa femme; et, comme cela se pratique, séparation de biens entre le mari et la femme.

MARASCHINI.

Ah! mon Dieu! ce Duhautcours n'oublie rien quand il se mêle d'une affaire.

CRÉPON.

Qu'est-ce que vous dites donc? Séparation de biens entre le mari et la femme. Ah! mes amis, je suis sauvé!

MARASCHINI.

Eh! comment donc, s'il vous plaît?

CRÉPON.

Des rubans, du crêpe, des fleurs, du rouge et des ridicules; ce n'est pas pour monsieur, je crois. Il est bien clair que je n'ai affaire qu'à madame.

MARASCHINI.

Mon cher Fiammeschi, est-ce que nous ne pourrions pas faire passer vos lampions et mes glaces sur le compte de madame?

FIAMMESCHI.

Ah! oui, avec des fripons comme ceux-là!

CRÉPON.

Des fripons! ah! c'est trop fort, monsieur Fiammeschi. J'ai toujours connu M. Durville pour un très-galant homme; j'aime à croire qu'il n'est que malheureux.

FIAMMESCHI.

Fort bien, prenez sa défense, monsieur le marchand de modes qui n'avez affaire qu'à madame.

CRÉPON.

Croyez, mes bons amis, que je ne suis animé que du désir de vous être utile. Mais tenez, la colère ne mène à rien; vous avez dû l'éprouver dans plus d'une occasion semblable. J'ai un conseil à vous donner : prenez ce qu'il vous offrira; c'est toujours autant de gagné. Mille pardons si je vous quitte; faites vos affaires avec M. Durville; je vais faire arrêter mon mémoire par madame. (Il sort.)

SCÈNE III.

FIAMMESCHI, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Qu'en dites-vous, monsieur Fiammeschi? Tant qu'il se croit perdu avec nous, il nous conseille de poursuivre avec vigueur; quand il se voit sauvé, il nous engage à la résignation. Lequel des deux conseils suivrons-nous?

FIAMMESCHI.

Le premier. Unissons-nous, M. Maraschini; mettons-nous en règle, et venons en force à l'assemblée des créanciers.

MARASCHINI.

J'aperçois M. Duhautcours. Quand je vous ai dit que c'était lui qui machinait tout cela.

SCÈNE IV.

FIAMMESCHI, MARASCHINI, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Eh! bonjour, hommes à talents, hommes charmants, aimables gens; vous nous avez donné hier une fête...

une fête divine. Parbleu, je me propose d'en donner une incessamment, mais plus modeste; il me faudra seulement de la galanterie, de l'esprit, de la grâce. J'espère bien m'adresser à vous.

MARASCHINI.

Argent comptant, monsieur Duhautcours, et vous pouvez disposer de nous.

FIAMMESCHI.

Sortons, monsieur Maraschini; ma tête se monte; je me ferais justice à moi-même avec ce fripon qui l'est encore plus que l'autre. Au revoir, monsieur Duhautcours; nous nous trouverons à l'assemblée des créanciers, à une heure.

MARASCHINI.

Oui, monsieur, nous y serons. (Ils sort.)

SCÈNE V.

DUHAUTCOURS, seul.

C'est unique comme tous ces gens-là ont l'air de m'en vouloir! Qu'ils ne s'avisent pas de faire les méchants, ou s'il leur prend fantaisie de manquer à leur tour, ils ne me trouveront plus. J'ai fait avertir Durville; nous n'avons pas de temps à perdre, et j'ai une autre affaire que je dois entamer ce matin. Ah! le voilà.

SCÈNE VI.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DURVILLE.

Ah! c'est vous, Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Allons, mon ami, voici l'instant du courage. Tenez-vous ferme.

DURVILLE.

Je viens déjà d'essuyer un rude assaut avec ce pauvre Fiammeschi; qu'il m'en a coûté de ne pas lui donner d'argent!

DUHAUTCOURS.

Bon! ce sont bien ces gens-là qu'il faut plaindre; ils gagnent plus que vous et moi.

DURVILLE.

Vous serez présent à l'assemblée?

DUHAUTCOURS.

Parbleu! Ah! çà, il est bien convenu que je ne fais paraître que trois de nos amis pour entraîner, il ne faut pas effaroucher) : l'homme d'affaires chargé de la rédaction de l'acte, et deux autres, garçons intrépides et dévoués. Mais, dites-moi donc, ce petit marchand qui demeure dans votre maison?...

DURVILLE.

Delorme?

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

DURVILLE.

Un pauvre diable à qui j'en veux beaucoup. Mais pourquoi cette question?

DUHAUTCOURS.

Je viens de le rencontrer tout à l'heure, et il était avec un homme d'une figure... une espèce de voyageur qui avait l'air d'arriver à l'instant; il ne m'est pas revenu du tout cet homme-là.

DURVILLE.

Et qu'importe!

DUHAUTCOURS.

C'est que ce diable d'homme avait un air de gravité,

de brusquerie... et comme je passais auprès d'eux, ils m'ont regardé avec un air de mépris... oui, de mépris. Vous sentez bien que je suis au-dessus de cela.

DURVILLE.

Parbleu! il sied bien à M. Delorme de prendre ces grands airs avec mes amis, quand il est mon débiteur, quand j'ai eu pour lui tous les égards...

DUHAUTCOURS.

Et puis cet individu, cet étranger a élevé la voix et a dit à Delorme, probablement pour que je l'entendisse : Soyez tranquille, mon ami, je me charge de votre affaire; il faudra bien qu'il vous accorde du temps; et tenez, les voilà tous les deux.

DURVILLE.

Ah! oui, je suis bien en humeur de l'écouter.

SCÈNE VII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME.

DURVILLE.

Que veut monsieur Delorme? vient-il encore?...

DELORME.

Il me semble, monsieur, que depuis hier, j'ai assez exprimé l'intention de ne plus avoir recours auprès de vous à des prières aussi inutiles qu'humiliantes. C'est un autre motif qui m'amène.

DURVILLE.

Un autre motif! il n'y a pas d'autre motif, et il ne peut pas y en avoir.

DELORME.

Puisse le trait généreux que je vais vous révéler vous faire rougir de vos procédés envers moi! Le voilà, mon-

sieur, cet ami si digne de ce beau nom, qui, à la première nouvelle de mon désastre, a abandonné son pays, son état, sa famille, a fait un voyage de deux cents lieues, pour m'arracher au malheur qui me menaçait.

FRANVAL.

Votre fille n'est-elle pas ma filleule? n'êtes-vous pas mon ami? je vous devais cela. Ce que je fais pour vous, vous l'auriez fait pour moi, n'est-ce pas? Vite des chevaux de poste, et me voilà. La conduite de M. Durville avec vous est bien plus faite pour étonner. C'est monsieur, je crois; eh bien, je ne m'en dédis pas. Vous êtes riche, je le savais avant d'arriver à Paris. Le train de votre maison, l'éclat de votre mobilier, ne démentent pas l'opinion que j'avais de votre fortune. Eh bien, comment se fait-il que vous soyez le plus impitoyable des créanciers de Delorme? et pour combien? pour une somme de deux mille écus. (A Delorme.) N'est-ce pas deux mille écus que vous lui devez. (A Delille.) Corbleu! cela n'est pas bien, permettez-moi de vous le dire. Il y a des débiteurs de mauvaise foi, je le sais; il y a des étourdis, des ignorants qui font mal leurs affaires, parce qu'ils n'y entendent rien. Pour ceux-là, je vous aiderais à les poursuivre; mais vous avez trop de discernement pour confondre un honnête homme, un bon négociant, avec des fripons ou des imbéciles.

DURVILLE.

Monsieur, j'admire sans doute le dévouement avec lequel vous offrez de payer pour M. Delorme; mais avant de me blâmer, il faudrait que vous fussiez instruit...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'il est inconcevable qu'un inconnu vienne insulter les gens...

FRANVAL.

Moi, je n'insulte personne, et je ne suis pas un inconnu pour M. Durville. Je suis Franval.

DURVILLE.

Franval!

FRANVAL.

Commerçant de Marseille.

DUHAUTCOURS, à Durville.

Précisément le créancier que je craignais. Allons, mon ami, de la tête et du front. Je suis là.

DURVILLE.

Ah! monsieur, pardon, si je...

FRANVAL.

Point d'excuse. Je vous ai dit ma façon de penser. Tant mieux pour vous si ma franchise a fait quelque impression sur votre esprit; parlons d'affaires. Je me charge de la dette de Delorme. Vous allez me donner votre acquit de la somme qu'il vous doit, à-compte de celle de cinquante mille francs que vous me devez, dont j'ai votre acceptation payable aujourd'hui, et que vous allez me compter sur-le-champ, s'il vous plaît. Dépêchons-nous, j'ai hâte, et j'ai besoin de cet argent pour satisfaire les autres créanciers de mon ami.

DURVILLE.

Monsieur, je suis fâché...

FRANVAL.

De quoi? cette proposition est simple, et vous ne pouvez, je pense, hésiter.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, monsieur, mais...

FRANVAL.

Comment, il n'y a pas de mais... donnez-moi cinquante mille francs. Voilà vos billets.

DURVILLE.

Cela n'est plus possible.

FRANVAL.

Comment?

DURVILLE.

Vous ignorez apparemment...

FRANVAL.

Quoi donc?

DURVILLE.

Les malheurs, les pertes, les circonstances m'ont forcé à prendre un parti cruel.

FRANVAL.

Plaît-il?

DURVILLE.

J'ai déposé mon bilan aujourd'hui.

DELORME.

Ah! mon Dieu!

FRANVAL.

Vous avez déposé votre bilan!

DUHAUTCOURS.

Oui, monsieur, notre bilan est déposé. C'est le bruit public à présent. Il est étonnant que vous l'ignoriez.

DURVILLE.

Personne ne souffre plus que moi de cette affreuse calamité.

FRANVAL.

Eh bien, remerciez-moi donc, mon cher Delorme, d'avoir fait le voyage pour vous. C'est plutôt à moi à vous remercier; sans votre accident, je restais à Marseille, et monsieur que voilà arrangeait si bien ses affaires que je perdais mes cinquante mille francs.

DELORME.

Quel malheur pour vous!

FRANVAL, fort en colère.

Corbleu!... (s'apaisant tout à coup.) J'allais me fâcher, cela ne me vaut rien. Ah! vous avez déposé votre bilan. En

voilà donc encore une ; ce qui m'en plaît, c'est que cela ne vous a pas empêché de donner une fête superbe hier.

DUHAUTCOURS.

C'est une nouvelle affreuse qui nous est arrivée ce matin, un coup de foudre.

FRANVAL.

Pauvres gens ! un coup de foudre ! cela arrive toujours comme cela. Je ne vous reprocherai pas non plus d'avoir, au moment où vous alliez manquer vous-même, poursuivi avec acharnement un débiteur malheureux qui ne vous demandait que du temps, sans aucun sacrifice dont il eût à rougir. Vous me répondriez que c'est précisément ce qui prouve la nécessité de votre opération.

DUHAUTCOURS.

En effet, comment payer nos créanciers, quand nos débiteurs ne nous payent pas?

FRANVAL.

C'est tout simple. Un seul mot, honnête et malheureux Durville ; on verra ce bilan. Avez-vous bien pris toutes vos précautions? Avez-vous bien clairement détaillé toutes les pertes, toutes les spéculations malheureuses dont vous êtes la victime?

DUHAUTCOURS.

Nous sommes en règle, monsieur.

FRANVAL.

Je n'en doute. Par conséquent, il sera facile de suivre la trace des cinquante mille francs que vous avez touchés en mon nom. Les payements que vous avez faits sont authentiques et clairs.

DURVILLE.

Monsieur, mon homme d'affaires doit être ici à une heure ; il vous rendra tous les comptes que vous désirez.

DUHAUTCOURS.

Je prie monsieur de considérer que c'est à la masse que le compte doit être présenté, et que s'il fallait rendre raison à chacun en particulier, on n'en finirait pas. Comme disait M. Durville, nous avons une assemblée de créanciers, à une heure, ici.

FRANVAL.

A mon tour, monsieur, je vous dirai que je n'ai pas besoin des observations d'un inconnu.

DUHAUTCOURS.

Je ne suis pas un inconnu; je suis l'agent de monsieur, et de plus, son créancier comme vous.

FRANVAL.

Son créancier!... Et c'est vous qui le justifiez...

DUHAUTCOURS.

C'est qu'avant tout je suis son ami; c'est que je crois à ses malheurs, comme à sa probité, et que j'ai pris l'habitude de me regarder comme très-heureux quand je peux, dans un moment comme celui-ci, sauver un quart, ou un cinquième de mes fonds.

FRANVAL.

Je vous félicite, monsieur, de faire des opérations assez avantageuses pour y perdre impunément les trois quarts de vos avances; mais moi, qui n'ai pas encore pris cette habitude-là...

SCÈNE VIII.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, FRANVAL, DELORME, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Que viens-je d'apprendre, mon oncle, serait-il vrai? Vous suspendez vos payements. Vous manquez?

DURVILLE.

Hélas! il n'est que trop vrai, mon cher neveu.

AUGUSTE.

Cela ne se peut pas, mon oncle; vous avez de quoi faire face à tous vos engagements.

FRANVAL.

Ah! ah!

DURVILLE.

Et d'où sauriez-vous?...

AUGUSTE.

Je le sais. N'est-ce pas moi qui suis chargé de toute votre correspondance? Hier encore, je me félicitais de la situation de vos affaires.

DUHAUTCOURS.

Oh! l'imbécile jeune homme!

FRANVAL.

Eh! que diable, aussi pourquoi ne lui faites-vous pas sa leçon, mon confrère le créancier?

DURVILLE.

Croyez-vous donc être dans la confidence de toutes mes opérations?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute; c'est à un jeune étourdi comme vous que M. Durville ira confier des entreprises délicates!

FRANVAL.

Fi donc! vous êtes trop jeune, trop ingénu pour qu'on vous emploie dans des opérations délicates, comme dit monsieur.

DURVILLE.

Ah! mon neveu, si vous connaissiez le malheur affreux dont je viens de recevoir la nouvelle.

AUGUSTE.

Un malheur! en est-il un seul qui puisse vous réduire à cette extrémité? C'est une honte dont vous ne vous couvrirez pas.

DUHAUTCOURS.

Il va tout perdre.

DURVILLE.

Monsieur, quel ton singulier prenez-vous donc avec moi?

AUGUSTE.

Quelles mesures aurais-je encore à garder? Ne suis-je pas votre neveu, votre ami?...

FRANVAL.

Il a du feu, le jeune homme.

DELORME, bas à Franval.

C'est ce neveu de M. Durville.

FRANVAL, bas à Delorme.

Dont ta fille m'a déjà parlé; un sujet qui s'annonce fort bien. Je t'en félicite pour ma filleule. (Haut.) Messieurs, j'en suis fâché pour vous; mais plus ce jeune homme m'inspire d'estime et de confiance, plus il me donne mauvaise opinion de vous.

DELORME.

Franval, M. Durville m'a fait bien du mal; mais jusqu'ici je n'ai jamais douté de sa probité; loin de l'accuser, je le plains d'être entouré de conseillers perfides et méchants.

DUHAUTCOURS.

Trop honnête; c'est à moi que ceci s'adresse.

DURVILLE.

Il ne me manquait plus que la pitié de M. Delorme.

DELORME.

Non, M. Durville n'est point un malhonnête homme.

FRANVAL.

Mais il va peut-être le devenir; c'est un service à lui rendre que d'empêcher sa première sottise. Je m'en charge. A une heure ici, l'assemblée des créanciers. Sans adieu, messieurs. Touchez-là, jeune homme. Ta fille n'avait pas tort de me faire l'éloge d'Auguste : c'est votre nom, je crois. Vous êtes un brave. Je ne m'en dédie pas, Delorme ; je me charge de ton affaire auprès de tes créanciers. Mes cinquante mille francs ne sont pas encore perdus. (Il sort.)

AUGUSTE, le suivant.

Ah ! messieurs; mon cher Delorme, c'est vous que j'implore. Que M. Franval ne précipite point ses démarches.

DELORME.

Vous m'avez trop bien servi dans mes malheurs pour que les vôtres me soient étrangers. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DURVILLE, DUHAUTCOURS, AUGUSTE.

DUHAUTCOURS, à Durville.

Tout ceci ne m'épouvante pas; mais à quelque prix que ce soit, éloignez votre neveu.

DURVILLE, à Duhautcours.

Vous avez raison, il nous perdrait.

AUGUSTE, revenant à son oncle.

Mon oncle, au nom de tout ce que vous avez de cher, pour votre intérêt, pour votre gloire, abjurez un projet aussi honteux. Je suis jeune, j'aurai quelque fortune, disposez de moi; tout ce que je puis espérer, tout ce que je puis acquérir par mon travail, par mon industrie, je le consacre à vous sauver l'honneur.

DURVILLE, avec dureté.

Monsieur... (Se radoucissant.) Eh! mon cher neveu, crois-tu que je ne souffre pas plus que toi?...

DUHAUTCOURS.

Quelqu'injurieux soupçons que vous ayez pu concevoir sur mon compte, je vous rends justice, monsieur; j'apprécie des sentiments aussi délicats. Croyez-vous qu'en véritable ami de M. Durville, je n'aie pas cherché avec lui les moyens?... Mais la nécessité...

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des ressources? Ne pouvez obtenir du temps?

DURVILLE.

Impossible; des lettres de change, des payements déjà retardés. Tout m'accable à la fois.

AUGUSTE.

N'avez-vous pas des amis?

DURVILLE.

Des amis! oui, il en est un surtout, l'honnête et riche Forlis. Vingt fois il a désiré l'occasion de m'obliger.

DUHAUTCOURS.

Un homme sûr. Je le connais, il vous tiendra parole.

AUGUSTE.

Eh bien!

DURVILLE.

Il est absent.

DUHAUTCOURS.

A sa campagne; je la connais. Un séjour délicieux. (A part). Bien trouvé.

DURVILLE.

A cinq lieues de Paris.

DUHAUTCOURS.

Quitter Paris, cela aurait l'air d'une fuite.

AUGUSTE.

Un mot de votre main, et j'y vole.

DUHAUTCOURS.

Écrivez, écrivez.

DURVILLE, s'asseyant et écrivant

Eh bien! soit.

AUGUSTE.

Je vous rapporte la réponse avant la fatale assemblée; vous la retardez jusqu'à mon retour.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, nous la retardons. (A part). Nous l'avançons, au contraire.

DURVILLE, toujours écrivant.

(A part). Qu'il m'en coûte de le tromper!

DUHAUTCOURS, à Auguste.

Si vous saviez combien je vous estime, brave jeune homme; mais ne soyez donc pas si prompt à soupçonner les gens. Eh! mon Dieu! dans tout ceci, nous ne voulons que l'avantage de tout le monde!

DURVILLE, remettant la lettre à son neveu.

Tiens, ne perds pas de temps : de mon côté je vais...

DUHAUTCOURS.

Oui, nous allons frapper à toutes les portes. Je commence à être un peu plus tranquille : tout ira bien. Votre oncle va donner ses ordres pour qu'on vous selle un cheval. Bon courage, mon jeune et intéressant ami; venez, mon cher Durville. (Ils sortent.)

SCÈNE X.

AUGUSTE, seul.

Je pars... Mon oncle ne peut pas me tromper; non, il

ne le peut pas; et ce Duhautcours lui-même, je l'ai jugé peut-être trop sévèrement.

SCÈNE XI.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, monsieur Auguste, je vous cherchais. Vous me voyez dans une ivresse, dans un ravissement. M. Franval est arrivé, les affaires de mon père prennent une excellente tournure. Il me tardait de vous faire partager ma joie.

AUGUSTE.

Je la partage bien sincèrement, mademoiselle; mais permettez.....

MADEMOISELLE DELORME.

Eh! mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc? Vous m'inquiétez.....

AUGUSTE.

Ah! mademoiselle, je le vois, vous ignorez le crue événement...

MADEMOISELLE DELORME.

Quel événement?

AUGUSTE.

Pardon, il faut que je vous quitte...

MADEMOISELLE DELORME.

Un seul mot, expliquez-moi...

SCÈNE XII.

AUGUSTE, MADEMOISELLE DELORME, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Vous voilà, Auguste, ma bonne voisine, vous me

voyez dans une inquiétude... M. Durville a eu beau chercher à me rassurer hier, me parler de cette séparation de biens...

AUGUSTE.

Ah! ma tante, renoncez à cette séparation officieuse, à cette précaution funeste. Tous les biens ne sont-ils pas à mon oncle? N'appartiennent-ils pas à ses créanciers? Mais je n'ai pas un instant à perdre, je pars, et j'espère encore... Ma tante, réfléchissez au conseil que je vous donne. (A Mlle Delorme, en sortant). Adieu, mademoiselle.

SCÈNE XIII.

MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADAME DURVILLE.

Oui. Mon neveu a raison; plût au ciel que M. Durville eût toujours suivi ses conseils!

SCÈNE XIV.

MESDAMES DURVILLE, FIERVAL, VALBELLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADAME FIERVAL.

Nous voilà. Vite, vite, partons.

MADAME VALBELLE.

Eh! quoi, ma chère amie, vous n'êtes pas prête?

MADAME FIERVAL.

Eh! mon Dieu! dépêchez-vous donc, nous n'arriverons jamais assez tôt.

MADAME VALBELLE.

Il y a déjà un monde sur la route du bois de Boulogne!

MADAME FIERVAL.

Et il fait un temps superbe.

MADAME VALBELLE.

Oh! nous allons passer une matinée délicieuse.

MADAME DURVILLE.

Excusez-moi, mesdames; mais il m'est impossible... Dans la situation où je suis... Je ne me sens pas bien. Mille pardons, encore une fois; mais il faut que je vous quitte. Ne m'abandonnez pas, ma chère voisine. (Elle sort avec mademoiselle Delorme.)

SCÈNE XV.

MADAME FIERVAL, MADAME VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Y concevez-vous quelque chose?

MADAME FIERVAL.

Mais c'est une impolitesse!

MADAME VALBELLE.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire dans cette maison.

MADAME FIERVAL.

Est-ce que la nouvelle qu'on m'a dite hier sur M. Durville aurait quelque fondement?

MADAME VALBELLE.

Eh quoi donc?

MADAME FIERVAL.

Ah! des choses affreuses, horribles!

MADAME VALBELLE.

En vérité, et qu'est-ce donc, bon Dieu! ma chère amie?

SCÈNE XVI.

MESDAMES FIERVAL, VALBELLE, VALMONT.

VALMONT.

Ah! mesdames, votre valet de tout mon cœur. Vous voyez que je suis exact au rendez-vous. Où est donc Mme Durville.

MADAME FIERVAL.

Elle nous a laissées tout d'un coup; elle ne vient pas avec nous.

VALMONT.

Et pourquoi donc?

MADAME FIERVAL.

Vous ne savez donc rien? On me l'avait dit tout bas hier à l'oreille; je ne voulais pas le croire. Durville est ruiné.

MADAME VALBELLE.

Ruiné!

VALMONT.

Ruiné!

MADAME FIERVAL.

Il a fait de mauvaises affaires; il va manquer.

VALMONT.

Ah! mon Dieu! et mes vingt mille francs! Mille pardons, mesdames; mais une affaire importante ne me permet pas de vous accompagner. Je cours chez mon avoué. Ce serait une friponnerie... Votre valet de tout mon cœur. J'aurais bien mieux fait de risquer au jeu... Au désespoir, mesdames. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME FIERVAL, MADAME VALBELLE.

MADAME VALBELLE.

Eh bien, il nous laisse-là; eh! mais, écoutez donc, écoutez donc. La tête tourne-t-elle à tout le monde?

MADAME FIERVAL.

Qu'en dites-vous, ma chère amie? mais cela commence à devenir plaisant : il faudra que nous allions toutes seules à Bagatelle.

MADAME VALBELLE.

Cette pauvre petite M^me^ Durville.

MADAME FIERVAL.

Ah ! cela me fait un mal.

MADAME VALBELLE.

C'était une si bonne petite femme!

MADAME FIERVAL.

Elle se mettait si bien!

MADAME VALBELLE.

Cela va gâter toute ma matinée ; cependant il faut bien prendre notre parti. On nous attend.

MADAME FIERVAL.

Oui, sans doute ; mais c'est affreux en vérité.

MADAME VALBELLE.

Je reviendrai la voir, la consoler.

MADAME FIERVAL.

Vous ferez bien. Il ne faut jamais abandonner ses amis dans le malheur. Allons à Bagatelle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF.

DUHAUTCOURS.

Or çà, vous savez vos rôles, le moment approche, recordons-nous. (A Ledoux.) Toi, tu es l'homme chargé de rédiger l'acte, un de ces parasites de palais qui se font appeler hommes de loi, comme jadis les laquais s'appelaient bourgeois de Paris. Tu lis ton papier: à toutes les questions, à tous les reproches qu'on te fait, tu ne réponds autre chose, sinon que tu as été mandé pour préparer un contrat d'union, et que tu es absolument étranger aux intérêts des parties... Froid, impudent et laconique, voilà ton personnage.

LEDOUX.

C'est entendu.

DUHAUTOURS, à Prudent et à Graff.

Vous autres, vous êtes deux créanciers; je vous ai expédié vos titres. (à Graff.) Toi, un gros négociant important, suffisant, tu as beaucoup d'humeur d'abord, tu suis la colère des autres; tu te consultes, tu t'apaises, tu signes le premier, et dans ta colère comme dans ta résignation, tu ne laisses échapper que des monosyllabes.

GRAFF.

Que des monosyllabes.

DUHAUTCOURS, à Prudent.

Toi, tu me ferais quelque bévue. Tu es sourd.

PRUDENT.

Ah! je suis sourd?... J'étais bègue l'autre fois.

DUHAUTCOURS.

Tu es sourd aujourd'hui. (Lui donnant un cornet.) Voilà un cornet à l'aide duquel tu n'entends rien, même quand on crie; tu prends l'acte, tu le lis attentivement; tu balances, et tu signes après Graff. Point de confusion, point de fausse démarche, point de bavardage. C'est Durville que je crains le plus; aussi incertain dans le mal que dans le bien. L'arrivée de ce Franval l'a tout à fait déconcerté. Je tremble qu'il ne lui survienne quelque retour de vertu. L'assemblée sera chaude. (Appelant.) Écoute, toi Michel (A un valet qui entre.), tu te tiendras à cette porte. Dès que tu entendras disputer dans ce salon, ne manque pas d'accourir tout effrayé, annonce à Durville qu'il vient de prendre à sa femme un évanouissement; il te suivra et je reste maître du champ de bataille. (Le valet sort.) J'entends du bruit; voilà nos gens: allons, Messieurs, attention à vos rôles, et méritez l'honneur que je vous fais en vous employant dans des affaires difficiles.

SCÈNE II.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS, allant au-devant des personnages qui entrent.

Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs; M. Durville va paraître dans l'instant. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MARASCHINI.

Nous asseoir!.... Il est poli.

DUHAUTCOURS.

Voilà un siége, monsieur Graff.

GRAFF.

Mille remercîments, monsieur Duhautcours.

DUHAUTCOURS.

Vous restez debout, monsieur Fiammeschi ?

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, c'est mon habitude. (A Maraschini.) Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Graff, comme il l'appelle ?

MARASCHINI.

Un de ses bons amis qui fait son état d'être créancier; je le parierais, sans le connaître.

FIAMMESCHI.

Vous croyez?... Il a l'air d'un saint.

DUHAUTCOURS.

C'est une circonstance bien fâcheuse qui nous rassemble, messieurs.

GRAFF.

Ah ! certainement bien fâcheuse?

DUHAUTCOURS.

Qui se serait douté hier, monsieur Fiammeschi, pendant qu'on admirait votre feu d'artifice, que ce matin nous nous trouverions ici comme créanciers de M. Durville?

MARASCHINI.

Créancier, vous !

DUHAUTCOURS.

Hélas! oui, mon cher Maraschini, j'y suis comme vous, et c'est dur pour moi, qui ne suis pas avancé; eh bien, je n'ai pas eu le courage d'en vouloir à Durville. Il avait un air si pénétré... Oh! cet événement-ci le tuera ; et sa femme .. En vérité, cela tire les larmes des yeux.

GRAFF.

Cependant il est bien cruel de perdre.

FIAMMESCHI.

Eh bien, entendez-vous quelque chose à cet homme-là? Le voilà qui pleure à présent.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, ces événements-là sont faits pour inspirer des réflexions... Quand on pense à l'instabilité des fortunes, on est tenté d'aller s'enfuir dans un désert. Car il est incroyable... Ah! voilà M. Durville.

SCÈNE III.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, AUTRES CRÉANCIERS, DURVILLE.

DURVILLE.

Messieurs, j'ai bien l'honneur.... Vous voyez un homme désespéré.

DUHAUTCOURS.

Mon ami, j'ai dit à ces messieurs tout ce qu'il était possible... Nous voilà, je crois, tous à peu près rassemblés.

DURVILLE.

Pardonnez-moi, M. Franval n'est pas ici.

DUHAUTCOURS.

C'est sa faute, il a été averti, il viendra; pourvu qu'il soit ici pour signer, d'ailleurs.

SCÈNE IV.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT; AUTRES CRÉANCIERS.

VALMONT.

Ah! vous voilà, monsieur Durville.

DURVILLE.

Ciel! Valmont.

VALMONT.

Est-il une conduite plus affreuse que la vôtre ?

DUHAUTCOURS

Épargnez-le, cher Valmont ; il est assez malheureux.

VALMONT.

Que je l'épargne, et les vingt mille francs que je lui ai confiés hier !

DUHAUTCOURS.

Mais aussi, vous le forcez, pour ainsi dire ; je sais que c'est malgré lui...

VALMONT.

Il devait donc me prévenir...

DUHAUTCOURS.

De quoi ? c'est ce matin que l'orage s'est déclaré.

VALMONT.

Il devait donc me les rendre à l'instant ; il devait m'excepter.

DURVILLE.

Oh ! je le voudrais de bon cœur !

MARASCHINI.

Mais nous ne le souffrirons pas nous autres.

FIAMMESCHI.

Non, parbleu !

VALMONT.

Pourquoi, donc cela, messieurs ? C'est une affaire de confiance de ma part.

FIAMMESCHI.

C'est égal.

VALMONT.

Il ne peut pas encore avoir employé mes vingt mille francs.

FIAMMESCHI.

Tant mieux ; ils retourneront à la masse.

GRAFF.

C'est cela; à la masse.

DUHAUTCOURS.

J'en suis désespéré pour vous, mon cher Valmont; mais il est certain que nous avons tous autant de droits que vous.

VALMONT.

Autant de droits que moi; cela ne se peut pas.

MARASCHINI.

Comment! cela ne se peut pas!

FIAMMESCHI.

Je vous trouve plaisant, monsieur, de prétendre...

PRUDENT, à Valmont.

Faites-moi l'amitié de me dire, monsieur; de quoi s'agit-il.

VALMONT.

Et laissez-moi donc. Est-ce que vous ne l'entendez pas, de quoi il s'agit?

DUHAUTCOURS.

Précisément; c'est qu'il ne l'entend pas. Il est sourd, le pauvre cher homme.

VALMONT

Eh! oui, je le vois, je parle à des sourds; M. Durville surtout.... Mais cela ne se passera pas comme cela, morbleu!

MARASCHINI.

Eh bien, nous verrons! Ah! nos droits sont aussi sacrés que les vôtres.

GRAFF.

Aussi sacrés.

FIAMMESCHI.

Il y a toujours, comme cela, des gens qui veulent des préférences; mais nous ne le souffrirons pas.

DUHAUTCOURS.

Doucement, doucement, messieurs, entendons-nous.

DURVILLE.

Quel supplice!

SCÈNE V.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Eh bien, qu'est-ce, on se dispute déjà?

DURVILLE.

C'est M. Franval.

FRANVAL.

Du calme, du sang-froid, messieurs; les gens à qui nous avons à faire n'en manquent jamais. Nous en avons besoin pour déjouer leurs manœuvres.

GRAFF.

Oui, pour les déjouer.

MARASCHINI.

C'est cela; chacun fera valoir ses droits à son tour.

FIAMMESCHI.

Du silence, et procédons à notre affaire.

VALMOMT.

Il faut convenir qu'il est bien cruel...

(Tout le monde s'assied.)

DUHAUTCOURS.

Comme je vous le disais, messieurs; ce n'est pas sans la plus vive douleur que M. Durville...

FRANVAL.

Il y a sans doute quelqu'un ici chargé de nous présenter l'état de situation de notre débiteur.

DUHAUTCOURS.

Oui, vraiment, M. Ledoux, homme de loi, que voilà.

FRANVAL.

Faites, je vous prie, qu'il remplisse son ministère; ce n'est pas pour entendre les phrases de monsieur que nous sommes réunis.

DUHAUTCOURS.

Il me semble qu'il est bien permis à l'amitié...

MARASCHINI.

Ce monsieur-là a raison.

FIAMMESCHI.

Et ses phrases valent bien les vôtres. Un homme de mérite!

GRAFF.

En effet... C'est juste.

DURVILLE.

Je vous sais gré de votre zèle, mon ami... mais puisqu'il déplaît à ces messieurs. (A. Ledoux) Lisez, je vous prie, monsieur, l'acte que vous avez rédigé.

LEDOUX.

C'est un simple projet. (Lisant.) « Par-devant les notaires publics, etc. L'acte définitif sera par devant, notaire. Furent présents Antoine Durville, d'une part, et...tels et tels... vos noms, prénoms et qualités, etc., tous créanciers dudit Durville, d'autre part; lequel Antoine Durville a exposé à sesdits créanciers, que des spéculations malheureuses, des pertes multipliées et imprévues avaient été précédemment supportées par lui avec courage et résignation, et qu'il avait vu s'évanouir sans se plaindre plus de la moitié de sa fortune.

MARASCHINI.

Et si vous aviez perdu la moitié de votre fortune, pourquoi donniez-vous des fêtes?

DUHAUTCOURS.

C'est style de notaire, mon cher Maraschini; n'interrompez donc pas.

LEDOUX, continuant.

» Mais que, *primo* les divers intérêts qu'il avait sur » différents corsaires, se trouvant anéantis par la prise » desdits corsaires.

FIAMMESCHI.

Oui, style corsaire.

LEDOUX, continuant.

» *Secundo* plusieurs faillites qu'il vient d'éprouver coup » sur coup sur les places de Vienne, Hambourg, Cadix, » et autres villes commerçantes de l'Europe, lui ayant » enlevé le reste de ses moyens, il se voit réduit à réclamer l'indulgence de ses créanciers.

FRANVAL.

Un moment, je demande...

LEDOUX, continuant.

» En conséquence...

FRANVAL.

C'est tout simple, des corsaires, des faillites, des malheurs, c'est le protocole ordinaire de tous les actes de cette sorte ; on en déguise les phrases, mais le fond est toujours le même.

DUHAUTCOURS.

Il est incroyable que l'on interrompe ainsi un officier public; je réclame, moi, la continuation de la lecture.

FRANVAL.

Ne vous fâchez pas, honnête homme; je demande seulement où sont les titres, les preuves, les pièces justificatives de toutes ces allégations?

FIAMMESCHI.

Voilà ce que c'est; il parle bien: et que me font à moi

vos spéculations et vos corsaires? Voilà le mémoire de mes illuminations, et il me faut de l'argent.

MARASCHINI.

Comme à moi; et puisque monsieur est un homme de justice, j'espère qu'il me fera payer.

GRAFF.

Il est certain que nous ne devons pas entrer...

VALMONT.

Vous ne me prouverez pas que mes vingt mille francs aient été placés sur vos corsaires.

PRUDENT.

On se dispute, je crois.

DUHAUTCOURS.

On vous les fournira les preuves; mais remarquez donc que ceci n'est qu'un simple projet d'acte que vous allez signer, en cas que...

DURVILLE.

Ah! mes amis, je voudrais de grand cœur vous satisfaire; mais tout ne doit-il pas être égal entre mes créanciers?

DUHAUTCOURS.

La paix, mes amis, la paix; entendons-nous; point de bruit. Si l'on met le feu dans l'affaire, si l'on dispute au lieu de se rapprocher, nous perdons tout.

SCÈNE VI.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, DURVILLE, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, madame se trouve mal. Les cris qu'elle

vient d'entendre lui font craindre que vous ne soyez exposé à quelque danger. Elle s'est troublée, elle s'est évanouie; elle vous appelle.

DURVILLE.

Ah! grand Dieu! j'y vais. Vous voyez, messieurs, qu'il m'est impossible de rester. Remplacez-moi, mon cher Duhautcours, dans ce cruel moment. Vous connaissez mes intentions; elles sont de satisfaire tout le monde, autant que je le pourrai. Mille pardons encore une fois, messieurs. (Il sort.)

SCÈNE VII.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, GRAFF, MARASCHINI, FIAMMESCHI, VALMONT, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS,

VALMONT.

Sa femme qui se trouve mal. Je le crois bien.

MARASCHINI.

Bon! elle se trouve mal comme moi; c'est un jeu.

DUHAUTCOURS.

Il est certain que de pareilles clameurs sont bien faites pour effrayer. On devrait bien au moins ménager la délicatesse et la sensibilité des femmes.

FRANVAL.

Eh! monsieur, nous savons aussi bien que vous ce que l'on doit aux femmes de ménagements et d'égards; mais on n'en doit pas aux fripons. Achevez votre lecture, monsieur, voyons toute l'étendue des malheurs de M. Durville.

LEDOUX, continuant.

« En conséquence, ledit Antoine Durville a fait le « tableau de sa situation présente, tant en actif qu'en

« passif; duquel il résulte que l'actif montant à un « million neuf cent cinquante-sept mille trois cent « soixante-douze francs quatre-vingt-dix-sept centimes...

MARASCHINI.

Mais qu'ai-je besoin de tous vos millions ? C'est trois mille francs que vous me devez.

LEDOUX, continuant.

« Et le passif à celle d'un million... »

FRANVAL.

Allons au fait. Quelles sont les propositions qu'on nous fait ?

LEDOUX.

Vingt pour cent du montant des susdites créances, tant en capital qu'intérêts.

GRAFF.

Ah ! vingt pour cent; c'est trop peu aussi.

MARASCHINI.

Vingt pour cent ! j'aurais vingt francs pour cent rancs. J'aimerais mieux rien. (Il se lève.)

VALMONT, se levant.

Je ne signerai pas cela.

FIAMMESCHI, se levant.

Ni moi.

FRANVAL, se levant.

Vingt pour cent ! Morbleu, et vous osez, monsieur, vous rendre l'interprète ?...

LEDOUX, toujours assis.

Monsieur, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS, très-vivement.

Eh bien, oui, vingt pour cent, c'est fort dur; mais nous devons nous trouver très-heureux; car enfin combien y en a-t-il qui ne donnent que quinze, douze, cinq,

ou rien; et d'après la connaissance que j'ai de ses affaires, je ne sais comment il fera pour les réaliser les vingt pour cent. Est-ce sa faute si les meilleurs banquiers de Hambourg, de Vienne et de Cadix ont cessé leurs payements ? Est-ce sa faute si des corsaires excellents voiliers, vifs comme des oiseaux, sont maintenant dans les ports de Plymouth ou de Liverpool? Est-ce sa faute, si ses débiteurs, M. Delorme, par exemple, lui enlèvent tout son avoir? Combien ne vous citerai-je pas de créanciers qui ont accepté beaucoup moins sans mot dire; et pourquoi ? C'est parce qu'on sait fort bien qu'on finit par tout perdre lorsque la justice s'empare de ces sortes d'affaires. Oui, messieurs, c'est pour votre intérêt, pour le mieux que je vous parle. Je le répète, si la chicane se mêle dans tout ceci, vos créances seront réduites à zéro, encore si vous n'en êtes pas pour vos frais. Signez donc, hâtez-vous de signer ces propositions que je soutiens loyales, et défiez-vous des boute-feux qui ne cherchent à vous séduire que pour vous tromper et pour embrouiller les affaires.

GRAFF.

Il y a du bon dans ce qu'il vient de dire.

FRANVAL.

Ne croyez pas à la colère de cet homme-là; elle est fausse, elle est calculée; il se fâche à froid, j'en réponds. Eh! quoi, il y a vingt ans que je travaille, il me faut encore travailler dix ans pour assurer un état à mes enfants, et des nouveaux venus comme ceux-ci feraient leur fortune en six mois, et au premier revers, ils en seraient quittes pour présenter un bilan imaginaire, et ruiner les vrais et honnêtes commerçants! Cela ne sera pas, croyez-moi. Quand vous devriez tout perdre avec M. Durville, pour votre honneur, pour l'honneur et la sûreté du commerce; que dis-je! pour votre intérêt particulier à vous tous, qui avez journellement besoin de confiance et de crédit, gardez-vous de signer cet acte où tout me paraît allégué et rien prouvé : car si vous

laissez passer encore celle-ci, qui vous répondra que l'impunité ne va pas les multiplier d'une manière effrayante ? Vous perdrez tout aujourd'hui, mais vous vous sauverez par la suite. Mais, non, vous ne perdrez rien. La justice, la chicane, comme monsieur l'appelle, n'est pas si âpre qu'il voudrait vous le faire croire : elle a des formes, des lenteurs salutaires dont il est vrai que des fripons adroits abusent trop souvent; mais croyez qu'ils ne triomphent que par la faiblesse et l'insouciance des honnêtes gens. Quand un homme juste et ferme a le courage et la volonté de leur tenir tête, croyez qu'il parvient facilement à les démasquer, et je serai cet homme-là, moi.

MARASCHINI.

Bien ! brave homme. Je vous donnerai ma procuration.

FIAMMESCHI.

Et moi, la mienne.

DUHAUTCOURS, d'un ton doucereux.

Souffrez, mes bons amis, que je vous fasse entendre quelques paroles de paix. Je rends justice aux sentiments de monsieur, ils sont purs et honnêtes; mais croyez-moi, finissez cette affaire-là. M. Durville ne craint pas l'examen sévère dont on le menace. Calculez qu'il est jeune, qu'il peut tout réparer, et que peut-être dans quelques années nous le verrons faire tout à fait honneur à ses engagements. Pour le moment vous vous obstineriez en vain; le plus sûr est de signer.

GRAFF.

Ma foi, oui, je crois que vous avez raison; je n'aime pas les procès. (Il s'approche pour signer avec Prudent, et tous deux lisent l'acte tout bas.)

DUHAUTCOURS.

Ni moi; c'est ce qui m'a fait signer le premier.

FRANVAL.

Tu as beau changer de ton, hypocrite, tour à tour colère et doucereux.

DUHAUTCOURS.

Les injures ne m'ont jamais effrayé; elles ne prouvent rien que les torts de ceux qui les disent. Ces messieurs, en signant, répondent sans réplique à vos déclamations.

FRANVAL.

Quels sont ces gens-là?

DUHAUTCOURS.

Ce sont des gens qui vous valent bien. M. Graff, négociant, Irlandais d'origine, et qui sait ce qu'on doit au malheur; à qui il est dû, par compte arrêté, quatre-vingt-deux mille francs; M. Prudent, un honnête marchand qui a le malheur d'être sourd, mais à qui il n'en est pas moins dû vingt-cinq mille trois cents francs. Qu'avez-vous à leur opposer? Voilà leurs titres. Ils sont clairs et authentiques.

FRANVAL.

Je n'ai pas besoin de les regarder; ils sont faux.

GRAFF.

Faux!

DUHAUTCOURS.

Qu'est-ce à dire? ils sont faux!

PRUDENT.

Je n'entends pas.

FRANVAL.

Oui, je le répète, ils sont faux. Ah! si ces créances étaient légitimes, ces gens-là signeraient-ils aussi tranquillement la perte de leur fortune? Leurs femmes, leurs enfants, ne se seraient-ils pas présentés à leur pensée? Voyez si le moindre trouble paraît sur leur physionomie.

GRAFF.

Monsieur, vous m'insultez, et je ne crois pas mériter... Vous parlez de femme, d'enfants; je suis garçon, et ma fortune est assez conséquente, certainement, pour que je sois au-dessus d'une pareille misère.

DUHAUTCOURS, à Graff.

Tais-toi donc.

FRANVAL.

Ta fortune! Fourbe imbécile, apprends à mieux jouer ton rôle.

GRAFF.

Qu'est-ce que c'est, monsieur? des propos? Sachez que je ne les aime pas. Au surplus, chacun est maître de se conduire comme il l'entend. Vous êtes créancier, je le suis aussi; vous ne voulez pas signer, j'ai signé; tant mieux pour vous ou pour moi, n'est-ce pas? Et je vous souhaite le bonjour. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, VALMONT, FIAMMESCHI; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Choisissez donc un peu mieux vos agents.

DUHAUTCOURS.

Vaines paroles que tout cela! C'est la majorité qui fait la loi; les trois quarts en somme, c'est clair. Encore une fois, signez, c'est ce que vous avez de mieux à faire, et après cela nous serons les meilleurs amis du monde.

VALMONT.

C'est une caverne, je le vois; mais il faut en finir.

(Il signe.)

FRANVAL.

Eh quoi! vous aussi, vous signez?... Mais c'est une friponnerie.

VALMONT.

Je le vois aussi bien que vous; mais que gagnerai-je à être entêté? Des procès, des tribunaux, ma foi, non;

mais cela me servira de leçon. C'en est fait, je ne place plus mon argent chez un ami. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, MARASCHINI, FIAMMESCHI, FRANVAL; AUTRES CRÉANCIERS.

FRANVAL.

Et voilà les lâches qui, en composant avec les fripons, sont plus nuisibles aux honnêtes gens que les fripons eux-mêmes.

MARASCHINI.

Puisque M. Duhautcours croit que M. Durville payera quelque jour, je vais lui faire une bonne proposition. Moi, je lui donne ma créance pour la moitié de ce qu'elle vaut.

FIAMMESCHI.

C'est bien dur; mais c'est égal, va pour les cinquante pour cent.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, je ferais une très-bonne opération, mais je perds déjà beaucoup moi-même; cependant je vous donne ma parole d'honneur que, si vous signez, sous quelques jours peut-être je fais votre affaire.

FRANVAL.

Et pourquoi donc feriez-vous un pareil sacrifice? Vos créances sont sacrées. On vous en refuse la moitié je suis moins difficile, je les prends pour la totalité.

MARASCHINI.

Vrai ?

FIAMMESCHI.

Ah ! çà, ne plaisantez-vous pas ?

FRANVAL.

Non, certes; donnez-moi vos billets, vos mémoires, mes amis.

FIAMMESCHI.

Ah! monsieur, c'est trop beau; mais tenez, vous êtes un galant homme, nous nous en rapportons à tout ce que vous ferez.

FRANVAL.

C'est à moi que vous aurez à faire, messieurs; si tout le monde me ressemblait, vous n'auriez pas si beau jeu. Je vous attaque tous... au criminel.

PRUDENT.

Au criminel!

FRANVAL.

Ah! ah! vous entendez à présent, monsieur le sourd.

LEDOUX.

Moi, je n'y suis pour rien.

DUHAUTCOURS.

Mais, permettez donc, mes amis, monsieur Franval, voulez-vous afficher M. Durville? Est-ce sa faute?...

MARASCHINI.

Cela ne me regarde plus.

FIAMMESCHI.

C'est à ce galant homme que vous avez à faire, il vous répondra.

MARASCHINI.

Et nous le soutiendrons. (A Franval.) J'ai des renseignements exacts sur le compte et sur les créanciers de ce Duhautcours.

FRANVAL.

Vous me les donnerez.

FIAMMESCHI, à Franval.

C'est lui seul qui entraîne M. Durville, qui était une excellente paye.

FRANVAL.

Suivez-moi, sortons, mes amis; au revoir, monsieur Duhautcours, vous aurez bientôt de mes nouvelles,

(Il sort avec Maraschini, Fiammeschi et les autres créanciers.)

FIAMMESCHI.

Oui, monsieur, vous aurez de nos nouvelles. (Il sor

SCÈNE X.

DUHAUTCOURS, PRUDENT, LEDOUX, ET AUTRES CRÉANCIERS.

DUHAUTCOURS.

Ce Franval est un diable; il nous perdrait, il faut un sacrifice. Mais avec sa sévère probité; bon! bon! cinquante billets de caisse font faire bien des réflexions.

LEDOUX.

Mais permettez donc.

PRUDENT.

Ceci devient inquiétant.

LEDOUX.

Au criminel!

DUHAUTCOURS.

Quoi! cela vous fait peur!

LEDOUX.

Il est fort désagréable pour un galant homme, qu gagne loyalement son argent, de s'entendre dire des choses aussi dures.

PRUDENT.

Si je n'avais été sourd, il ne m'aurait pas insulté impunément.

DUHAUTCOURS.

Votre affaire ne me devient-elle pas personnelle ?
Suivez-moi, les honnêtes gens ne m'ont jamais fait peur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRANVAL, DELORME, MARASCHINI.

FRANVAL, une lettre à la main.

Oui, j'aime à le croire avec vous, M. Durville n'est point encore un malhonnête homme; aussi vous voyez que je n'hésite pas à me rendre au rendez-vous qu'il demande : sa femme, son neveu méritent tout notre intérêt. C'est donc contre ce Duhautcours que nous devons réunir tous nos efforts; si nous pouvons l'écarter du contrat d'union, M. Durville perd à jamais l'espérance de parvenir aux trois quarts en somme.

MARASCHINI.

Eh bien, monsieur, tous les créanciers s'en rapportent à vous, vous êtes leur homme. Nous serons trop heureux de parvenir à être payés, grâce à un sacrifice supporté par toute la masse. Je vous l'ai dit, je connais tous les créanciers de ce Duhautcours; il y a des billets, des obligations, des lettres de change, des prises de corps; nous aurons cela pour rien.

FRANVAL.

Allez donc, mon cher Delorme, avec M. Maraschini. Je vous ai confié les fonds nécessaires; je vous connais autant d'intelligence que de probité. Tous ces gens-là, dont la plupart attendent depuis dix ans, doivent être raisonnables et se trouver très-heureux.

DELORME.

Soyez tranquille, je remplirai scrupuleusement vos intentions. La faiblesse de Durville, la bonté de sa femme, la délicatesse de son neveu, méritent sans

doute que nous ne négligions aucun effort pour lui sauver l'honneur et le ramener à la probité.

MARASCHINI.

Avant une heure, vous serez content.

SCÈNE II.

FRANVAL, relisant la lettre.

« Durville a l'honneur de saluer M. Franval, et le « supplie de se donner la peine de passer chez lui dans « l'instant. » Que peut-il me vouloir? Se repentirait-il déjà?... Oui, Delorme a raison, cet homme est entraîné....Et sans cet infâme agent....

SCÈNE III.

DUHAUTCOURS, FRANVAL.

DUHAUTCOURS, arrivant avec empressement.

Me voici, monsieur.

FRANVAL, avec dédain.

Ce n'est pas vous que j'attends; c'est M. Durville qui m'a écrit, et que je veux bien consentir à entendre.

DUHAUTCOURS.

M. Durville ne viendra pas, monsieur, c'est moi....

FRANVAL.

Vous! que me voulez-vous?

DUHAUTCOURS.

Je vois que les malheurs de Durville vous ont aigri à un point.... On ne sort pas des affaires aussi facilement que l'on voudrait. J'aime la paix, surtout entre mes amis.... Et vous avez développé tant d'énergie, tant de

probité dans cette assemblée, que j'en crains véritablement les suites.

FRANVAL.

Pour M. Durville, ou pour vous?

DUHAUTCOURS.

Pour l'honnête et respectable M. Franval.

FRANVAL.

Au fait.

DUHAUTCOURS.

J'ai une proposition à vous faire.

FRANVAL.

Parlez.

DUHAUTCOURS.

C'est cinquante mille francs qui vous sont dus.

FRANVAL.

Oui, cinquante mille francs.

DUHAUTCOURS.

Je connais un homme fort riche, un honnête homme, un ami de Durville, qui est pénétré de cet événement; il me le disait encore ce matin. Il ne serait pas éloigné de venir au secours de Durville; mais il faudrait qu'on fût raisonnable.

FRANVAL.

Eh bien, que cet honnête homme fasse des propositions aux créanciers.

DUHAUTCOURS.

Aux créanciers! ce n'est pas cela; vous entendez bien qu'il ne peut pas avoir affaire à toute la masse, mais à quelques-uns, aux honnêtes gens, à vous, par exemple.

FRANVAL.

Ah! fort bien.

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, vous trouver compris dans un arrangement comme celui-là, quand vos fonds n'ont passé

entre les mains de Durville que depuis quelques jours; oh! cela est cruel! Je conviens qu'il est dur de voir perdre les autres, mais enfin chacun pour soi, d'abord.

FRANVAL.

C'est la morale universelle.

DUHAUTCOURS.

Ah! mon Dieu, oui. Ce galant homme, cet ami de Durville, parlait donc ce matin de vous offrir....

FRANVAL.

Combien?

DUHAUTCOURS.

Mais au lieu de vingt, trente pour cent.

FRANVAL.

Trente pour cent.

DUHAUTCOURS.

C'est bien peu, mais il faut de l'humanité. Ah! si vous aviez vu ce pauvre Durville avant cette fatale assemblée, il vous aurait fait pitié comme à moi; il avait un air égaré. Je tremble que cet homme-là ne se porte à quelque extrémité.

FRANVAL.

Trente pour cent.

DUHAUTCOURS, à part.

Bon! il entre en négociation. (Haut.) Et si nous pouvions vous faire avoir cinquante...

FRANVAL.

Cinquante! je perdrais vingt-cinq mille francs!

DUHAUTCOURS, à part.

A merveille! (Haut.) Peut-être ne les perdriez-vous pas; car enfin Durville et moi réunissant toutes nos autres ressources...

FRANVAL.

Vous pourriez me compléter les trois quarts.

DUHAUTCOURS.

Je n'oserais vous le promettre, mais nous y ferions nos efforts.

FRANVAL.

Je vous vois venir; pour peu que j'insiste, vous allez m'offrir la totalité de ma créance.

DUHAUTCOURS.

Je le voudrais, mais je n'ose.

FRANVAL.

Je n'en veux pas. Créancier de Durville, je dois partager le sort de tous ses créanciers; je le partagerai, et ce court entretien achève de me prouver qu'il ne sera pas si malheureux que vous auriez voulu le rendre. Que voulez-vous? Il y a des goûts bizarres dans le monde. Vous avez affaire à un homme qui ne veut point de l'argent que vous lui offrez; cela vous dérange peut-être, c'est dommage. Sans adieu, monsieur Duhautcours; dites à M. Durville que j'aurai bientôt le plaisir de le voir. (Il sort.)

SCÈNE IV.

DUHAUTCOURS, seul.

Qui diable se serait imaginé que, dans un siècle où tout se vend, un homme serait assez dupe pour refuser cinquante mille francs? Il a raison, j'allais les lui offrir. Allons, il faut prendre un parti; car s'il est aussi actif que ridiculement honnête...

SCÈNE V.

DURVILLE, DUHAUTCOURS.

DUHAUTCOURS.

Ah! vous voilà, mon ami; eh bien, le temps se

brouille. Ce Franval, ces maudits créanciers... Il ne vous reste plus qu'une ressource...

DURVILLE.

Laquelle ?

DUHAUTCOURS.

De disparaître pour laisser passer l'orage.

DURVILLE.

Que dites-vous ? Fuir ! abandonner ma femme !

DUHAUTCOURS.

Vous laisserez sur votre secrétaire un billet qui la tranquillisera ; il circulera des bruits de désespoir, de suicide ; vos affaires s'arrangeront, et vous reparaîtrez.

DURVILLE.

Fugitif ! déshonoré ! sans amis !

DUHAUTCOURS.

Songez donc que je vous accompagne.

DURVILLE.

Non. Je ne fuirai pas.

DUHAUTCOURS.

Qu'allez-vous faire ?

DURVILLE.

Je ne sais encore ; mais je ne fuirai pas. Vous m'avez poussé sur le bord de l'abîme, mais vous ne m'entraînerez pas avec vous. Je reste.

DUHAUTCOURS.

Mais pensez donc...

DURVILLE.

Laissez-moi. J'ai eu la faiblesse de vous écouter ; je me suis interdit le droit de vous faire des reproches mais c'est vous qui m'avez perdu. (Il s'assied.)

DUHAUTCOURS, à part.

Oui dà, monsieur Durville, je m'y attendais. Un beau mouvement de remords, et vous vous tirerez d'affaire en me sacrifiant; non pas, s'il vous plaît. (Haut.) Ainsi, vous vous décidez à payer?

DURVILLE.

Oui, je payerai tout.

DUHAUTCOURS.

Vous payerez tout... Vous ferez bien, et je suis enchanté pour ma part...

DURVILLE.

Pour votre part?

DUHAUTCOURS.

Oui, sans doute, j'y gagne.

DURVILLE.

Comment?

DUHAUTCOURS.

Ne suis-je pas votre créancier?

DURVILLE.

O ciel!

DUHAUTCOURS.

D'une somme assez considérable. Je me contentais de vingt pour cent, j'aurai tout.

DURVILLE.

Mais vous savez trop bien...

DUHAUTCOURS.

Ne dites donc pas cela, ou tâchez de le prouver contre votre signature. Je voulais faire vos affaires; vous ne le voulez pas, je dois songer aux miennes.

DURVILLE.

Misérable! malheureux!

DUHAUTCOURS.

Point de colère, point d'injures, et calculez que je n'ai

rien à perdre, et que vous, vous avez tout à ménager Vous m'avez embarqué dans une mauvaise affaire, il faut que je m'en tire honnêtement. Je vous laisse à vos réflexions, et je reviens avec mon titre.

SCÈNE VI.

DURVILLE, seul.

J'aurais dû le connaître. Point de preuves, pas même une contre-lettre... De quoi puis-je me plaindre? Que me fait-il que je n'aie tenté de faire aux autres? Allons, il est peut-être temps encore d'écouter la voix de l'honneur. Mais la honte de révéler... Ah! qu'il me soulagerait d'un grand poids celui qui m'arracherait un tel aveu. Franval, Delorme, tous deux sévères et déjà victimes de ma cupidité... Ma femme, elle m'est sincèrement attachée... Mais c'est à moi qu'elle doit ses chagrins, ...ses défauts peut-être.... Ai-je encore quelques droits à son indulgence, à sa pitié... (Tirant un portefeuille de sa poche.) La voilà cette fortune à laquelle j'ai sacrifié mon honneur, mon repos, ma conscience! Je la possède, et je suis le plus à plaindre des hommes!

SCÈNE VII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE.

MADAME DURVILLE.

Il est seul. Approchons. Mon ami ....

DURVILLE.

C'est vous, madame?

MADAME DURVILLE.

Durville, est-ce ainsi que vous devriez me recevoir?

DURVILLE.

Pardon, je sens mes torts.

MADAME DURVILLE.

Nous sommes sans doute bien à plaindre; mais j'en juge par le mien, ton cœur n'a aucune action blâmable à se reprocher.

DURVILLE, à part.

Ciel! j'allais lui avouer... Malheureux Durville, en es-tu venu au point de rougir même aux yeux de ta femme?

MADAME DURVILLE.

Mon ami, tu le sais, dans toutes les occasions importantes je me suis toujours laissé guider par toi. Aujourd'hui permets-moi d'avoir une volonté. Tu me parlais hier de cette séparation de biens entre nous.

DURVILLE.

Eh bien?

MADAME DURVILLE.

Permets-moi d'y renoncer. Je le dois, tu dois y consentir; trop heureuse si au prix de quelque aisance, je peux t'épargner de nouveaux malheurs.

DURVILLE.

Ma bonne ami, ce sacrifice de ta part, ton amitié, ta confiance ont déjà versé un baume salutaire sur mes blessures. Tu m'encourages. Non, ne renonce pas à cette séparation; rends-la utile au contraire à mes créanciers. Charge-toi de les payer, et joins à ta fortune ce portefeuille... Il contient huit cent mille francs.

MADAME DURVILLE.

Huit cent mille francs! Et qui a pu te procurer cette somme?

DURVILLE.

Fais-en l'usage que je te prescris, et de grâce ne m'interroge pas.

SCENE VIII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME.

MADEMOISELLE DELORME.

C'est vous, madame, monsieur... j'accours pour vous dire moi-même... J'avais toujours pensé que mon parrain, M Franval, était un bonhomme malgré sa brusquerie.

MADAME DURVILLE.

Que dites-vous?

DURVILLE.

M. Franval?

MADEMOISELLE DELORME.

Mon père lui a vanté la droiture naturelle de M. Durville; moi, je ne lui ai parlé que de vous; j'ai osé dire un mot de M. Auguste. Il nous a promis de ne rien entreprendre contre M. Durville sans vous avoir vue.

DURVILLE.

M. Franval doit avoir toute ma confiance, comme il a celle de mes créanciers ; c'est entre ses mains que tu dois déposer ce portefeuille.

SCÈNE IX.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL.

DURVILLE.

Monsieur, je suis bien aise de vous voir.

FRANVAL.

Tant mieux, c'est bon signe. C'est M^me^ Durville. On

m'a fait votre éloge, madame; et j'ai besoin de votre appui pour décider M. Durville à se conduire comme il le doit. Il est à peu près prouvé que, malgré vos corsaires, vos créanciers irlandais et votre sourd qui entend si bien les vérités qu'on lui dit, vos malheurs ne sont pas aussi grands que vous voudriez le faire croire.

DURVILLE.

Monsieur.

FRANVAL.

Il en coûte de s'avouer ces choses-là à soi-même; il doit en coûter bien plus de les avouer à d'autres; mais nous sommes seuls : votre femme, M^lle^ Delorme, qui prend le plus vif intérêt à votre famille, et moi, qui ne demande pas mieux que de vous rendre mon estime... Le moment est favorable, si vous le laissez échapper, vous êtes perdu, vous voilà condamné à passer pour le complice de Duhautcours. Chassez ce perfide conseiller; déclarez que vos payements sont ouverts, annulez ce projet de transaction qui n'a pas le sens commun. Alors je me charge d'arranger votre affaire avec vos créanciers; vous recouvrez leur estime, et vous pourrez regarder en face les fripons, et saluer les honnêtes gens sans les obliger à détourner la tête.

MADAME DURVILLE.

Eh! quoi! monsieur, pouvez-vous soupçonner mon mari?

FRANVAL.

Oui, madame, ce Duhautcours a porté M. Durville à des choses qu'il n'aurait pas dû faire. Quand il n'y aurait que cette séparation de biens entre vous.....

MADAME DURVILLE.

Eh bien, monsieur, permettez-moi de profiter de cette séparation que vous nous reprochez peut-être avec justice. Je me charge de toutes les dettes de mon mari;

soyez mon interprète auprès de tous ses créanciers. Je vous confie ce portefeuille de huit cent mille francs.

FRANVAL.

Que dites-vous, madame? Expliquez-moi...

DURVILLE, vivement.

Acceptez, monsieur, le dépôt qu'elle vous offre.

FRANVAL.

Je vous entends; c'est ce Duhautcours qui vous entraînait. Je ne m'étais pas trompé, et sans doute le traître ne s'est pas oublié.

DURVILLE.

J'ai eu la faiblesse de lui donner un titre de soixante mille francs.

FRANVAL.

Je l'avais prévu... Soixante mille francs! c'est beaucoup!

DURVILLE.

Trop heureux encore de me délivrer à ce prix de ce misérable.

FRANVAL, lui prenant la main.

Bien! j'aime à vous voir dans ces sentiments. Ne perdez pas courage, pourtant.

SCÈNE X.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Eh! quoi! mon oncle, avez-vous pu vous jouer ainsi de ma crédulité? M'envoyer chez un homme absent: J'ai précipité mon retour...

FRANVAL.

Paix! jeune homme; votre oncle est malheureux! Il

reconnaît ses torts; songeons à le sauver des embûches de ce Duhautcours qui le poursuit pour une fausse dette de soixante mille francs.

AUGUSTE.

Le scélérat! je vais le trouver.

FRANVAL.

Laissez-moi le soin de terminer cette affaire. J'attends Delorme, et j'espère... Ah! le voilà.

SCÈNE XI.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARESCHINI.

DELORME.

Voilà tous les papiers, tous les titres. J'ai trouvé des gens enchantés, qui vous comblent de bénédictions.

FRANVAL, examinant les papiers.

Bon! tout est comme je le désire. J'admire comme un fripon sans crédit parvient encore à abuser autant de monde.

DURVILLE.

Mais expliquez-moi...

FRANVAL.

Vous le saurez.

DELORME.

Il était temps que j'arrivasse; Duhautcours marche sur mes pas.

DURVILLE.

Oser encore se montrer devant moi!

AUGUSTE.

J'ai peine à me contenir.

MADAME DURVILLE.

Je tremble.

MADEMOISELLE DELORME.

Laissez faire M. Franval.

FRANVAL.

Oui. Je l'attends de pied ferme.

SCÈNE XII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI, DUHAUTCOURS, LEDOUX.

DUHAUTCOURS.

Mille pardons, messieurs, si je vous dérange. M. Franval sait, sans doute, comme moi, que M. Durville, ayant apparemment trouvé de nouvelles ressources, se décide à payer tout; il est bien naturel que chacun se mette en règle. Voici M. Ledoux : c'était votre homme d'affaires tantôt; c'est le mien à présent. J'ai pensé que sa présence pourrait amener une conciliation. (Présentant un papier.) Voici mon titre, il est paré.

DURVILLE.

Tu sais trop bien, perfide...

FRANVAL.

Laissez-moi répondre : M. Ledoux est votre homme d'affaires; je suis celui de M. Durville.

DUHAUTCOURS.

Monsieur, il ne pouvait placer ses intérêts en de meilleures mains.

FRANVAL, prenant le papier.

Voyons ce titre de soixante mille francs. Oui, il est en règle, il faut vous payer.

DUHAUTCOURS.

C'est trop juste.

FRANVAL.

Mais vous, monsieur Duhautcours, n'avez-vous pas quelques créanciers ? N'avez-vous pas souscrit quelques billets dans votre vie ?

DUHAUTCOURS.

Oui, comme tout le monde. Mais revenons à notre affaire avec M. Durville. J'ai mes moyens pour payer mes dettes.

FRANVAL.

Ah ! vous avez vos moyens ! Moi, j'ai là, pour vous payer, quelques billets.

DUHAUTCOURS.

Oh ! des billets, de l'argent, de bons papiers, de bonnes signatures... Moi, je suis rond en affaires.

FRANVAL, remettant à Duhautcours une partie des papiers que Delorme lui a apportés.

Fort bien, de bonnes signatures; vous ne refuserez pas celle-ci.

DUHAUCOURS, examinant les papiers.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne connais pas ça.

FRANVAL.

Votre signature !

DUHAUTCOURS.

Cela ne vaut rien. C'est-à-dire, c'est bon, mais...

FRANVAL.

Eh bien, reprenez votre titre ; poursuivez M. Durville, et c'est à moi, à moi seul que vous aurez affaire. J'ai réussi, j'ai acquis tous vos billets à moins de vingt pour cent, et j'ai fait des heureux encore.

DUHAUTCOURS.

C'est charmant, je suis enchanté pour ces bonnes gens... Vous avez bien fait de les payer.

FRANVAL, montrant le reste des papiers à Duhautcours.

Ce n'est pas tout : voilà une prise de corps contre vous. Souvenez-vous que je reste créancier d'une somme assez considérable, et que je saurai vous trouver.

DUHAUTCOURS, à part, déchirant ses billets.

Je suis pris. Un par corps. C'est déterminant. (Haut Que je m'applaudis de voir que les honnêtes gens aient quelquefois autant d'adresse et de finesse!... (Il remet son titre à Durville.)

FRANVAL.

Que les fripons.

DUHAUTCOURS.

Je suis votre très-humble serviteur. (Il sort avec Ledoux

SCÈNE XIII.

DURVILLE, MADAME DURVILLE, MADEMOISELLE DELORME, FRANVAL, AUGUSTE, DELORME, MARASCHINI.

MARASCHINI.

Mais un moment, cette prise de corps appartient à tous les créanciers de M. Durville, et nous ne l'en tenons pas quitte.

FRANVAL.

Laissez ce misérable, il n'échappera pas à la vigilance des lois. Que cette somme de soixante mille francs que vous vous décidiez à payer soit la dot de ces deux jeunes gens. N'y consentez-vous pas?

DURVILLE.

Oui, sans doute. C'est à toi, mon cher neveu, à te mettre à la tête de ma maison; elle ne changera pas de nom, puisque tu portes le mien.

AUGUSTE.

Que dites-vous, mon oncle? pourquoi ne pas continuer le commerce?

DURVILLE.

Je me dois cette justice à moi-même. N'oublie pas la terrible leçon que ton oncle te donne aujourd'hui.

AUGUSTE.

Ah! mon oncle, puissiez-vous oublier les reproches trop vifs...

FRANVAL.

Nous ensevelirons cette affaire dans le plus profond silence. Puissent tous les vrais commerçants ne s'éloigner jamais de ces principes: Respect au malheur; indulgence au repentir; guerre éternelle aux fripons.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

UN JEU DE LA FORTUNE

OU

LES MARIONNETTES

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Impératrice, 14 mai 1806; et à Saint-Cloud, devant leurs Majestés Impériales et Royales, le 22 du même mois.

Duceris et nervis alienis mobile lignum.
HORAT.

PRÉFACE

—

C'est ici surtout que je dois rendre grâce au bonheur du sujet. Horace est peut-être le meilleur poëte que puisse méditer l'auteur comique. Pour ma part, voilà trois fois qu'un seul vers de lui me fournit une comédie en cinq actes.

J'avais besoin d'amener de grandes révolutions de fortune. Je plaçai à côté l'un de l'autre un homme fort riche et un homme fort pauvre. Dès la fin du premier acte, le riche est ruiné, le pauvre est devenu riche. Au dernier acte, on fait accroire au nouveau riche qu'il est ruiné. Tous ces changements ne peuvent arriver sans quelques circonstances romanesques; mais, hors ces circonstances, tous les incidents me paraissent naturels, et sortant bien du fond des caractères.

J'ai toujours beaucoup aimé la première scène de l'ouvrage. Elle me paraît bien annoncer le but moral, et surtout le caractère principal. La franchise de Marcelin, son amitié pour Gaspard, son amour pour Georgette y sont bien exprimés, et inspirent en sa faveur un intérêt qui m'était bien nécessaire pou qu'on lui pardonnât ensuite toutes ses extravagances. Gaspard et Marcelin ont quelque raison de se

comparer à Fabrice et à Gil Blas. Ils rappellent assez heureusement, je crois, le roman de Le Sage. Ce chef-d'œuvre des romans français m'a beaucoup servi pour mes *Marionnettes*. L'action ressemble beaucoup à celle d'une jolie comédie de Dufresny, *la Coquette de Village, ou le Lot supposé.*

L'ivresse de Marcelin, au moment où il apprend sa fortune, fut ce qui obtint le plus de succès. Personne ne me reprocha cette fois d'avoir placé trop bas mes personnages, et cependant un maître d'école de village est inférieur au plus mince bourgeois d'une petite ville. Le public sentit qu'il me fallait transporter mon homme du dernier degré de misère au plus haut degré de fortune: Messieurs les amateurs exclusifs du bon ton, je voudrais vous voir, pour le mal que je vous souhaite, dans une position semblable à celle de Marcelin : vous seriez tous des marionnettes comme mon maître d'école; mais vous seriez joyeux sans délire, fiers sans franchise. Marcelin chante, danse, embrasse tout le monde, brise ses meubles : sa joie passe dans l'âme des spectateurs et arrache le rire, même à ceux qui ne voudraient pas rire.

Quelques critiques ont prétendu que, depuis le deuxième acte jusqu'au dénoûment, l'action était vague et décousue, et que l'intérêt, comme le comique, allait en décroissant. Je crois bien que rien n'est aussi comique dans la pièce que la fin du premier acte; mais je crois qu'on s'intéresse à Georgette, qu'on s'intéresse même à Marcelin, et il faut bien qu'il y ait encore un comique assez fort dans les quatre derniers actes, puisqu'ils se soutiennent et qu'ils font constamment rire après le premier. A l'égard des reproches faits à l'action, ils seraient fon-

dés si je n'avais fait qu'une pièce d'intrigue; mais les *Marionnettes* sont une pièce de caractère. L'action doit donc être subordonnée au développement du caractère, ou plutôt de tous les caractères. Car cette pièce est d'un genre différent des autres. Je n'attaque point un ridicule particulier; il n'est point question d'entourer un caractère d'autres caractères choisis pour le faire ressortir. J'attaque une faiblesse que je prétends générale. Il me fallait donc, en variant les physionomies, montrer tous mes personnages atteints de cette faiblesse. M. Dorvilé et s sœur, bien fiers, bien impertinents quand ils sont riches, bien humbles, bien flatteurs quand ils sont pauvres; E. Valberg, l'ami du château, et sa sœur la spirituelle qui ferme sa boutique et renvoie son cousin pour venir courtiser le nouveau riche; tous ces personnages quittant bien vite Marcelin pour faire la cour à Georgette, quand ils croient que la fortune lui appartient; le valet qui s'attache à son nouveau maître et qui méprise l'ancien; le notaire si joyeux quand il trouve un acte à faire; le jardinier qui fait le grand seigneur quand il se croit légataire; sa fille même qui se réjouit de la fortune de son amant; et enfin Gaspard, le directeur des marionnettes, qui s'oublie un instant, et pense à faire épouser sa petite fille à son riche ami, me paraissent tous bien choisis, bien placés pour faire ressortir à la fois mon personnage principal et le but de ma comédie.

Tout en applaudissant à l'idée et à l'exécution de la pièce, quelques personnes se reprochaient d'y avoir ri. L'un m'écrivait : « Tudieu, mon ami, comme tu daubes la pauvre espèce humaine! » L'autre me disait : « Votre pièce est bien vraie, mais elle est bien affligeante pour l'humanité. » C'est attendre un

peu tard pour s'affliger. Ai-je plus daubé l'espèce humaine que tous les moralistes? Montaigne, La Bruyère, Molière, Le Sage ne vous avaient-ils pas déjà dit et bien mieux dit que moi ce que je n'ai fait que répéter dans mes *Marionnettes*? Votre propre expérience ne vous a-t-elle pas prouvé qu'ils ont dit la vérité? et pourquoi s'affliger? de ce que nous sommes tous des marionnettes menées par les passions et les événements, s'ensuit-il qu'il n'y ait ni grands hommes ni bonnes gens? Non : il s'ensuit que les grands hommes et les bonnes gens ont leurs accès de faiblesse et se sentent parfois quelque penchant à se laisser gouverner par les circonstances. Eh bien, sans ces faiblesses, sans ce penchant qu'ils savent surmonter, auraient-ils autant de mérite à se montrer et à se maintenir forts et généreux? Il s'est rencontré parfois des hommes d'un caractère ferme et qui ne se dément pas. Interrogez-les, ils avoueront que, dans telle ou telle circonstance, leur âme n'a pas été inaccessible à une volonté contraire à celle qu'ils devaient avoir. Cette volonté n'a duré qu'un instant et n'a pas été suivie de l'exécution. Mais cet instant suffit pour justifier mon titre et mon sujet. Pour que cela fût autrement, il faudrait un homme sans passions, une vie entière sans revers et sans succès. Car la joie enivre et le chagrin donne la fièvre; ne vous affligez donc pas, et, si vous trouvez ma pièce bonne, venez-y prendre une leçon d'indulgence pour autrui, une leçon de sévérité pour vous-même.

C'est par suite de ces raisonnements que je m'obstinai, malgré le conseil de plusieurs amis, à donner un moment d'éblouissement à Georgette, et un mouvement d'intérêt personnel à Gaspard. Je persiste à

croire que j'eus raison. On ne s'en intéressa pas moins à ma petite jardinière, et la grande scène du quatrième acte entre Gaspard et Marcelin est une de celles qui faisaient le plus rire. Je la regarde, après la première scène du premier acte, comme la meilleure scène de l'ouvrage.

Le personnage de Marcelin offrait un grand écueil. Il fallait l'amener à délaisser sa maîtresse et à mépriser son ami sans qu'il fût odieux. Je crois m'être assez bien tiré de ce pas difficile. Il est ébloui, étourdi, faible, ridicule; mais il n'est pas méchant. Marcelin plaint Georgette, il se plaint lui-même d'être obligé de ne pas l'épouser; il commence par offrir à son ami plus d'argent que celui-ci ne lui en demande, et tout en riant de lui, on l'excuse, et on le plaint quand on le voit faire la cour à d'autres femmes, et rougir du costume de son ami.

Voulant prouver que nous sommes tous de véritables marionnettes, j'eus une inspiration bizarre, mais heureuse en faisant du personnage le moins déraisonnable un directeur de véritables marionnettes. Je crois aussi que je fus heureux de faire de Marcelin un maître d'école. C'était le moyen de présenter dans le même homme une extrême indigence, un peu d'instruction, et une grande et comique prétention à la fermeté de caractère.

On critiqua le dénoûment. Cette petite intrigue par laquelle on fait accroire à Marcelin qu'il est déshérité et que c'est sa cousine qui est légataire, est romanesque, invraisemblable. Ne vaudrait-il pas mieux, me dirent quelques personnes, que ce Marcelin, qui au fond est un très-bon homme, fût éclairé par l'excès de bassesse et de sottise de ses flatteurs, et que ce fût Gaspard, le directeur des marionnettes,

qui excitât tous ces flatteurs à faire assaut de sottise et de bassesse? Ce moyen eût sans doute été plus sage et plus ingénieux; mais aurait-il été aussi théâtral? Ne faut-il pas à ce Marcelin pour le ramener à la raison un malheur qui le frappe au cœur? enfin ne faut-il pas faire encore promener la fortune, afin de mieux démontrer la versatilité de tous mes personnages?

Eh! mon Dieu! voilà une préface bien remplie d'éloges. Je ne m'accuse de rien. Je vante beaucoup de choses, et je cherche à répondre à toutes les critiques. Que le lecteur me le pardonne! Je fus enivré du succès de cette pièce, comme mon maître d'école est enivré de sa fortune. Je crois n'avoir été ni fier ni insolent. Cependant, en relisant mes notes, je trouve à la date des premières représentations de cette comédie ces mots bien écrits de ma main : « Ne suis-je pas une vraie Marionnette? » Je n'en rougis pas, je n'ai pas prétendu m'excepter.

PERSONNAGES

MARCELIN, maître d'école, écrivain public . . . . . MM.	VIGNY.
GASPARD, directeur des marionnettes.	PICARD jeune.
DORVILÉ, riche propriétaire.	PICARD aîné.
VALBERG, ami de Dorvilé, habitant d'une petite ville voisine.	CLOZEL.
PIERRE DELORME, jardinier de Dorvilé.	BOSSET.
DUMONT, valet de Dorvilé.	ARMAND.
LÉONARD, notaire.	VALVILLE.
GEORGETTE, fille de Delorme. . Mlles	ADELINE.
MADAME DE SAINT-PHAR, sœur de Dorvilé.	DELILLE.
CÉLESTINE, sœur de Valberg.	BEFFROY.

LES

MARIONNETTES

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'avenue d'un parc. D'un côté le château de Dorvilé et la grille de son parc, de l'autre, la petite boutique de Marcelin, avec une pancarte portant ces mots : MARCELIN, ÉCRIVAIN PUBLIC, RÉDIGE ET COPIE PLACETS, MÉMOIRES, COUPLETS : CÉLÉRITÉ, DISCRÉTION.

SCÈNE I.

MARCELIN, GASPARD, achevant de déjeuner devant la boutique de Marcelin.

GASPARD.

Oui, mon cher Marcelin, nous sommes tous des marionnettes comme celles que je fais mouvoir avec des fils.

MARCELIN.

Comment, tu me prends pour un polichinel?

GASPARD.

Eh bien, si tu l'aimes mieux, nous tournons au gré de nos passions et des circonstances comme un sabot sous le fouet de l'écolier. Notre intérêt fait de notre âme comme une cire molle prenant toutes les formes sous la main qui la pétrit, et la tête de chaque homme devient comme une girouette poussée et repoussée selon le vent qui souffle.

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! quelle abondance de comparaisons!

GASPARD.

C'est mon style lorsque je discute. Tu dois t'en souvenir; quand nous étions tous deux boursiers de Sainte-Barbe, achevant notre cours de philosophie au collége du Plessis, savais-je autrement argumenter? Or, maintenant que nous voilà comme Fabrice et Gil-Blas se rappelant leurs études chez le docteur Godinez; toi, maître d'école, écrivain public dans le village où tu as pris naissance; et moi, après avoir été clerc de procureur, soldat, commis, comédien, aujourd'hui directeur de *fantoccini*, vulgairement appelés marionnettes, promenant mes artistes de bois de ville en village; maintenant que, pauvres tous deux, nous en goûtons d'autant mieux le plaisir de retrouver un vieil ami; n'est-il pas naturel que je reprenne mes habitudes de collége? Rien n'est plus rare qu'un homme à caractère. Depuis dix ans que je voyage, je cours après ce phénix sans avoir pu le rencontrer. Nous croyons avoir une volonté, et le plus souvent nous n'avons que celle que les événements nous donnent. Chez les petits, chez les grands, dans les palais, dans les chaumières, mêmes passions, mêmes inconséquences, même asservissement aux circonstances. A tel homme il ne faut qu'un revers pour le rendre poli, à tel autre il ne manque qu'un succès pour qu'il soit insolent; je ne m'excepte pas, et toi-même tout le premier.....

MARCELIN.

Moi? ah! ne me compte pas parmi tes marionnettes. Certes, il y a des êtres bien faibles, ne sachant soutenir ni eux-mêmes ni leurs amis, toujours prêts à laisser fléchir leurs principes, leurs opinions, fiers ou humbles, honnêtes ou fripons par circonstance, par calcul; quelle pitié! Comme l'a dit un ancien ou un moderne, ce ne sont pas des hommes, ce sont des machines. Mais

moi, moi! je ne vis que de ce que je gagne; je gagne à peine de quoi vivre; mais j'ai là une certaine force d'âme qui vaut mieux que la fortune. Je plains les riches, je méprise les richesses, et je me trouve naturellement et par moi-même au-dessus de tous les coups du sort.

GASPARD.

Ainsi, comme le sage Horace, tu demeurerais ferme sur les ruines de l'univers. Tu es philosophe; moi je n'y ai pas de prétention. Mais voyons donc un peu cette bouteille dont tu m'as parlé, d'anisette de.....

MARCELIN.

De Hollande; c'est l'épicier-confiseur de l'endroit qui m'en a fait cadeau, pour quelques mémoires que je lui ai copiés gratis; pourrais-je l'entamer dans une meilleure occasion. Tu vas voir..... (Cherchant dans sa boutique.) Eh bien, qu'est-ce que c'est? ah! mon Dieu!

GASPARD.

Eh! quoi donc?

MARCELIN.

Est-il possible? je ne la trouve plus. Elle est perdue, ou cassée, ou volée. Ah! mon Dieu! est-ce avoir du guignon?

GASPARD.

Eh bien, ne vas-tu pas te désoler pour une bouteille de liqueur?

MARCELIN.

Eh! vraiment, ceux qui ont des caves bien garnies peuvent se moquer d'un pareil accident. Mais moi, dont toute la cave se composait d'une bouteille.....

GASPARD.

Calme-toi, grand philosophe au-dessus de tous les événements. J'en ai une dans mon havre-sac, de bonne vieille eau-de-vie de Cognac. (Tirant une bouteille d'osier de son havre-sac.) Tiens.

MARCELIN, se calmant.

Ah!

GASPARD, présentant sa bouteille à Marcelin, et lui versant à boire.

Cela vaudra bien l'anisette de ton épicier; et en honneur de notre heureuse rencontre, je te prierai de vouloir bien garder.....

MARCELIN.

Ce cher Gaspard..... d'un ami je ne rougis pas d'accepter..... Je te disais donc que je défie le bonheur, il ne m'éblouira pas; je défie le malheur, il ne m'abattra pas.

GASPARD.

Oui, tu viens de m'en donner la preuve.

MARCELIN.

Oh! parce que je me suis un peu emporté..... Jugemoi : je me trouve dans une des circonstances les plus importantes de ma vie; car nous voici au moment des confidences, n'est-ce pas? Deux amis, à la fin d'un déjeuner..... Es-tu marié, toi?

GASPARD.

Depuis douze ans; j'ai une femme superbe, une jolie petite fille, qui promet d'être aussi maligne que sa mère. Je ne les emmène pas dans mes courses.

MARCELIN.

Eh bien, moi, je suis garçon, mais..... hier, au moment où j'allai prendre un billet à ton spectacle, et où, après m'avoir reconnu, tu nous fis ouvrir la plus belle loge, as-tu remarqué cette jeune personne qui était avec moi?

GASPARD.

Une petite blonde?

MARCELIN.

C'est Georgette, ma parente, à un degré très-éloigné,

Dieu merci, car nous n'aurions pas le moyen d'avoir des dispenses; une de mes élèves. C'est moi qui lui ai montré à lire et à écrire, en ma qualité de maître d'école. Toute petite, je la distinguais de ses compagnes; je la distingue bien davantage depuis qu'elle a grandi; elle m'adore, je l'aime.....

GASPARD.

Et tu vas l'épouser? Parbleu, voilà une nouvelle que prolongera mon séjour dans ce pays. Je veux être de la noce.

MARCELIN.

J'allais t'en prier. J'ai fait la demande au père hier au soir, il doit me rendre réponse ce matin. C'est un bon homme, Pierre Delorme, le jardinier du château. La petite fille est filleule de M. Dorvilé, propriétaire dudit château, pauvre riche qui ne se trouve pas assez opulent, et qui joue perpétuellement sa fortune pour l'augmenter encore. Tu entends bien que le père Delorme doit se trouver très-honoré de la recherche d'un homme de lettres, et puis il n'est pas plus riche que moi. Eh bien, je te réponds que malgré mon amour, s'il me refusait..... je souffrirais, mais sans faiblesse, héroïquement. En fait de caractère, soit dit sans vanité, car je déteste l'orgueil, je ne m'estime inférieur à aucun personnage de l'antiquité.

GASPARD.

Je t'en fais mon compliment.

MARCELIN.

Établi dans cette petite boutique, à l'entrée du parc de M. Dorvilé, qui ne peut pas me chasser parce que c'est un droit de la commune, je jouis de la beauté du parc encore mieux que le propriétaire, je coule mes jours sans ambition, sans murmure, sans envie... Ah! voici Georgette.

SCÈNE II.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Votre servante, mon cousin.

MARCELIN.

Bonjour, ma petite cousine. Oh! n'ayez pas peur, c'est mon ami Gaspard. Vous pouvez parler devant lui.

GEORGETTE.

Ah! oui, ce monsieur avec qui vous avez renouvelé connaissance hier.

GASPARD.

Oui, mademoiselle; elle date de loin, notre connaissance.

MARCELIN.

Eh bien, votre père?

GEORGETTE.

Il va venir; il est au château. M. Dorvilé et sa sœur sont arrivés.

MARCELIN.

Parbleu, cela a fait assez de tapage toute la nuit.

GEORGETTE.

Tout va bien, je ne crains plus que quelques petits obstacles.

MARCELIN.

Des obstacles! dites-vous?

GEORGETTE.

Oh! ne vous effrayez pas; mon père ne m'a rien dit

de positif; mais je devine ce qu'on ne veut pas dire par ce qu'on dit, moi.

MARCELIN, à Gaspard.

Oh! elle est d'une finesse! et puis un respect pour son ancien maître! je la mène comme je veux.

GEORGETTE.

Le cousin Marcelin, m'a dit mon père, nous fait beaucoup d'honneur; mais d'abord il est plus âgé que toi. — Eh bien, tant mieux, mon père, il en sera plus amoureux, plus complaisant. — Il n'a rien. — Est-ce que vous avez quelque chose, mon père? — Mais ton parrain, M. Dorvilé, qui t'a promis de te faire du bien? — Voilà justement l'occasion de réclamer l'effet de ses promesses, mon père. Et puis il me parlait de ce parent à nous dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de douze ans, et qui avait fait une si grande fortune dans l'Amérique; et encore, disait-il, comme Marcelin en était plus proche que nous, s'il y avait quelque legs, quelque donation de ce côté-là....

MARCELIN.

Ah! bien oui : le cousin Ducoudray, n'est-ce pas? C'est vrai, c'était mon cousin germain; mais, comme vous dites, voilà douze ans qu'on n'en a entendu parler; il est mort ou marié, ou perdu; il n'y a rien à en espérer.

GEORGETTE.

Et enfin, ajouta-t-il, tu ne nieras pas, ma fille, que Marcelin a de grands torts; après tout l'argent que feu son père a dépensé pour lui donner une belle éducation, se trouver encore plus pauvre que ne l'était feu son père; et un garçon fait pour aller au grand, se borner à être écrivain public dans un village! c'est paresse, c'est fainéantise, disait mon père.

MARCELIN.

Et vous lui avez répondu que c'était au contraire

philosophie, véritable sagesse; que j'avais reconnu le néant, le vide de tous ces biens, de toutes ces places, que les hommes estiment, recherchent et acquièrent à si grande peine.

GEORGETTE.

Point du tout, je lui ai dit que je l'approuvais, que vous aviez bien des reproches à vous faire, mais que quand nous serions mariés, je saurais vous faire changer de principes, et vous trouver, par la protection de mon parrain, quelque bonne place à Paris ou ailleurs.

MARCELIN.

Ah! vous pensez... Eh bien, oui, qu'à cela ne tienne, ma chère cousine; que je sois votre mari, et pour vous plaire, je me lancerai comme les autres.

GASPARD.

Et tu feras bien. Ne suis pas mon exemple; je me repens de n'avoir rien fait dans ma jeunesse; quand je vois de nos anciens camarades, militaires, magistrats, gros marchands, et que je me trouve, moi, pauvre hère... je sais m'accommoder de ma situation, mais s'il se présentait une occasion de l'embellir, je ne la laisserais pas échapper. Tu me vantais tout à l'heure ton empire sur mademoiselle, et moi je te conseille de te laisser mener tranquillement par ta femme.

GEORGETTE.

Oh! soyez tranquille, je le mènerai bien, je vous en réponds.

MARCELIN, à Gaspard.

Elle est gentille. Ah! mon ami, que je serai heureux avec cette femme-là!

GEORGETTE.

Chut, c'est mon père.

SCÈNE III.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

DELORME.

Bonjour la compagnie. (A Gaspard.) Ah! vous voilà, monsieur? Mon Dieu que vous m'avez fait rire hier avec vos marionnettes : c'est qu'il y a là-dedans une fine morale qui ne m'a pas échappé.

GASPARD.

Oh! le but moral, c'est ce que je ne manque jamais.

DELORME.

On est bien inquiet de ma réponse ici, n'est-ce pas? Eh bien, c'est dit, mes enfants, je consens à votre mariage.

MARCELIN.

En vérité!

GEORGETTE.

Ah! mon père, que je vous remercie!

DELORME.

Un instant. J'y mets une petite condition : l'agrément du parrain de ma fille.

MARCELIN.

De M. Dorvilé?

GEORGETTE.

Nous l'aurons.

MARCELIN.

Il est ici.

DELORME.

Est-ce que dès le grand matin il ne m'a pas envoyé chercher pour me demander des nouvelles de son jardin et de sa filleule? Oh! il faut lui rendre justice, c'est un bon maître. Il a bien de temps en temps des accès

de fierté et d'orgueil; mais cela lui prend moins souvent avec moi depuis son dernier voyage. Et sa sœur, madame de Saint-Phar, elle a été d'une gracieuseté... Il paraît que leurs affaires vont de mieux en mieux, cela devient une vraie fortune. Dame, il spécule, il calcule.

MARCELIN.

Oui, pourvu que cela ne s'écroule pas quelque beau matin.

GEORGETTE.

Mais si mon parrain allait refuser?

DELORME.

Laisse donc; c'est une simple formalité. En définitif, je suis ton père, peut-être.

MARCELIN.

Pourquoi ne lui en avez-vous pas touché quelques mots sur-le-champ?

DELORME.

J'y ai bien pensé; mais je ne sais comment cela s'est fait : au moment où je cherchais mes paroles, ils m'ont congédié; et je crois qu'il vaut mieux que ce soit Georgette qui lui parle.

GEORGETTE.

Moi, mon père, toute seule?....

DELORME.

Eh! non, mon enfant, je serai là pour te seconder. Ah çà, cousin Marcelin, tu sais ce que je donne pour dot à ma fille, le trousseau de sa mère. Toi, de ton côté, tu n'as que ton talent. Ainsi, mes enfants, le contrat de mariage sera bientôt fait.

MARCELIN.

Écoutez donc, père Delorme; M. Léonard, le notaire, n'expédie pas ses actes à bon marché; nous n'avons rien ni l'un ni l'autre, à quoi bon faire des frais inu-

tiles? On se marie bien sans contrat. Point de contrat de mariage, la publication des bans, la célébration, et puis une noce; oh! une grande noce! Voilà tout ce qu'il nous faut.

DELORME.

Comment! c'est tout ce qu'il nous faut?

GASPARD.

Oui, je suis pour la noce, moi. Mais il faut que j'aille à la ville voisine, voir s'il n'y a pas quelque chose à faire pour mon spectacle. Je reviendrai vers le soir. (A Georgette.) Établissez bien votre empire sur votre ancien maître, mademoiselle; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux. (A Marcelin.) Garde si tu le peux ton caractère infaillible. Tu ne changeras pas le monde; le vieillard n'en restera pas moins près de son coffre; l'enfant sera toujours mené par des joujous; et les hommes de notre âge par les femmes, la table, les honneurs et l'argent, qui ne sont que des jouets d'une autre espèce. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MARCELIN, GEORGETTE, DELORME.

DELORME.

Comme cela vous parle, ces gens de spectacle : autant de mots, autant de sentences; mais te moques-tu de nous, pas de contrat de mariage?

MARCELIN.

A quoi bon?

DELORME.

Je suis pour les noces aussi, moi, certainement; mais enfin si ce Charles Ducoudrai, ton cousin germain.....

MARCELIN.

Il est mort ou ruiné, je le parierais; il a des enfants, des créanciers ou quelque fidèle intendant qui ont tout pris ou qui prendront tout. D'ailleurs je connais la loi, point de contrat, la communauté existe. Un contrat n'est bon que quand il n'y a pas d'enfants, et nous en aurons.

DELORME.

Oh! tu as beau dire..., il faut que le notaire y passe. Or çà, veux-tu que nous allions tous les trois trouver M. Dorvilé.

MARCELIN

Ah! dispensez-m'en, je vous en prie; qu'est-ce que c'est que M. Dorvilé? Un financier, ne devant qu'à son argent le mérite et l'esprit qu'on lui prête. Qu'est-ce que madame de Saint-Phar, sa sœur? Une petite maîtresse à vapeurs; fort jolie, c'est vrai; mais bien frivole, bien dédaigneuse, bien coquette. Je gâterais tout : il m'échapperait quelques franches naïvetés. Je me trouve tellement au-dessus d'eux quand je les regarde et que je me considère....

DELORME.

Eh bien, moi, je les estime, je les honore; il y a toujours du profit à respecter les riches. Ce M. Dorvilé est un peu fier; mais au fond il n'est pas méchant. Et qui nous dit que nous ne ferions pas comme eux à leur place? Et morgué, je voudrais bien y être; et toi aussi, mon garçon, tu le voudrais bien, malgré toutes tes grandes phrases.

MARCELIN.

Moi! ah! grand Dieu! Si j'étais riche, ce que je ne souhaite pas.....

GEORGETTE.

Mon père, voici M. Dorvilé qui vient de ce côté avec sa sœur.

DELORME.

Fort bien! Voici le moment de leur parler.

GEORGETTE.

Oui, c'est le moment; vous êtes là pour m'encourager, n'est-ce pas, mon père?

DELORME.

Attends... Ne vaudrait-il pas mieux nous concerter, et revenir ensuite.

GEORGETTE.

Oui, vous avez raison, je crois.

MARCELIN.

A merveille; donnez-vous beaucoup de peine pour aborder votre illustre parrain, votre riche compère; mais souvenez-vous que ce n'est qu'une démarche de convenance que vous faites. Non, père Delorme, le bonheur n'est pas dans les richesses, il est dans la paix, dans le contentement de l'âme. Je vais finir un petit paragraphe que j'ai commencé à ce sujet, et je reviens savoir le succès de votre démarche. (En baisant la main de Georgette.) Vous permettez, beau-père?

(Il rentre dans sa boutique.)

DELORME.

Drôle de garçon. C'est dommage qu'il soit un peu timbré. Avec son esprit et sa science, il était fait pour aller à tout.

GEORGETTE.

M. Dorvilé approche. Éloignons-nous, et tâchons de nous concerter bien vite. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

DORVILÉ.

Il est superbe, ce poisson, il est magnifique. Enten-

dez-vous, Dumont? trois couverts, et qu'on dise au garde-chasse de nous avoir quelque gibier; surtout s'il me vient quelque lettre, qu'on me l'apporte sur-le-champ. (Dumont rentre dans le château.) Ces maudites traites!... Oh! elles arriveront. C'est bien aimable à ce Valberg; à peine il sait notre arrivée au château, et il nous envoie demander à dîner.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, mon frère; dussions-nous rester toute l'année à la campagne, il ne manquera pas un seul jour.

DORVILÉ.

Eh bien, tant mieux. Charmant garçon, d'une complaisance, d'un esprit.....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, il est gourmand, bavard, ridiculement sentimental.

DORVILÉ.

Eh bien, tant mieux. Il va prônant de tous côtés ma table et ma bienfaisance; cela fait honneur, et puis j'aime les gens qui ne sont point ingrats. C'est à mon crédit qu'il doit cette bonne place dans la ville voisine.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne nous amène donc pas sa sœur?

DORVILÉ.

Est-ce qu'il a une sœur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

A qui il a établi une petite maison de commerce dans la même ville, depuis qu'il est placé; une jeune personne fort jolie, dit-on, mais très-sotte, très-inconséquente.

DORVILÉ.

Il faudra voir cela; je veux faire connaissance avec

la sœur. Pour en revenir à notre sujet, je vous le répète, une excellente opération de finances.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je le crois, puisque vous le dites; mais toute votre fortune, toute la mienne entre les mains de votre correspondant de Hambourg.....

DORVILÉ.

L'honnête Frémon, homme actif, intelligent; que craignez-vous? N'avez-vous pas hypothèque sur mon château? Il n'y a que moi qui risque, j'aime à jouer gros jeu, moi; je suis heureux au jeu; et cependant, votre argent n'en sera pas moins doublé, triplé, quadruplé, que sais-je?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, j'ai donc bien fait, à la mort de mon pauvre mari, de vous remettre tous mes fonds. Grâce à vous, je vais me trouver une veuve assez opulente; mais je suis jeune, et j'ai le temps de songer à me remarier.

DORVILÉ.

Oui, nous avons le temps; pour moi, cette affaire terminée, je me retire; oh! je me retire tout à fait. Quand on a travaillé comme moi cinq ans à être utile à ses concitoyens, il est bien permis de jouir et de se reposer. Il fallait trente ans, quarante ans anciennement pour s'arrondir; à présent c'est plus court, et tant mieux. J'aurai quelqu'un qui fera valoir mes capitaux; et moi, tranquille dans ma terre ou à Paris, je dépenserai. La chasse, le jeu, une bonne table, une société choisie, de jolies femmes, voilà tout ce que je demande; je ne suis pas ambitieux, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, nous jouerons des proverbes, nous ferons de la musique, nous aurons des bals champêtres magnifiques, des originaux de province dont nous nous moquerons, des gens d'esprit qui nous divertiront.

DORVILÉ.

C'est cela : comme vous vous entendez à faire les honneurs d'une maison.....

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est un bonheur pour moi. Votre maison est si bonne... Qu'il est doux pour un frère et une sœur, d'être aussi tendrement unis!

DORVILÉ.

C'est vrai : il s'ensuit donc, ma sœur, que nous sommes heureux, très-heureux, parfaitement heureux. Continuons notre promenade.

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME GEORGETTE.

DELORME, à Georgette.

Allons, avance.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! c'est Georgette.

DORVILÉ, en lui donnant un petit coup sur la joue.

Eh! bonjour, ma jolie filleule; mais regardez donc, ma sœur, c'est une dame à présent.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, quelque tournure, un peu de maintien, et elle serait charmante.

GEORGETTE.

Mon parrain, c'est que... j'ai bien l'honneur de vous saluer, mon parrain; et puis je voudrais..... (A Delorme.) mais secondez-moi donc, mon père.

DELORME.

Oui, monsieur Dorvilé, voilà ce que c'est, et ce ma-

tin je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Bref, je songe à la marier.

DORVILÉ.

Comment, déjà!

GEORGETTE.

J'ai dix-sept ans, mon parrain.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et qui fais-tu épouser à ta fille?

GEORGETTE.

Mon cousin le maître d'école, madame de Saint-Phar.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi? ce pauvre diable de Marcelin?

DORVILÉ.

Mais tu n'y penses pas, père Delorme.

DELORME.

Comment donc, monsieur Dorvilé?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fi! Georgette, quelle bassesse d'inclinations!

DELORME.

Il est certain.....

DORVILÉ.

Ta fille est faite pour trouver beaucoup mieux qu'un Marcelin.

DELORME.

Vous croyez?

DORVILÉ.

Cela gagne peu, cela mange tout.

DELORME.

Oh! il n'est pas riche.

DORVILÉ.

D'abord, je veux du bien à Georgette, je lui en ferai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi aussi, certainement, mais il ne faut pas qu'elle épouse ce Marcelin.

DELORME.

Écoute donc, ma fille, voilà des réflexions que je n'avais pas faites.

GEORGETTE.

Mais je vous demande pardon, mon père, vous les aviez déjà faites.

DELORME.

Écoute, écoute ton parrain et madame, ils ne parlent que pour ton bien.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu oui; la bienfaisance, c'est ma vertu, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est impossible que ma petite Georgette soit réellement éprise de ce maître d'école. Elle entendra raison; et si elle se conduit bien, je suis assez mécontente de ma femme de chambre, je la renverrai, et je donnerai sa place à Georgette.

DELORME.

Eh bien, vous voyez la bonté de madame, ma fille.

GEORGETTE.

Je vous remercie bien, madame de Saint-Phar, mais je n'ai pas d'ambition.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Pourquoi donc cela, mon enfant?

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE, DUMONT.

DUMONT, remettant une lettre à Dorvilé.

Une lettre qu'un exprès de Paris vient d'apporter pour monsieur; l'homme et le cheval sont tout en nage.

DORVILÉ.

Ah! ah! des nouvelles de Hambourg, de Frémon; nos lettres de change, je le parierais.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Lisez vite, mon frère.

DORVILÉ, décachetant la lettre.

Ah! Dieu merci.

DUMONT.

Je me suis fait un devoir d'apporter moi-même cette lettre; quand on est attaché à ses maîtres... (A Marcelin, qui sort de sa boutique.) Bonjour, Marcelin. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MARCELIN, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE.

MARCELIN, à Dumont qui sort.

Bonjour. (A Georgette.) Eh bien?

GEORGETTE.

Ils ne veulent pas, et mon père ne veut plus.

MARCELIN.

Oui! je vais leur parler, moi. Monsieur et madame... d'abord, je suis bien votre serviteur.

DORVILÉ, mettant et essuyant ses lunettes.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? Que nous voulez-vous, mon ami? J'ai dit à Delorme ce que je pensais de ce beau projet de mariage; qu'il vous donne sa fille, il en est bien le maître, mais qu'il ne compte plus sur moi.

MARCELIN.

Mais cependant, monsieur...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est bon; ne nous importunez pas davantage.

DELORME.

C'est juste; laisse monsieur lire sa lettre.

DORVILÉ, tout en décachetant la lettre.

Oui, sans doute. Tout est dit, c'est fini, ne m'en parlez plus... (A madame de Saint-Phar.) Je n'étais pas inquiet, oh! non : j'ai fixé la fortune; mais, ma foi, j'aime mieux tenir... (En lisant la lettre.) Ah! grand Dieu! ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! quoi donc?

DORVILÉ.

C'est un coup de foudre. Scélérat de Frémon! il a pris la fuite.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Que dites-vous, mon frère?

DORVILÉ.

Tous mes fonds, tous les vôtres, sont perdus.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ciel!

DORVILÉ.

Je suis ruiné, abîmé, anéanti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je me meurs. (Elle s'évanouit.)

GEORGETTE.

Elle se trouve mal. Monsieur, madame votre sœur...

DORVILÉ.

Eh bien, secourez-la, prenez soin d'elle. Des chevaux ; que je parte, que je vole ; ne dites rien, n'ébruitez pas, je vous en conjure, mes amis ; c'est une fausse nouvelle ; quand elle serait vraie, j'ai des ressources, je suis encore très-riche, très-opulent, je vous prie de le croire. (A part. Ah ! mes chères richesses, faut-il que je vous perde encore plus vite que je ne vous ai gagnées. (Il sort

GEORGETTE.

Madame, revenez à vous.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah ! mes amis, mon pauvre Marcelin, mes bons amis, plaignez-moi, ne m'abandonnez pas. Non, laissez-moi ; je pars avec mon frère ; c'est un étourdi, un extravagant ; et je n'ai que ce que je mérite, puisque je me suis confiée à lui. (Elle sort.

SCÈNE IX.

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE.

DELORME.

Je n'en reviens pas.

MARCELIN.

Voilà la fortune ! courez donc après elle.

GEORGETTE.

Cette pauvre madame de Saint-Phar ! elle m'a fait un mal.

MARCELIN.

Et moi aussi, je les plains. Vous voilà bien, hommes à petit caractère ! Ah ! combien je m'estime heureux de

me trouver par la fermeté de mon âme... Mais tout en les plaignant, père Delorme, nous n'y pouvons rien ; et je suis sûr qu'à présent le parrain ne refuserait pas son consentement.

DELORME.

Je le crois bien ; le pauvre cher homme !

MARCELIN.

Oh ! il se relevera ; comme il nous l'a dit, il a des ressources ; mais enfin, plus d'obstacles, n'est-ce pas ? Et me voilà votre gendre ?

SCÈNE X.

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

C'est vous que je cherche, monsieur Marcelin... Un moment... que je respire... j'ai tant couru.

MARCELIN.

C'est vous, monsieur Léonard ; je vous vois venir ; vous avez entendu parler de mon mariage, je l'ai annoncé à tout le monde, moi. Vous venez pour le contrat ; mais il n'est pas encore bien sûr que nous en fassions.

LÉONARD.

Il s'agit de bien autre chose. Un de mes confrères de Paris vient de descendre à mon étude.

MARCELIN.

Eh bien ?

LÉONARD.

Votre cousin Ducoudray...

MARCELIN.

Aurait-il donné de ses nouvelles ?

LÉONARD.

Oui vraiment. Il est mort.

MARCELIN.

Triste nouvelle.

LÉONARD.

Garçon, sans enfants. Il a fait un testament ; il vous institue son légataire universel.

MARCELIN.

Heim ! plaît-il ? qu'est-ce que vous dites ?

LÉONARD.

Que votre cousin germain Charles Ducoudrai, par un testament bon et valable, dont je viens de recevoir une expédition, vous institue son légataire universel et vous laisse à peu près cinquante mille écus de rente.

DELORME.

Cinquante mille écus !

GEORGETTE.

A lui ?

MARCELIN.

A moi. Ah ! monsieur Léonard, ma petite Georgette, père Delorme, que je vous embrasse, embrassez-moi... Attendez, j'ai peur de m'évanouir... Non, ce ne sera rien. Je reviens, je reviens. (Il chante et danse.) Ta, la, la, ra, ra. Et où est-il, ce brave homme de notaire de Paris, qui m'apporte de si bonnes nouvelles ?

LÉONARD.

Chez moi, bien fatigué, qui n'attend que votre visite pour se mettre au lit.

MARCELIN.

Il ne faut pas le faire languir, j'y cours.

LÉONARD.

Venez.

GEORGETTE.

Fermez donc votre boutique, mon cousin.

MARCELIN.

Et qu'est-ce que cela me fait? Qu'on me vole, qu'on me pille, qu'on me prenne tout; brisez les meubles, jetez-les par la fenêtre. Cinquante mille écus de rente. Au diable l'enseigne et le métier d'écrivain public!

(Il arrache son enseigne et sort en dansant avec le notaire.)

SCÈNE XI.

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

J'en suis tout étourdi. Suivons-les. Un testament! Il y a peut-être quelques legs pour la famille, et nous sommes parents.

GEORGETTE.

Ah! mon père, c'est pour le coup que nous ne pouvons nous dispenser de faire un contrat de mariage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

DORVILÉ, MADAME SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Où courez-vous, mon frère ?

DORVILÉ.

Eh que sais-je ! Rien, absolument rien, que ce château, objet de luxe, sans rapport, qui suffit à peine pour payer ce que je vous dois, que je ne vendrai jamais ce qu'il m'a coûté.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ce n'est pas le moment de vous faire des reproches, votre situation mérite des égards ; voilà pourtant les fruits de cette intelligence en affaires dont vous étiez si orgueilleux. Et moi, qui me suis confiée à vous, être obligée de baisser de ton, de diminuer mon train, ma dépense, de rester veuve, de vendre mes diamants, d'aller à pied ; ah ! quel supplice, je n'y survivrai pas.

DORVILÉ.

Fort bien, vous ne voulez pas me faire de reproches, et vous m'en accablez ; je ne vous en ferai pas moi, et cependant vous conviendrez que si vous aviez mis un peu d'ordre, un peu d'économie dans ma maison ;... mais à présent ce n'est plus cela, il faut briller, il faut résister... J'emprunterai, je ferai une nouvelle fortune ; eh ! que diable, je ne suis pas plus sot que quand j'ai fait la première.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, livrez-vous à vos chimères, enfantez de nouveaux

projets dont vous serez dupe. Et avoir laissé échapper cette malheureuse nouvelle devant ce jardinier, cette petite fille et ce Marcelin ! C'est déjà le bruit de tout le village, je le parierais. Mais partez donc, courez donc à Paris; je vous attends, je pars avec vous. Voyez ce que vous avez à faire, vendez votre terre ; que ce soit pour moi, si ce n'est pour vous.

DORVILÉ.

Non, je reste, je ne pars que ce soir, je verrai Valberg, il est de bon conseil, il m'a des obligations, il m'est attaché.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Où avez-vous vu que les gens ruinés eussent des amis; rester, pour que ce Valberg nous accable de sa froide pitié. Je ne veux plus le voir, il y aurait de quoi mourir de honte.

DORVILÉ.

Que résoudre? que faire ? dois-je partir? dois-je rester?

SCÈNE II.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN, un crêpe au chapeau.

Eh ! non, ne vous pressez pas, ne vous fatiguez pas, mon cher monsieur Léonard; je ne me suis jamais senti si leste. Ah! c'est vous, madame; c'est vous, monsieur. Je vais chercher mes papiers, ils sont nécessaires pour me mettre en possession, à ce que m'ont dit les notaires; M. Léonard venait avec moi, mais je l'ai devancé; la joie, cela donne des ailes. (En montrant son crêpe.) Voyez-vous, j'ai déjà pris le deuil. Cinquante mille écus de rente ! Ah! Marcelin, te voilà un homme bien considérable, mon ami. (Il entre dans sa boutique.)

SCÈNE III.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Que dit-il?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Se moque-t-il de nous?

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et la joie qui lui donne des ailes!

DORVILÉ.

Et le deuil qu'il est obligé de prendre!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il extravague.

DORVILÉ.

Je l'ai toujours jugé un peu fou.

SCÈNE IV.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD.

LÉONARD.

Attendez-moi donc, monsieur Marcelin, comme vous courez! Ah! monsieur et madame, votre serviteur.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu, monsieur Léonard, qu'est-il donc arrivé à Marcelin?

LÉONARD.

Une bagatelle, il hérite de cinquante mille écus de rente.

DORVILÉ.

Marcelin!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons donc!

LÉONARD.

J'ai chez moi le testament, le notaire qui l'a reçu, les titres des immeubles, un portefeuille considérable, et une liasse de lettres et de papiers qu'on n'a pas encore examinés.

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente au maître d'école!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Bizarre fortune, comme tu te promènes!

LÉONARD.

Il ne méprise plus les richesses, allez; c'est un transport, un délire! il ne parle que d'acheter, d'acquérir, de vendre.

MADAME DE SAINT-PHAR.

D'acheter, dites-vous?

LÉONARD.

Il se défera des terres éloignées; il prendra une maison à Paris; il voudrait trouver un domaine dans ce pays.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dans ce pays! Ne partez plus, mon frère.

DORVILÉ.

Je vous entends, ma sœur.

LÉONARD.

Excellente affaire pour moi! j'aime à voir travailler dans mon étude, je ne m'en cache pas; et comme j'ai toute la confiance du légataire...

DORVILÉ.

Vous avez la nôtre aussi, monsieur Léonard, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Tout le monde n'est pas heureux le même jour.

DORVILÉ.

Marcelin n'aura pas manqué de vous apprendre ce qui nous est arrivé.

LÉONARD.

Ah! bien oui, il a bien le temps de s'occuper des autres! C'est le père Delorme et sa fille qui m'en ont glissé deux mots, et qui m'ont quitté pour aller raconter les deux nouvelles à leurs amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous voyez.

LÉONARD.

Vous ne doutez pas de la part que je prends... quand on aime les gens d'inclination... Marcelin doit placer chez moi tout ce qu'il n'emploiera pas sur-le-champ. Très-bonne affaire.

DORVILÉ.

Oui vraiment, monsieur le notaire. Quant à nous, cette fâcheuse nouvelle de tantôt n'est pas si foudroyante, mais enfin elle nécessite dans ma fortune des arrangements... N'est-ce pas vous qui, il y a quelques années à peu près, m'avez fait acheter ce château?

LÉONARD.

Oui; j'ai la minute dans mes cartons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Faites-nous le vendre aujourd'hui à Marcelin.

LÉONARD.

A Marcelin!

DORVILÉ.

Vous savez ce que valent les terres.

LÉONARD.

C'est mon état.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous nous en rapportons à vous.

LÉONARD.

Trop honnête.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous n'oublierons pas les épingles de madame Léonard.

DORVILÉ.

Ni le pot-de-vin d'usage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Fi donc! monsieur et madame; ce n'est pas l'intérêt... Comptez sur moi.

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD, MARCELIN, sortant de sa boutique.

MARCELIN.

Me voici, et voilà mes papiers, mon acte de naissance... Ils étaient sous ma main, et il m'a fallu tout bouleverser. L'extrait mortuaire de mon pauvre père... Comme il serait joyeux s'il pouvait voir son fils à la tête d'une fortune ! Son acte de mariage avec ma mère, tante du défunt.

LÉONARD.

C'est tout ce qu'il nous faut. Et dès que mon confrère de Paris sera éveillé...

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! rien ne presse, qu'il se repose ; dans la journée, tantôt, quand vous voudrez. C'est en sûreté entre vos mains, entre les siennes... Que je me repose à mon tour.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, parlez-lui.

DORVILÉ.

Comme cela me coûte! N'importe.

MARCELIN.

Comme on respire à l'aise, quand on est riche!

DORVILÉ.

M. Léonard vient de nous apprendre l'heureux événement...

MARCELIN, avec un mélange de bonhomie et d'importance.

Ah! monsieur Dorvilé.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voulez-vous bien recevoir notre compliment.

MARCELIN.

Ah! madame de Saint-Phar.

DORVILÉ.

Oui, notre compliment bien sincère.

MARCELIN.

Je le crois. Quant à moi, soyez tranquilles, les richesses ne me changeront pas. Ce matin, vous me regardiez à peine.

DORVILÉ.

Oh! ce n'est pas...

MARCELIN.

Je suis sans rancune ; je vous excusais, et je vous excuse encore. Je suis riche, très-riche, et je n'en reste pas moins un bon enfant, un bon homme, qui ne sau-

rais penser sans la plus vive sensibilité à vos malheurs...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je voudrais...

MARCELIN.

Mais jugez donc quelle surprise pour moi! me réveiller sans un sou, et me trouver plus riche que vous ne l'étiez! pardon, c'est sans vouloir vous affliger. Combien je le regrette, ce cher cousin Ducoudrai!

DORVILÉ.

Pourrais-je...?

MARCELIN.

Le Ciel m'est témoin que j'aurais mieux aimé partager sa fortune de son vivant; mais enfin, puisque le sort en a autrement ordonné, j'en porterai le deuil comme d'un père : c'est un article du testament.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop juste.

MARCELIN.

Le deuil! Il est bien plus dans mon cœur; il y en a que cela contrarierait d'être obligé de se vêtir de noir quand on a cinquante mille écus de rente; mais moi, toujours simple, toujours philosophe...

DORVILÉ.

Allons, il ne nous laissera pas placer un mot.

MARCELIN.

Je ne m'en doutais pas; il avait fait prendre des informations sur mon compte. Et l'ami Gaspard, comme il va être étourdi, ébloui, stupéfait! Nous verrons s'il osera me soutenir encore qu'il est impossible de ne pas se méconnaître dans la prospérité; oh! je lui prouverai que quand on a du caractère... Pour Georgette, votre filleule, elle était là quand la nouvelle est arrivée. Pau-

vre petite! Elle n'est pas malheureuse; savez-vous qu'en moins de rien je suis devenu un assez bon parti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, combien de femmes aussi jolies et plus intéressantes peut-être...

MARCELIN.

Tantôt vous me trouviez trop pauvre; si maintenant je me trouvais trop riche, moi.

DORVILÉ.

Il est certain que vous pourriez prétendre... (A sa sœur.) Une nouvelle idée qui me germe dans la tête, ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR, à son frère.

Oui, quelque folie, songez à la vente.

MARCELIN.

Mais elle m'adore... Et moi... Ah! çà, monsieur Léonard, quel emploi faisons-nous de nos fonds? voilà l'important.

LÉONARD.

C'est précisément de quoi nous nous entretenions. M. Dorvilé se trouve forcé par les circonstances...

MARCELIN.

Aurait-il quelque chose à vendre?

LÉONARD.

Son château.

MARCELIN.

Je l'achète.

DORVILÉ.

Vraiment?

MARCELIN.

Sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est charmant.

MARCELIN.

Fixez le prix, je n'y regarderai pas.

DORVILÉ.

Ah! monsieur...

MARCELIN.

Eh! non, cela me convient, cela vous oblige, et je suis trop heureux... Le château, les meubles, le carrosse, les chevaux, les laquais, j'achète tout, moi. Cela m'épargnera la peine de me monter une maison.

DORVILÉ.

Vous achetez tout! Ah! monsieur, qu'il est doux de voir la fortune passer entre les mains d'un homme aussi franc, aussi vif, aussi rond en affaires; ma foi, votre gaieté me gagne et me console. C'est convenu, vous voilà le maître, je vous cède tout; sauf la femme de chambre de ma sœur et mon petit jokey, mes gens sont à vous : d'excellents sujets.

MARCELIN.

A qui le dites-vous? Ne les connais-je pas tous? C'est cela, père Dorvilé; traitons l'affaire gaiement. Je prends votre château ; voulez-vous ma boutique?

DORVILÉ.

Ah, monsieur! quelle épigramme!

MARCELIN.

Eh! non, c'est sans mauvaise intention, une plaisanterie. Ne vous reste-t-il pas des ressources? Si je peux vous servir, comptez sur moi. En attendant, monsieur Léonard, eh! vite un bon acte de vente.

LÉONARD.

A vos ordres, monsieur. M. Dorvilé a payé la terre cent mille francs, il y a quelques années; pour les meubles, les embellissements, le renchérissement progressif...

DORVILÉ.

Soixante mille francs, est-ce trop?

MARCELIN.

C'est pour rien.

DORVILÉ.

Pas d'autre hypothèque que celle de ma sœur.

LÉONARD.

Moitié comptant, moitié après la transcription.

MARCELIN.

C'est cela. Dépêchez-vous, monsieur Léonard.

DORVILÉ.

Oui, dépêchez-vous.

LÉONARD.

Je suis aussi pressé que vous, messieurs. Un acte notarié pour l'immeuble, un sous-seing privé pour le reste. Eh! vivent les changements de fortune pour un notaire. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Me voilà propriétaire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà mes fonds assurés.

DORVILÉ.

Me voilà en argent comptant, permettez que je vous remercie.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi donc.

MARCELIN.

Point du tout; c'est moi, au contraire, qui vous dois des remercîments; ou plutôt, remercions-nous mutuel

lement tous les trois. Je ne vous presse pas, mais quand pourrai-je occuper mon château?

DORVILÉ.

A l'instant, je suis aussi rond que vous en affaires, moi; aussi bien je pars pour Paris après dîner.

MARCELIN.

Pourquoi donc cela? Je vous offre un appartement dans votre château; mais non, c'est une place dans ma voiture. Tenez, cette petite acquisition ne me suffit pas; j'en médite d'autres. Je pars aussi pour Paris ce soir, qu'en dites-vous? Cela contrariera Georgette; oh! je l'aime toujours. Mais voilà un événement qui nécessairement retarde mon mariage. Il faut voir Paris. Je n'y suis pas retourné depuis le collége. Vous y allez pour affaires, pour tâcher d'y retrouver, d'y gagner quelque argent; moi j'y vais pour m'y divertir, acquérir, dépenser.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ce que c'est qu'une ruine, ce que c'est qu'une fortune! mon frère perdait la tête tout à l'heure, et maintenant c'est vous qui la perdez.

MARCELIN.

Auprès de vous, belle dame, on la perd facilement.

MADAME DE SAINT-PHAR.

De la galanterie?

MARCELIN.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît? (A part.) Elle est fort bien, cette femme-là. (Haut.) Or çà, je connais un peu mon domaine, moi; mais pas aussi bien que vous, et je ne serais pas fâché d'examiner, d'inspecter...

DORVILÉ.

Comment donc, monsieur; mais je vais vous conduire partout moi-même.

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, DUMONT.

DUMONT.

Les chevaux sont mis, monsieur.

DORVILÉ.

Dételez-les, je ne pars que ce soir, je prends des chevaux de poste. Dumont, vous n'êtes plus à moi.

DUMONT.

Hélas! je présume bien que monsieur n'a plus besoin de mes services. Si vous saviez combien je souffre de quitter des maîtres aussi bons. Je venais vous demander mon congé; car enfin il faut du temps pour trouver une place.

DORVILÉ.

Je vous en ai trouvé une; vous entrez au service de monsieur. (Il montre Marcelin.)

DUMONT.

De qui?

DORVILÉ.

De monsieur.

DUMONT.

Marcelin?

DORVILÉ.

Oui, de monsieur Marcelin.

MARCELIN.

Qui vient d'hériter de cinquante mille écus de rente; je suis bien aise de vous le dire, mon ami.

DUMONT.

Pas possible!

MARCELIN.

Ainsi, mon garçon, me voilà ton maître. Les mêmes gages, les mêmes profits que chez M. Dorvilé.

DUMONT.

Ah! monsieur, certainement vous savez combien j'ai toujours eu d'estime... (A part.) Cela ne m'arriverait pas, un bonheur comme celui-là.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon. Ah çà! voyons le château.

DORVILÉ.

Conduisez monsieur; je vous rejoins, j'ai deux mots à dire à ma sœur.

MARCELIN.

A votre aise. Marchez, Dumont. Mon Dieu, comme on s'accoutume facilement à être riche. (Il sort avec Dumont.)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il n'est pas si facile de s'accoutumer à la pauvreté.

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Un grand projet, ma sœur; voilà mon château vendu, cela nous donne le temps de respirer. Marcelin est jeune encore, il n'est pas sot, il a de l'éducation, il ne lui manquait que de la fortune; en deux mots, je veux l'amener à vous épouser.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi? moi!

DORVILÉ.

Oui, vous; rien de plus naturel que de s'associer à son beau-frère? et je rétablis ma fortune.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Y pensez-vous?

DORVILÉ.

Pourquoi donc pas? Il est riche, il est aimable, il est bon.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, mon frère, voilà une idée d'une extravagance...

DORVILÉ.

Ne vous trouvait-il pas charmante tout à l'heure? Quoique moins riche que lui, ne jouissez-vous pas d'une certaine fortune, puisque vous retrouvez tous vos fonds dans la vente de mon château? Tout neuf et étranger dans le monde, ne lui faut-il pas une femme qui sache gouverner, régler, recevoir et dépenser honorablement.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est possible... mais la proposition est d'une brusquerie... Et sa petite Georgette?

DORVILÉ.

Fi donc! une paysanne, la fille d'un jardinier! Il lui fera du bien, il l'établira, et il vous épousera.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais point du tout; vous rêvez, je crois; Marcelin peut avoir beaucoup de qualités, mais vous entendez bien que je ne puis me mêler de cette affaire-là.

DORVILÉ.

Eh! non, laissez-vous conduire, je me charge de tout. L'ami Valberg pourra nous aider; il va venir dîner avec nous; il est d'une adresse... et dévoué comme il l'est à nos intérêts...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, ne parlant jamais que d'âme et de sentiment.

DORVILÉ.

Précisément, il y a de quoi séduire Marcelin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je n'aime pas votre Valberg ; je voulais rompre avec lui ; je conçois qu'il peut vous être utile...

DORVILÉ.

C'est cela ; on se brouille avec les gens quand on n'en a pas besoin ; on s'en rapproche quand ils peuvent servir. Justement le voici ; il faut lui dire franchement tout ce qui nous arrive.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère est d'une vivacité !

SCÈNE IX.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Je vous revois donc, ma belle bienfaitrice, mon cher et bon protecteur. Vous m'excuserez, je suis en bottes ; je suis venu par le petit bois, sur ma petite jument : pauvre bête ! malgré tout mon attachement pour elle, je ne l'ai pas ménagée. J'étais si impatient de saluer mes amis, mes respectables amis.

DORVILÉ.

Votre serviteur, mon cher Valberg.

VALBERG.

Le juste Ciel puisse-t-il anéantir tous les ingrats ! Je ne le suis pas ; je vous dois tout, je me fais gloire de le publier, et je n'aspire qu'au bonheur de pouvoir reconnaître...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop beau de votre part.

VALBERG.

Au moins vous ne me refuserez pas une grâce. Il faut absolument prendre jour pour visiter mon modeste ermitage, ma bonne sœur, dont le cœur répond au mien... Je ne vous recevrai pas comme vous le méritez, comme vous me recevez tous les jours; mais l'aisance de la médiocrité, de la franchise, du sentiment, et une douce gaieté... Et quand je pense que vous pourrez vous dire : « Leur bonheur est mon ouvrage », les larmes m'en viennent aux yeux.

DORVILÉ.

Oui, je connais votre sensibilité.

VALBERG.

C'est un si beau spectacle que celui d'un riche bienfaisant qui va sécher les pleurs dans les chaumières.

DORVILÉ.

Point du tout; je ne sèche plus de pleurs, mon ami; je ne suis plus riche, je suis ruiné.

VALBERG.

Plaît-il!

DORVILÉ

Je n'ai plus rien.

VALBERG.

Ah, mon Dieu!

DORVILÉ.

J'ai vendu mon château.

VALBERG.

Déjà! Quel événement! j'en suis navré, écrasé, mon ami : et pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir?

DORVILÉ.

Mais c'est de tout à l'heure que j'ai appris le malheur, et que j'ai fait la vente.

VALBERG.

Ah ! mon Dieu ! cela fait mal.

DORVILÉ.

Ce bon Valberg ! Vous seriez accouru encore plus vite.

VALBERG.

N'en doutez pas.

DORVILÉ.

Aussi ai-je compté sur vous. J'ai besoin de votre entremise pour un projet qui concerne ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais non, ne l'écoutez pas, je vous en prie.

VALBERG.

Pourquoi donc cela ? Je suis tout à vous, disposez de moi. Malheureusement j'ai bien peu de temps : j'ai remis des affaires très-importantes à ce soir; n'importe, je sacrifierai tout. Combien je vous plains ! Quelle perte pour moi ! Mais non, je ne veux songer qu'à vous seul, mon ami; et quel est donc le nouvel acquéreur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous l'avez vu là, c'est Marcelin.

VALBERG.

Qu'est-ce que c'est que Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

L'écrivain public, nouvellement enrichi par un héritage.

DORVILÉ.

Comme moi nouvellement ruiné par la friponnerie de mon correspondant.

VALBERG.

Quelle horreur ! Voilà les hommes, voilà le monde ! Que je me félicite de ma médiocrité ! les uns montent, les autres descendent; moi je reste où je suis, comme

ces bonnes gens toujours en place sous tous les régimes, plaignant ceux qui tombent, recherchant ceux qui s'élèvent, toujours sensible... Et ce Marcelin?

DORVILÉ.

Est dans l'enthousiasme, dans l'ivresse de sa fortune, prêt à conclure tous les marchés, à prendre tous les arrangements, à céder à toutes les impressions.

VALBERG.

C'est donc un homme d'or, une âme noble, généreuse, libérale?

DORVILÉ.

Il visite dans ce moment son nouveau domaine; il faut que je le rejoigne; en deux mots, j'avais pensé... Mais le voici.

VALBERG.

Le voici. Une excellente tournure, et puis un air de bonhomie et de contentement qui vous gagne le cœur.

SCÈNE X.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon; j'ai le temps de voir le reste.

DORVILÉ.

J'allais au-devant de vous, monsieur.

MARCELIN.

Eh! non, ne vous dérangez pas. C'est joli, fort joli, seulement l'entrée un peu mesquine. Oh! c'est tout simple, vous n'aviez pas une fortune assez considérable, mais qu'est-ce que c'est, mon cher Dorvilé? j'ai vu de

grands apprêts; vous attendiez du monde à dîner, à ce qu'il me paraît; le repas fait partie du marché, n'est-ce pas? Permettez que je prie madame de vouloir bien en faire les honneurs, et que je vous invite vous et vos amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est vraiment aimable.

VALBERG.

Très-aimable. Monsieur, c'est un honneur que je sais apprécier.

MARCELIN.

Monsieur fait-il aussi partie du marché?

VALBERG.

Pas précisément; je suis un ami du château.

DORVILÉ.

C'est M. Valberg, receveur de l'enregistrement de la ville voisine, qui venait me demander à dîner.

MARCELIN.

Eh bien, monsieur...

VALBERG.

Oui, monsieur; un homme pénétré de la douleur du cher Dorvilé, et ravi en même temps que la fortune sourie à une personne aussi intéressante; car les belles âmes se devinent, et du premier coup d'œil je me sens porté par le sentiment...

MARCELIN.

Ah! monsieur, il ne s'agit pas de sentiment, mais d'appétit, et je me fais un vrai plaisir..... Ah! cousin Ducoudrai, comme votre fortune me vaut des amis.

VALBERG.

Ducoudrai, dites-vous?

MARCELIN.

Le cousin dont j'hérite.

VALBERG.

Attendez donc, je me le rappelle, j'ai eu le plaisir de le voir; je connais tout le monde moi : un très-galant homme! Et il est mort! Parbleu je me félicite de retrouver un de ses parents.....

MARCELIN.

C'est moi, monsieur, qui suis enchanté. Comme je vous disais mon cher Dorvilé, l'entrée est mesquine.

VALBERG.

C'est ce que je vous ai toujours reproché.

MARCELIN.

C'est surtout cette boutique d'écrivain qui nuit à l'ensemble.

VALBERG.

Ah! le cher Dorvilé se serait fait un scrupule de vous déplacer.

DORVILÉ.

Parbleu!

MARCELIN.

Oh! oui, il ayait pour moi des égards; mais moi je rachèterai le droit de la commune, et je médite déjà un plan de nouvelle construction.

VALBERG.

Oui, on peut donner à l'avenue une tournure mélancolique et champêtre. Permettez que je m'établisse votre architecte; nous avons quelque goût, quelque teinture des beaux-arts.

DORVILÉ.

C'est un homme universel que ce cher Valberg.

MARCELIN.

Eh bien, monsieur, nous causerons, nous verrons; et puis ce n'est pas tout, mon nouvel ami; vous habitez la ville voisine; je vous en prie, dites à tout le monde

qu'on vienne me voir, qu'on sera bien reçu ; je ne veux pas qu'on s'aperçoive que le château a changé de maître.

VALBERG.

C'est tout ce que je demande, monsieur; il est déjà si cruel de perdre un voisin, un ami comme M. Dorvilé.

MARCELIN.

Mais vous ne le perdrez pas ; il viendra passer quelque temps chez moi, avec son aimable sœur. Or çà, maintenant c'est M. Léonard qui nous manque.

SCÈNE XI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, LÉONARD.

LÉONARD.

Me voici ; je me suis pressé, comme il faut envoyer cela à l'enregistrement.

VALBERG.

A l'enregistrement? mais ne suis-je pas-là; qu'est-ce que c'est, monsieur Léonard ?

LÉONARD.

Le contrat de vente entre ces deux messieurs.

VALBERG.

Ah ! fort bien, je m'en chargerai.

MARCELIN.

Et de quoi s'agit-il à présent, monsieur Léonard.

LÉONARD.

De lire, parafer et signer.

MARCELIN.

Eh bien, lisons, parafons et signons.

DORVILÉ.

Dans le petit pavillon, il y a tout ce qui faut pour écrire.

MARCELIN.

Eh! vite, entrons dans le petit pavillon.

DORVILÉ, à Valberg.

Restez avec ma sœur, elle va vous expliquer...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! que voulez-vous que je lui dise?

DORVILÉ, à sa sœur.

Tout ce que vous voudrez, mais parlez-lui. (Haut.) Eh bien, messieurs; passez donc, je vous en prie. (A Marcelin et à Léonard.)

MARCELIN.

Vous vous moquez; après vous, monsieur Dorvilé; ne suis-je pas chez moi?

DORVILÉ, à part.

Chez lui! (Il entre dans le château, avec Léonard et Dorvilé.)

SCÈNE XII.

MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Vous ne m'aviez pas trompé, il plie sous le poids de son bonheur, on en fera ce qu'on voudra.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, je ne sais comment vous dire l'idée qui a passé par la tête de mon frère.

VALBERG.

Eh! mais, ne suis-je pas son ami, le vôtre? Oui, ce Marcelin est vraiment un bon homme. Nous voilà déjà très-bien ensemble. C'est fort heureux qu'il ne soit entouré que d'honnêtes gens : on le mènerait loin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que doivent craindre les personnes qui s'intéressent à lui.

VALBERG.

Sans doute; par probité même, on doit chercher à le diriger, à le conduire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que mon frère avait pensé, car je n'y suis pour rien, je vous prie de le croire.

VALBERG.

Et comme cette même probité ne défend pas de songer à ses petits intérêts quand ils ne nuisent pas à ceux des autres...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère veut me persuader que ce M. Marcelin a daigné remarquer en moi quelques grâces, quelques charmes.

VALBERG.

Cet homme-là peut être très-utile à ses amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Enfin,.... vous ne devinez pas.

VALBERG.

Pardonnez-moi, je commence à entrevoir... Quel service pourrais-je lui demander?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous le répète, je n'y suis pour rien. J'étais bien loin de songer à me remarier; c'est mon frère...

VALBERG.

Attendez,.... une idée lumineuse!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc?

VALBERG.

J'ai une sœur aussi, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment?

VALBERG.

Jeune, jolie; un peu naïve, mais je la dirigerai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment, votre sœur!

VALBERG.

Ah! mon Dieu, cela m'a échappé, c'est une plaisanterie. Ecoutez donc, permettez donc. Certainement je me sacrifierais, je m'immolerais pour ce bon Dorvilé....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Suis-je assez humiliée!

VALBERG.

Mais vous ne m'entendez pas.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Chérissez, chérissez cette tendre sœur, modèle des vrais amis; mais croyez que je n'ai que faire de vos rares services... (Elle sort.)

VALBERG, seul.

Eh! mais, en vérité, c'est d'une injustice... les gens ne sont pas raisonnables. On se doit à ses amis, c'est gravé dans mon âme; mais faut-il s'oublier soi-même?... Ecoutez donc, permettez donc....

SCÈNE XIII.

LÉONARD, VALBERG.

LÉONARD.

Allez donc, monsieur Valberg; on vous attend. Désespéré de ne pouvoir dîner avec vous; M. Marcelin m'avait invité; c'est une occasion qui se retrouvera.

VALBERG.

Ah! monsieur Léonard, quelle chose étrange que la vie! Mais est-il rien de si cruel pour une âme pure et franche comme la mienne que de se brouiller avec des amis, des gens vers lesquels le cœur et le sentiment... Je vais me mettre à table. (Il sort.)

LÉONARD.

Ah! oui, monsieur, c'est bien cruel certainement... Que diable veut-il dire?

SCÈNE XIV.

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur Léonard?

DELORME.

Nous venons de chez vous.

GEORGETTE.

Qu'avez-vous fait de Marcelin?

LÉONARD.

Il dîne dans son château.

DELORME.

Comment, dans son château?

LÉONARD.

Eh! oui, M. Dorvilé a vendu, Marcelin a acheté; j'ai fait l'acte, ils l'ont signé.

GEORGETTE.

Eh bien, mon père, qu'en dites-vous? Me voilà dame et maîtresse d'un château.

DELORME.

C'est joli; cela console un peu d'être oublié dans le testament.

GEORGETTE.

Comment, si cela console!

LÉONARD.

Voulez-vous aller le joindre?

GEORGETTE.

Non pas, pour le moment; nous avons une chose bien plus importante à concerter avec vous.

LÉONARD.

Eh! quoi donc?

GEORGETTE.

Mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Oui dà. Bon, encore un acte.

DELORME.

C'est cela; nous avons dîné, nous; ne dérangeons pas Marcelin; allons chez vous, monsieur le notaire.

GEORGETTE.

Et puis nous reviendrons rapporter le contrat tout fait à Marcelin.

DELORME.

Et puis il n'aura plus qu'à le signer, comme il a signé la vente.

GEORGETTE.

Moi, cependant, je vais mettre ma robe de soie, n'est-ce pas, mon père? en attendant que j'aie pris les modes de Paris, n'est-ce-pas, mon père?

DELORME.

Oui, mon enfant, fais-toi belle; et quand tu te verras passer dans ton carrosse... Non, je me trompe, c'est la joie... Quand on te verra rouler en équipage... et moi devenir le beau-père du maître, quand je n'étais que le jardinier... Quelle bénédiction! Ne perdons pas le temps, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Je n'aime pas plus à le perdre que vous, monsieur Delorme; une succession, un contrat de vente, un contrat de mariage; quelle belle journée pour une étude!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

DORVILÉ, seul.

Holà ! quelqu'un ! Comtois, Germain, Dumont ! Je n'ai pu trouver le moment de causer avec ma sœur ; aura-t-elle parlé à Valberg ? Dumont ! Voyez si ces drôles-là répondront ! J'ai vendu mon château, c'est quelque chose ; oh ! si je peux recouvrer le reste, je le tiendrai bien cette fois. Germain, Dumont ! On dirait qu'ils s'entendent pour me faire apercevoir que je ne suis plus leur maître. Dumont !

SCÈNE II.

DORVILÉ, DUMONT.

DUMONT.

Eh ! mon Dieu ! monsieur, me voilà.

DORVILÉ.

Je vous trouve bien impertinent de me faire attendre.

DUMONT.

Ma foi, monsieur, c'est bien le moins que les domestiques aient le temps de dîner après les maîtres.

DORVILÉ.

Que fait ma sœur ?

DUMONT.

Elle est dans le jardin avec monsieur.

DORVILÉ.

Monsieur qui?

DUMONT.

Eh! mais vraiment, monsieur, le maître de la maison.

DORVILÉ.

Ah! fort bien. M. Marcelin a-t-il assez ri, chanté, imposé silence à tout le monde pendant le dîner? Que de projets! que de châteaux en Espagne! J'ai été comme cela. Priez Valberg de venir me trouver ici.

DUMONT.

M. Valberg! il est parti.

DORVILÉ.

Comment, parti!

DUMONT.

Mais oui, monsieur; à peine avait-on pris le café qu'il s'est éclipsé.

DORVILÉ.

Ah! diable, cela me contrarie. Enfin, me voilà plus riche que je ne désirais l'être quand j'ai commencé; je devrais m'en tenir là, vivre philosophiquement dans la retraite. Oh! non. Quand une fois on a goûté de la fortune... A moins de millions, n'est-on pas toujours pauvre? Dites tout bas à ma sœur que je voudrais lui parler: Non, ne lui dites rien. J'ai vu Marcelin lui lancer des regards... Cependant je voudrais savoir... Allez donc, Dumont.

DUMONT.

Eh! mais, monsieur, tâchez d'abord de savoir ce que vous voulez; je ne peux pas deviner. Tenez, la voilà, madame votre sœur.

SCÈNE III.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

MADAME DE SAINT-PHAR.

M. Marcelin vous appelle, Dumont; il demande les clefs de la galerie.

DUMONT.

Ah! mon Dieu! j'y cours bien vite, madame; je vous remercie de m'avoir averti : ce n'est pas ma faute, c'est monsieur qui me retenait.

DORVILÉ.

C'est bon, laissez-nous. (Dumont sort.) Il sert déjà mieux son nouveau maître qu'il ne m'a jamais servi. Oh non. Hier encore je n'avais qu'à me louer de son zèle. Pauvre Dorvilé!

SCÈNE IV.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Eh bien! ma sœur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien, mon frère?

DORVILÉ.

Où en êtes-vous avec Marcelin?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais, en vérité, mon frère, voilà une question... On dirait, à vous entendre, que je suis de moitié dans vos extravagances.

DORVILÉ.

Eh! morbleu, ma sœur, est-ce avec moi que vous de-

vez feindre? Ce mariage n'est-il pas bien plus avantageux pour vous que pour moi? Et vous l'avez senti. Vous approuvez mon idée; elle est superbe, mon idée. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué vos petits soins, vos petites attentions pour M. Marcelin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dites plutôt que c'est lui qui m'a vraiment embarrassée, avec ses regards, ses soupirs et ses perpétuels compliments.

DORVILÉ.

Avez-vous parlé à Valberg? nous secondera-t-il! Pourquoi nous a-t-il quitté? Il va revenir, sans doute?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, comptez sur votre cher Valberg.

DORVILÉ.

Un ami chaud, adroit, qui serait un excellent chef de cabale pour conduire une intrigue.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un égoïste qui change, se plie au gré de la fortune, et ne sert que ceux qui peuvent le servir. Je lui ai raconté en plaisantant vos folles idées. C'est une obligation de plus qu'il vous a, mon frère; ces folles idées l'ont avisé de ce qu'il devait faire, non pas pour vous, mais pour lui. Le voilà qui songe à faire épouser sa sœur à Marcelin.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? Comment, ce petit Valberg se permettrait... C'est un ingrat. C'est donc cela que pendant tout le dîner il nous regardait à peine. Je lui passais sa sensibilité pour le nouveau riche, c'est tout simple; mais vouloir nous nuire... Oh! je ne les crains pas. Je les ai vus tellement s'agiter, intriguer autour de moi, quand j'étais riche, qu'ils m'auront appris à intriguer autour des autres. En fait de finesse et de manœuvres, j'ai de l'inspiration, du génie, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, vous êtes un habile homme, mon frère; je ne dissimulerai pas avec vous. Vous savez que l'intérêt a peu d'empire sur moi; je l'ai bien prouvé en épousant ce pauvre M. de Saint-Phar. Ce n'est donc pas la fortune de Marcelin qui pourrait me décider; vraiment, cet homme-là gagne à se faire connaître.

DORVILÉ.

Quand je vous l'ai dit : c'est un homme charmant, avec lequel vous serez parfaitement heureuse; mais il faut voir..., il faut parler... Il y a à craindre...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc! la sœur de ce Valberg? Elle est encore moins redoutable que la fille du jardinier; une provinciale bien gauche, bien ridicule...

DORVILÉ.

Tandis que vous, jeune et élégante parisienne... Mais faites donc valoir vos avantages, déployez votre esprit, éblouissez-le de votre ton, de vos manières, de vos grâces.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous seriez un excellent maître de coquetterie, mon frère. Non, je ne ferai pas de démarches auprès de lui; mais je l'amènerai à en faire auprès de moi.

DORVILÉ.

Le temps nous presse ; sa petite paysanne ne va pas manquer de venir le chercher.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! mon Dieu! n'avez-vous pas remarqué comme les vapeurs d'ambition lui ont monté subitement la tête.

DORVILÉ.

C'est vrai. Il a déjà ce ton tranchant, cet air content de lui-même, qu'on m'a reproché, que je n'ai jamais eu,

que j'aurai moins que jamais, parce qu'enfin je suis un bon homme, moi. Au reste, nous emmenons Marcelin à Paris; et là, ma foi... Ah! je l'entends.

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Cela n'est pas assez grand, cela n'est pas assez vaste.

DORVILÉ.

Nous parlions de vous, monsieur.

MARCELIN.

Votre serviteur; et puis j'amènerai un peintre, pour qu'il me dise si effectivement tous ces tableaux sont des originaux; je ne veux pas de copies, moi.

DORVILÉ.

Vrais originaux, monsieur; ils m'ont coûté assez cher.

MARCELIN.

Et puis votre bibliothèque m'a fait naître une grande idée; je veux m'entourer de savants, de poëtes, de gens de lettres, je les encouragerai, je leur ferai des pensions, je leur donnerai des prix, je serai leur Mécène.

DORVILÉ.

Ma sœur pourra vous indiquer les Virgiles et les Horaces du jour. L'hiver dernier, n'avait-elle pas fondé chez moi un dîner de beaux esprits.

MARCELIN.

J'aurai des gravures, des médailles, des loges à tous les spectacles; et quelle cave! quelles porcelaines! quel cuisinier surtout! quoique le vôtre ne soit pas mauvais.

Enfin mon éducation est incomplète, je prendrai un maître de danse, un maître d'armes; et puis, j'ai des idées, des plans de réformes, de perfectionnement; je me sens né pour jouer un grand rôle.

DORVILÉ.

Riche comme vous l'êtes, d'ailleurs, ne pouvez-vous faire quelque mariage?

MARCELIN.

Oh! quelque mariage; oui, sans doute, si je voulais... Car enfin rien n'est terminé avec Georgette... Cependant..., tenez, je crois que je ferai bien de partir très-promptement pour Paris.

DORVILÉ.

C'est ce que nous disions, monsieur...

MARCELIN.

Et là, malgré mes études, je saurai encore trouver quelques instants à consacrer à la société; à vous surtout, belle dame.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Est-ce encore une galanterie que vous voulez m'adresser?

MARCELIN.

N'êtes-vous pas faite pour en inspirer toujours de nouvelles. (A part.) C'est unique, cette femme-là m'intimidait; je me sens plus hardi à présent. (Haut.) Croyez, madame... Mais où est-il donc ce monsieur Valberg, que vous m'avez fait inviter à dîner?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est parti.

MARCELIN.

Comment! parti sans rien dire!

DORVILÉ.

Oui, c'est l'usage; on dîne chez les gens, et l'on s'en va.

MARCELIN.

Ah! c'est l'usage. Je voulais donc vous dire, belle dame, que... M. Dorvilé n'est pas de trop. Mais le voici, M. Valberg; il y a une dame avec lui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Une dame!

DORVILÉ.

Quel contre-temps!

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, VALBERG, CÉLESTINE.

VALBERG, en entrant, à sa sœur.

Tu entends-bien, parle, mais ne babille pas.

CÉLESTINE, à son frère.

Me prenez-vous pour une sotte? Je ne ferai pas de bévues.

VALBERG.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma bonne sœur Célestine. (A sa sœur.) Allons, parle.

CÉLESTINE, à Dorvilé.

Oui, monsieur; mon frère est venu me chercher, j'ai fermé la boutique, j'ai congédié mon cousin, qui me lisait le roman de *Mathilde* pendant que je travaillais, et je me félicite....

DORVILÉ.

Eh! mademoiselle, ce n'est pas à moi que vous devez vos compliments.

VALBERG.

Qu'est-ce que vous faites donc, Célestine? (En montrant Dorvilé.) Monsieur est M. Dorvilé, cet homme estimable

dont je vous ai parlé hier; et monsieur est le digne, l'intéressant Marcelin, dont je vous ai parlé aujourd'hui.

CÉLESTINE, bas à son frère.

Ah! c'est monsieur... Dame, vous me dites le plus riche, je jugeais par l'habit. (Haut.) Monsieur...

MARCELIN.

Oui, mademoiselle; c'est moi qui suis enchanté. (Bas à madame de Saint-Phar.) Elle a un petit air éveillé qui inspire la gaieté.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, un air niais qui fait rire.

VALBERG.

Saluez donc madame, ma sœur; c'est la sensible amie...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dont vous avez parlé hier à mademoiselle, n'est-il pas vrai?

VALBERG.

Précisément.

CÉLESTINE.

Madame, j'ai bien l'honneur... (Bas à son frère.) Est-ce la dame qui a des prétentions?

VALBERG, bas à sa sœur.

Tais-toi donc. (A Marcelin.) Vous m'avez si bien reçu, votre cœur et le mien du premier abord se sont si bien répondus, que j'ai cru ne pas devoir perdre un moment pour vous faire connaître une sœur chérie. L'amitié, la nature se partagent mon âme.

DORVILÉ.

Oui, la nature, l'amitié; moi j'aime mieux les bonnes actions que le beau langage.

VALBERG.

C'est très-juste, ce que vous dites-là, mon cher Dorvilé.

CÉLESTINE.

Oui, monsieur; l'éloge que mon frère m'a fait de vos grandes qualités, m'a inspiré pour vous une estime...

DORVILÉ, à part.

Croyez mademoiselle, que votre frère et vous n'êtes pas les seuls qui ayez conçu beaucoup d'estime pour monsieur.

MARCELIN.

Ma foi, messieurs et mesdames, vous m'enchantez; quand je ne devrais à ma fortune que l'avantage de me procurer des assurances aussi unanimes d'une parfaite amitié, je lui aurais de grandes obligations.

VALBERG.

Ah ! l'amitié... Est-ce donc la fortune qui l'inspire? A la bonne heure, je suis franc; il est doux d'être l'ami d'un homme riche ; mais ce qui fait vraiment naître l'amitié, c'est une secrète impulsion, une certaine sympathie dans l'amour.

CÉLESTINE.

Oui, comme dans l'amour. Je suis aussi franche que mon frère...

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ingénu.

CÉLESTINE.

Hélas! oui, je suis naïve, timide, modeste et silencieuse.

VALBERG.

Oui, ce sont des vertus de famille chez nous. (Bas à sa sœur.) Tais-toi donc.

CÉLESTINE, à son frère.

Ai-je dit une sottise?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est fâcheux que M. Marcelin ne puisse pas mettre à l'épreuve ces belles vertus de votre famille.

DORVILÉ.

Oui, c'est dommage. Il part ce soir avec nous pour Paris.

CÉLESTINE, à son frère.

Ah! mon Dieu! il part pour Paris, mon frère.

VALBERG.

Vous partez?

MARCELIN.

Vous sentez que je suis impatient de me rendre à Paris, c'est la patrie des gens riches.

CÉLESTINE.

Ah! mon Dieu! et moi qui ai congédié mon cousin.

VALBERG.

Quelle heureuse rencontre, mon cher Marcelin! nous partons avec vous.

DORVILÉ.

Comment, vous iriez à Paris?

CÉLESTINE.

Nous irions à Paris, mon frère?

VALBERG.

Oui, ma bonne sœur; je sais que tu le désires, et puis j'ai quelques intérêts à y régler.

CÉLESTINE.

Ah! quelles délices!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et votre emploi, qu'est-ce qui le remplira?

VALBERG.

J'ai un commis, j'ai un congé.

MARCELIN.

A merveille, je vous emmène tous; nous avons une berline aussi grande que la diligence.

CÉLESTINE.

Ah! quel plaisir, à Paris, les promenades, les spectacles, les modes...

VALBERG.

Et les malheureux que vous visiterez, que vous soulagerez; voyage véritablement sentimental.

MARCELIN.

Nécessaire. J'ai besoin de me former à l'école du monde. M. Dorvilé et sa sœur veulent bien me servir de guides, de mentors.

CÉLESTINE.

Oh! que j'aurai bientôt pris les grâces, les manières, les façons.

MARCELIN.

C'est cela, nous ferons un cours complet d'usage et de bon ton; madame me formera, je formerai mademoiselle.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que vous dites donc?

MARCELIN.

Pardon, c'est la gaieté, la joie...

VALBERG.

Madame est bien en état de donner des leçons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous me dites une impertinence.

VALBERG.

Je ne m'en doutais pas.

DORVILÉ, s'emportant.

Oui, vous êtes un ingrat; nous connaissons vos vues secrètes.

MADAME DE SAINT-PHAR, à son frère.

Taisez-vous donc.

CÉLESTINE.

Croyez-vous que les vôtres nous aient échappé.

VALBERG, bas à sa sœur.

Tais-toi donc.

MARCELIN.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? on se pique, je crois; c'est charmant. C'est moi qu'on se dispute. Ne vous fâchez donc pas. Vive la richesse! elle vous donne à choisir; mais je n'entends pas que l'on se querelle chez moi, pour moi; des amis!

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, VALBERG, CÉLESTINE, GEORGETTE, parée.

GEORGETTE.

Me voici.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Georgette!

DORVILÉ.

Il ne manquait plus qu'elle.

MARCELIN.

Allons, en voilà une troisième.

GEORGETTE.

C'est bien heureux qu'on puisse vous voir. Je devrais vous gronder; depuis la nouvelle de votre héritage, n'avoir pas été plus inquiet de moi! je vous pardonne, je suis si joyeuse. Mais regardez-moi donc, mon cousin.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette petite effrontée?

VALBERG.

C'est votre parente, à ce qu'il paraît?

MARCELIN.

Fort éloignée.

VALBERG.

N'importe. Mademoiselle, voulez-vous bien permettre...?

GEORGETTE.

Votre servante, mon parrain. Eh bien, direz-vous encore que Marcelin n'est pas assez riche pour moi, que je suis faite pour trouver beaucoup mieux?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Non, sans doute.

VALBERG, à Marcelin.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MARCELIN.

J'étais sur le point de l'épouser.

VALBERG.

Mais, c'est une paysanne.

MARCELIN.

Eh! mon Dieu oui; mais que voulez-vous?

GEORGETTE.

Je n'oublierai jamais vos bontés, mon parrain, ni celles de madame; une fois la femme de Marcelin, je veux qu'il vous aide de son crédit, que sa fortune lui serve à réparer la vôtre. Je n'aurai pas besoin de le presser, il a si bon cœur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mille grâces de vos intentions généreuses, mademoiselle.

DORVILÉ, à part.

C'est une bonne fille, au fond.

GEORGETTE.

Voyez-vous, mon cousin; c'est un jour de fête aujourd'hui, et je me suis parée.

DORVILÉ.

Mais, dites-moi donc, Georgette, ma filleule, est-ce que vous perdez la tête? comment avez-vous pu conserver l'espoir d'épouser encore M. Marcelin?

CÉLESTINE.

En effet, c'est d'un orgueil... Vous vous oubliez, ma petite.

GEORGETTE.

Comment, je m'oublie! Ah! je vois ce que c'est : vous le jugez d'après vous; mais je suis sûre de lui; les richesses ne le corrompront pas; il les méprisait tant quand il était pauvre. Et tous ses beaux discours sur la force de ses principes, sur son amour pour moi... Répondez-leur donc, mon cousin, je vous en prie; dites-leur que vous m'aimez toujours.

MARCELIN.

Oui, sans doute, ma chère cousine. (A part.) En effet, je ne peux pas me dispenser... (Haut.) Vous m'avez bien jugé, et mon cœur... (A part.) C'est fort embarrassant.

GEORGETTE.

Là, vous l'entendez, messieurs et mesdames. Or ça, mon cousin, mon père et M. Léonard vont venir.

MARCELIN.

Ah! oui. M. Léonard doit m'apporter le portefeuille de la succession; j'ai des comptes, des quittances à signer.

GEORGETTE.

Il s'agit d'une affaire bien plus importante : ce n'est plus le cas à présent de se marier sans contrat.

MARCELIN.

Sans contrat... Oh! non, il faut un contrat. (Bas à Valberg.) Je ne sais que dire, moi.

VALBERG, à Marcelin.

Rien n'est écrit encore?

MARCELIN, à Valberg.

Rien du tout.

VALBERG, à Marcelin.

Vous n'êtes point lié.

GEORGETTE.

Justement, les voici.

DORVILÉ, à sa sœur.

Que je souffre! que je fais de mauvais sang!

CÉLESTINE, à Valberg.

Vous ne m'aviez pas parlé de cette petite paysanne, mon frère.

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, CÉLESTINE, DELORME, LÉONARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Venez, mon père; venez, monsieur Léonard; voilà mon cousin qui vient de me répéter qu'il m'aimait toujours.

DELORME.

Messieurs et mesdames... Diable, je ne m'attendais pas à trouver si grande compagnie... Je vous demande pardon si je vous trouble... Certainement vous ne doutez pas du respect que j'ai l'honneur... Bref, mon gendre, avec la permission de ces messieurs et de ces dames....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Son gendre!

CÉLESTINE.

Quel ton!

DELORME.

C'est M. Léonard qui vous apporte à signer votre contrat de mariage avec ma fille.

MARCELIN.

Ah! fort bien, mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Vous voyez avec quel zèle je m'occupe de tous vos intérêts, monsieur.

DORVILÉ.

En effet, c'est montrer un grand zèle, monsieur Léonard.

LÉONARD.

En puis-je avoir trop pour M. Marcelin?

VALBERG.

Non, sans doute; et comme son ami, c'est du fond du cœur que je vous remercie; mais quelquefois le zèle nous emporte, et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes un peu pressé.

GEORGETTE.

Comment, pressé?

VALBERG.

Oui, vous devez sentir que le mariage ne peut avoir lieu aussi promptement.

DELORME.

Pourquoi donc cela?

GEORGETTE.

Eh! mais, dites donc à ce monsieur qu'il se trompe mon cousin.

MARCELIN.

Moi... Mais en effet... Je crois... Je crains... Il faudrait savoir les motifs...

GEORGETTE.

Eh quels motifs pourrait-il y avoir?

VALBERG.

Oh! ne vous désolez pas, ma belle enfant; tenez, le cher papa entendra raison mieux que vous.

DELORME.

Moi, monsieur; mais je ne vois pas...

VALBERG.

D'abord, M. Marcelin aime toujours votre fille, n'est-ce pas ?

MARCELIN.

Oh! oui. (A part.) Ma foi, ce n'est pas mentir.

DELORME.

C'est quelque chose.

VALBERG.

Mais, au milieu des embarras d'une succession...

MARCELIN.

C'est vrai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qui nécessairement entraîne à sa suite des longueurs, des procès...

MARCELIN.

C'est juste.

VALBERG.

Et puis, il est en deuil.

GEORGETTE.

D'un cousin.

VALBERG.

D'un bienfaiteur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

La décence permet-elle?..,

CÉLESTINE.

Non, la décence ne permet pas...

DORVILÉ.

Enfin nous l'emmenons à Paris.

CÉLESTINE.

Oui, nous allons à Paris.

GEORGETTE.

Comment, vous m'abandonnez?

MARCELIN.

Eh! non, pas du tout, je reviendrai, ou plutôt vous viendrez nous rejoindre.

VALBERG.

Voilà ce que c'est; la noce à Paris. Les gens riches ne peuvent pas se marier brusquement comme ceux qui n'ont rien; il faut du faste, de l'éclat...

GEORGETTE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas épousée avant d'être riche?

MARCELIN, à part.

Ma foi, oui, c'est dommage.

DELORME.

Mais pourquoi ne pas nous emmener avec toi?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu, je le voudrais;... mais, le puis-je?... M. Dorvilé, sa sœur; et puis M. Valberg et sa sœur.

CÉLESTINE.

Oui, la voiture est complète.

VALBERG.

Allons, mon cher Marcelin, voilà votre aimable cousine et son honnête homme de père qui sont raisonnables, qui sentent l'importance des motifs... Pensons aux affaires de la succession. N'avez-vous pas de compte à régler avec monsieur le notaire?

MARCELIN.

Oui, vraiment.

LÉONARD.

Mon confrère de Paris vous attend au château, avec les titres et le portefeuille.

MARCELIN.

Eh! que ne le disiez-vous donc? J'y cours, j'ai de l'argent à vous compter, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Je suis prêt à le recevoir, monsieur Marcelin.

GEORGETTE.

Eh bien, vous me laissez, vous ne me dites rien.

MARCELIN.

Pardon, ma chère cousine, je ne partirai pas sans vous dire adieu. (A part.) Pauvre Georgette, elle me fait de la peine. Croyez... Je ne sais ce que je dis. Je vais trouver le notaire. (Il sort.)

SCÈNE IX.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

VALBERG.

Je vous suis. (A Delorme et à Georgette.) Sans adieu, mes braves amis; vous n'imaginez pas combien vous m'avez inspiré d'intérêt, mais vous devez sentir... Un deuil!... de bienfaiteur!... Venez avec moi, ma sœur. (Il sort.)

CÉLESTINE.

Sans adieu, petite. (Elle sort.)

SCÈNE X.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

MADAME DE SAINT-PHAR.

J'admire avec quel empressement vous avez dressé ce beau contrat de mariage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Mais, madame, on me demande un acte, je le fais.

DORVILÉ, à Léonard.

Eh! laissez donc, monsieur; j'espère que vous aurez bientôt un autre acte à faire, le contrat de ma sœur avec Marcelin.

LÉONARD.

Ah! ah!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Taisez-vous donc, mon frère; venez avec moi. Vous ne savez jamais parler à propos. (Ils sortent.)

SCÈNE XI.

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ils l'emmènent, ils nous laissent.

DELORME.

Allons, il t'aime toujours; il te l'a dit, voilà le principal.

LÉONARD.

Pauvres gens, ne vous flattez pas. J'ai du tact; il ne

vous épousera pas. Voilà M. Dorvilé qui vient de me parler d'un autre contrat de mariage pour Marcelin.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu!

DELORME.

Et vous le feriez, monsieur Léonard?

LÉONARD.

Belle question! Puis-je refuser un acte? C'est mon métier. Ne m'en voulez pas, on le ferait faire par un autre. Entre nous, ce mariage eût été trop beau. Songez à sa fortune. Ils m'attendent, et je vais rejoindre mon confrère. (Il sort.)

SCÈNE XII.

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien, fiez-vous donc aux beaux discours des gens!

GEORGETTE.

Qui jamais eût pensé cela de Marcelin?

DELORME.

Un parent!

GEORGETTE.

Un si bon homme!

DELORME.

Ne vous avisez pas de m'en parler, entendez-vous, mademoiselle? c'est moi qui ne veux plus que tu l'épouses.

GEORGETTE.

Oui, mon père, il faut être fière; je vous obéirai; il reviendrait à moi que je n'en voudrais plus. Je le déteste. J'aurais été si heureuse avec lui!

DELORME.

Je voudrais bien savoir s'il compte sur moi pour être son jardinier?

SCÈNE XIII.

GASPARD, DELORME, GEORGETTE.

GASPARD.

Me voilà de retour. Eh bien, le parrain a-t-il donné son consentement? A quand la noce?

GEORGETTE.

Ah! monsieur Gaspard, c'est le Ciel qui vous envoie; peut-être parviendrez-vous à lui faire entendre raison. Il est dans son château, avec ses belles dames, ses nouveaux amis, les deux notaires;... mais c'est égal, vous lui parlerez... Mon père, racontez donc à M. Gaspard...

DELORME.

Oui, votre ami est un indigne, qui part pour Paris, qui ne veut plus épouser ma fille.

GASPARD.

Ah! çà, perdez-vous la tête? Je n'entends rien...

DELORME.

Comment, vous n'entendez pas qu'il a acheté un château, qu'il a pris le deuil!

GEORGETTE.

Que ce matin on le trouvait trop pauvre, et qu'à présent on le trouve trop riche?

GASPARD.

Marcelin, mon cher Marcelin; il serait devenu riche! Et comment cela, s'il vous plaît?

GEORGETTE.

Il est bien clair que ses nouveaux amis ne peuvent l'aimer que pour sa fortune, tandis que moi... Regardez donc, j'avais déjà annoncé à tout le village...

GASPARD.

Mais expliquez-moi donc...

DELORME.

Venez avec nous, je vous conterai tout cela; il ne faut pas qu'on nous voie ici.

GEORGETTE.

Oui, vous serez notre sauveur; il vous écoutera, vous le ferez rougir.

GASPARD.

Comptez sur moi, je lui parlerai. Marcelin riche! J'en suis émerveillé, enchanté, transporté!

DELORME.

Ah! qu'on a bien raison de dire que les richesses... Il y a là de quoi me rendre philosophe comme il l'était ce matin.

GEORGETTE, à Gaspard.

Venez, venez, vous allez tout savoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

GASPARD.

Cinquante mille écus de rente! Ah! père Delorme, quel coup de bonheur! quel bienfait de la fortune!

DELORME.

Eh! mais, mon Dieu, quel transport! Vous voilà presque aussi joyeux que si vous héritiez avec Marcelin.

GASPARD.

C'est bien naturel; j'en jouis comme si c'était moi, j'en jouis pour lui, pour moi, pour vous. Oh! je ne suis pas envieux, et il faut qu'au moment où cela arrive, je me trouve dans le pays: comme c'est heureux!

GEORGETTE.

Oui vraiment. Vous qui êtes bon et sage, vous pourrez lui faire entendre...

GASPARD.

Je le connais, il fera tout pour moi.

GEORGETTE.

C'est ce que j'ai pensé.

GASPARD.

Je brûle mes comédiens de bois, et je me fais directeur de vrais comédiens.

GEORGETTE.

Eh! laissez-là vos marionnettes et vos comédiens.

GASPARD.

Écoutez donc, chacun a son ambition; c'est la mienne.

DELORME.

Ah çà! nous entendrez-vous, s'il vous plaît?

GASPARD.

Oui, sans doute, parlez; il ne me manquait qu'un bailleur de fonds, le voilà trouvé.

DELORME.

Quand je vous dis qu'il est déjà fier, orgueilleux; qu'il y a même de la trigauderie dans son fait; qu'il promène ma pauvre fille avec de belles paroles, et que tout bas il projette un autre mariage.

GASPARD.

Allons donc,... il me recevra bien.

GEORGETTE.

Je le crois, et je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon cher monsieur Gaspard. Faites-lui bien sentir que c'est fort mal à lui, parce qu'il est riche aujourd'hui, de dédaigner ceux qu'il aimait hier; dites-lui... la vérité: que je mourrai de chagrin s'il m'abandonne.

GASPARD.

Eh! non, il ne s'agit pas de mourir... Laissez-moi faire; je ne veux pas entrer brusquement, je sonne. (Il sonne.) Comme il va m'embrasser de bon cœur! Oh! il a tort avec vous, il a grand tort, et je lui dirai... Cependant peut-être faut-il être un peu indulgent pour lui.

GEORGETTE.

Vous l'excusez?

DELORME.

Vous l'approuvez?

GASPARD.

Pas du tout; oh! à sa place, je me conduirais bien

autrement; mais les convenances, le monde... dans sa position... Oh ! je lui ferai entendre raison.

DELORME.

C'est donc à dire qu'il devrait aussi vous renier pour son ami ?

GASPARD.

C'est bien différent; je ne veux pas l'épouser, moi. Mais on vient; j'irai vous rejoindre, j'irai vous rendre compte... Un ami, un ami de trente ans, qui fait un héritage !

GEORGETTE.

Ah ! mon père, tous les hommes se ressemblent.

DELORME.

C'est bien vrai, ma fille. Je ne vous souhaite pas de mal, monsieur Gaspard, mais vous mériteriez... Oh ! si jamais je suis riche, comme je m'en vengerai sur vous tous !

GASPARD.

Ficz-vous à moi, vous dis-je; je lui parlerai pour vous, je lui parlerai pour moi, nous serons tous heureux. (Georgette et Delorme sortent.) (Seul.) Ah ! oui, il faut absolument qu'il épouse cette petite Georgette, parce qu'enfin... malgré tous les préjugés... Dix mille francs, c'est tout ce qu'il me faut, et pour lui c'est une bagatelle qu'il ne peut pas se dispenser de me prêter; et quand à Georgette, je ferai sentir à Marcelin.

SCÈNE II.

GASPARD, DUMONT.

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est? On a sonné, je crois; est-ce vous, mon ami?

GASPARD.

Eh vite, monsieur Marcelin, je veux lui parler.

DUMONT.

De quelle part, mon cher?

GASPARD.

De la mienne, mon cher. (A part.) Ces drôles-là, ils vous ont une insolente familiarité...

DUMONT.

Cela ne se peut pas, monsieur est en affaires; vous reviendrez.

GASPARD.

Comment, je reviendrai! oh! je prétends...

DUMONT.

Quand je vous dis que monsieur n'est pas visible.

GASPARD.

Diable! voici qui tempère ma joie : pourvu qu'il ne soit pas devenu aussi impertinent que son laquais. Écoutez-donc, monsieur, ne vous en allez pas; faites-moi le plaisir de lui dire que c'est son ami Gaspard.

DUMONT.

Gaspard! son ami! (A part.) C'est possible, au fait.

GASPARD.

Eh! oui, son camarade de classes, qui a déjeuné avec lui ce matin.

DUMONT.

Ah! vous avez déjeuné... C'est différent. C'est que, voyez-vous, quand on ne connaît pas les personnes... je vais vous conduire.

GASPARD.

C'est inutile, le voici : laissez-nous.

DUMONT.

Point du tout, je vais annoncer monsieur.

GASPARD.

M'annoncer! oui, cela vaudra mieux. (A part.) Je me trouve tout embarrassé.

SCÈNE III.

GASPARD, DUMONT, MARCELIN.

MARCELIN, un gros portefeuille à la main.

Ouf! que je respire. J'avais besoin de prendre l'air. Le voilà donc, ce cher portefeuille!

GASPARD, à part.

Oh! il ne peut pas me recevoir mal.

MARCELIN.

Et il est à moi, bien à moi.

GASPARD, à Dumont.

Annoncez-moi donc. Je ne sais comment l'aborder.

DUMONT.

Monsieur, c'est M. Gaspard.

MARCELIN.

Gaspard! ah! c'est toi, mon ami?

DUMONT.

C'est juste, c'est son ami. (Il sort.)

SCÈNE IV.

GASPARD, MARCELIN.

MARCELIN.

Qu'il me tardait de te revoir! tout est bien changé pour moi depuis ce matin, mon cher Gaspard.

GASPARD.

Je le sais, et je vous fais mon compliment... Je veux dire que c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai appris le bonheur d'un ancien ami.

MARCELIN.

Eh! que diable, monsieur Gaspard, laissez là vos compliments et vos satisfactions, ces termes-là sont de trop entre nous; ton ancien ami ne veut pas cesser de l'être. Touche là, et embrasse-moi.

GASPARD.

Que je t'embrasse! Volontiers. Ah! je respire à mon tour. Je t'avoue que ta prospérité m'inspirait des craintes... Grâce à toi, ma crainte se passe, et je me réjouis de retrouver encore mon ami Marcelin.

MARCELIN.

Oui, mon ami, je suis riche, immensément riche; en quelques heures il m'est survenu un château, un équipage, des laquais, des amis intimes, et un portefeuille; mais je conserverai mes principes délicats, généreux, extraordinaires. La fortune me sied trop bien pour que je n'en fasse pas un bon usage. As-tu besoin d'argent, de caution? puis-je te servir en quelque chose? parle.

GASPARD.

Ma foi, puisque tu me préviens et que tu veux que j'en use sans façon avec toi, je t'avoue que je méditais de t'emprunter...

MARCELIN.

Combien?

GASPARD.

Oh! beaucoup... Dix mille francs.

MARCELIN.

Les voilà; en veux-tu davantage?

GASPARD.

Non; c'est tout ce qu'il me faut pour un certain projet de spectacle.

MARCELIN.

Fi donc! vas-tu encore t'occuper de ces misères. Tu es fait pour mieux que cela. Tiens, je pars ce soir pour Paris, viens avec moi; tu as de l'esprit, de la littérature; je te prônerai, je te servirai, je te pousserai. Eh bien, suis-je une girouette, tournant selon le vent des circonstances?

GASPARD.

Brave et généreux Marcelin, riche et si digne de l'être! oui, je pars avec toi; je te ferai connaître ma femme, ma fille; tu seras leur bienfaiteur.

MARCELIN.

Point du tout; je serai leur ami, vous serez les miens.

GASPARD.

Toujours. Eh! que ces amis sont préférables à tous ceux qui vont te tomber des nues!

MARCELIN.

Ils sont déjà arrivés. Comme je te le disais, j'en ai, des nouveaux amis; M. Dorvilé, l'ancien propriétaire du château : il me dédaignait ce matin, il ne tient qu'à moi de le protéger maintenant; M. Valberg, hier complaisant pour M. Dorvilé, et le mien aujourd'hui; leurs deux sœurs, charmantes femmes, ma foi. J'ai deviné leurs intentions; on me fait la cour comme à une jolie fille, mon ami. Coquettes de Paris, coquettes de province, coquettes de village : madame de Saint-Phar, mademoiselle Célestine, Georgette, c'est à qui m'épousera.

GASPARD.

A propos, je suis chargé de te parler....

MARCELIN.

De qui donc?

GASPARD.

Tu ne devines pas?

MARCELIN.

De Georgette, peut-être.

GASPARD.

Mon Dieu! oui, je l'ai vue.

MARCELIN.

Ah! tu l'as vue. Pauvre Georgette! Eh bien?

GASPARD.

Eh bien, mon ami, je te dirai qu'elle est bien chagrine.

MARCELIN.

Je le crois. Sais-tu que je suis fort embarrassé, moi; car enfin... Que me conseilles-tu?

GASPARD.

Eh mais, si tu veux que je te parle franchement... Qu'en dis-tu, toi?

MARCELIN.

D'abord, il est certain que tout autre à ma place... N'est-ce pas?

GASPARD.

Oh! oui; mais cependant... Elle t'aime bien.

MARCELIN.

C'est vrai; aussi mon intention n'est-elle pas de l'abandonner. Quand il n'aurait pas été question d'amour entre nous, c'est ma parente, je ne l'oublierai pas.

GASPARD.

Je vois avec plaisir que tu songes à lui faire du bien.

MARCELIN.

C'est un devoir! mais on prétend que je peux trouver un très-grand mariage.

GASPARD.

Oui; mais...

MARCELIN.

Je suis riche; mais avec les sentiments que je me glorifie d'avoir, serait-ce un si grand malheur de l'être encore davantage?

GASPARD.

Non, sans doute. Cependant...

MARCELIN.

Ce sont ces nouveaux amis qui se disputaient entre eux, et qui se sont réunis pour me faire sentir que Georgette... D'ailleurs je ne suis pas si âgé; et pourquoi me presserais-je de me marier? Riche et garçon, qui m'empêche de mener une vie délicieuse?

GASPARD.

Il est sûr qu'on est toujours assez tôt en ménage.

MARCELIN.

En confidence, ces deux dames dont je te parlais tout à l'heure..., je réponds à leurs agaceries; c'est fort bien, elles valent bien la peine qu'on s'intéresse à elles; mais on s'abuse furieusement si l'on croit que je songe au mariage.

GASPARD.

Ah! fripon!

MARCELIN.

Oh! je ne dis pas... Les mœurs avant tout. Pour Georgette que j'aime, que je regrette, que je respecte... eh bien, il faut que ce soit toi qui lui fasse entendre...

GASPARD.

Moi!

MARCELIN.

Non, je lui écrirai; oh! je ferai tout pour elle.

GASPARD.

Allons, le père n'aura pas à se plaindre.

MARCELIN.

Comment donc? mais je veux qu'il soit fort à son aise? et moi, ma foi, je jouirai de ma jeunesse, et dans quelques années nous verrons à nous marier.

GASPARD.

C'est cela dans quelques années: qui sait si à cette époque je ne pourrai pas te procurer un trésor, moi.

MARCELIN.

Vraiment?

GASPARD.

Ma petite fille promet d'être charmante.

MARCELIN.

Comment, ta petite fille?

GASPARD.

Dans six ans, elle en aura seize.

MARCELIN.

Laissons-la grandir, mon cher ami. Mais les notaires sont encore là à griffonner je ne sais quel papier qu'il faut que je signe; nous partons dans une heure. En attendant, veux-tu voir toutes mes acquisitions, mes meubles, mes acajous, mon jardin anglais, mon parc? veux-tu que je te présente à ma société?

GASPARD.

Un moment; puis-je vêtu comme je le suis... ?

MARCELIN.

Allons donc, suis-je mieux mis que toi? n'es-tu pas mon ami? tant pis pour ceux ou celles qui ne te trouveraient pas bien. Tiens, voici une de mes conquêtes, mademoiselle Célestine, la coquette de province.

GASPARD.

Elle est fort gentille.

SCÈNE V.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Ah! c'est vous; mon frère et moi, nous vous cherchons de tous les côtés. (En montrant Gaspard.) Est-ce là le commissionnaire?

MARCELIN.

Comment, le commissionnaire?

CÉLESTINE.

Eh oui, le commissionnaire que nous devons envoyer à la ville.

GASPARD, à part.

L'impertinente!

MARCELIN.

Point du tout, c'est Gaspard.

GASPARD.

Oui, mademoiselle; son ami, son véritable ami.

CÉLESTINE.

En vérité? Mon Dieu! que je suis donc sotte avec mes méprises, moi!

MARCELIN, à Gaspard.

N'est-ce pas, qu'elle est bien?

GASPARD.

Oh! ce n'est pas une beauté.

CÉLESTINE.

Pardon, je ne faisais pas réflexion... Vos amis ne peuvent pas être d'un état bien distingué... Je veux dire que vous-même... allons je m'embrouille de plus en plus.

MARCELIN, à part.

Ce pauvre Gaspard n'a pas une tournure bien élégante.

SCÈNE VI.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG.

CÉLESTINE.

Eh! venez donc, mon frère, venez à mon secours. Je ne sais où j'avais la tête. Monsieur, qui est l'ami de monsieur, et que je prenais...

GASPARD.

Eh! mademoiselle, je vous tiens quitte de vos excuses.

VALBERG.

Monsieur est l'ami du cher Marcelin?

MARCELIN.

Oui, nous avons étudié ensemble.

GASPARD.

Et, ma foi, nous étions comme deux frères...

MARCELIN.

Il suffit.

GASPARD.

C'est que je suis bien aise d'expliquer à monsieur... et à mademoiselle...

MARCELIN.

Où est donc la belle madame de Saint-Phar.

GASPARD, à part.

Comment! il détourne la conversation!

VALBERG.

Je l'ai laissée avec son frère. Pauvres gens! ils ont besoin de concerter leurs mesures, leurs précautions.

CÉLESTINE.

Pourvu que ces mesures ne tendent pas à nuire aux autres.

GASPARD, à part.

C'est fini, il ne me regarde plus.

CÉLESTINE.

Je n'aime pas ces gens-là, moi.

MARCELIN.

Ah! mademoiselle, une belle personne comme vous peut-elle savoir ce que c'est que de haïr?

VALBERG.

Eh! non, c'est une petite vivacité de ma sœur; les bons cœurs sont toujours vifs.

GASPARD, à part.

Il était plus mon ami quand nous étions seuls.

SCÈNE VII.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous croyais au jardin.

GASPARD, à part.

Allons, encore une élégante. Oh! je n'y tiens plus; mon auberge est à deux pas.

MARCELIN.

Ah! madame.

GASPARD.

Pardon, mon ami; mais avec la permission de ces dames et de monsieur.... je reviens dans l'instant. Un seul mot : n'oublie pas que les amis à qui l'on doit se

fier le plus dans la bonne fortune sont ceux dont on a fait l'épreuve dans l'adversité. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MARCELIN.

Comment! il me fait de la morale!

CÉLESTINE.

Et il insulte les personnes qui sont chez vous.

VALBERG.

Mais pas du tout. C'est un axiome que ce qu'il a dit là.

MARCELIN.

Oui, il est fort en sentences, le bon Gaspard.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là?

VALBERG.

Un brave homme, qui a fait ses études avec M. Marcelin.

CÉLESTINE.

Il a donc fait des études, M. Marcelin?

VALBERG.

N'est-il pas permis à un homme qui a donné des preuves d'attachement ...?

MARCELIN.

Oh! je lui rends justice. Je me suppose à sa place, lui à la mienne; je lui emprunterais, il me prêterait.

CÉLESTINE.

Comment, il vous a emprunté de l'argent?

MARCELIN.

Non, c'est moi qui lui en ai offert.

CÉLESTINE.

Et il a accepté?

MARCELIN.

Parbleu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien, c'est de la franchise, de la confiance.

VALBERG.

Qui honore à la fois celui qui prête et celui qui emprunte. Mœurs vraiment patriarcales.

MARCELIN.

Il vient avec nous à Paris.

CÉLESTINE.

Avec nous! Nous irions dans la même voiture que M. Gaspard.

VALBERG.

Pourquoi donc pas, ma sœur? Comment, un ami de M. Marcelin.... (Bas à sa sœur.) Tais-toi donc.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne faut pas être aussi fière, ma belle demoiselle.

VALBERG.

Je lui céderais plutôt ma place : un ami qui fait de la morale. Ma sœur se gardera d'insister. Le fait est que nous voilà trop de monde pour une voiture. Je vais arranger tout cela.

SCÈNE IX.

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR, DORVILÉ.

DORVILÉ.

Les notaires vous attendent, monsieur, et je m'empresse....

VALBERG.

Nous concertions notre départ, mon cher Dorvilé. M. Marcelin, votre sœur, la mienne, et moi, dans la berline, et vous dans votre cabriolet.

DORVILÉ.

Comment! Eh bien, soit. (A part.) Je ne suis pas fâché de ne pas faire la route avec eux; ils me donneraient de l'humeur.

VALBERG.

Avec un ami de M. Marcelin.

DORVILÉ.

Trop heureux.

MARCELIN.

Oui, un ancien camarade.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un peu caustique, un peu sentencieux.

MARCELIN.

Comme ces dames ne le connaissent pas...

VALBERG.

M. Marcelin vous prie de lui donner une place.

MARCELIN.

Pourvu toutefois que cela ne vous gêne pas.

DORVILÉ.

Eh! mais, monsieur...

MARCELIN.

Mais où est-il donc allé, ce Gaspard? Ah! le voici.

CÉLESTINE.

Juste Ciel! quelle toilette.

SCÈNE X.

MARCELIN, CÉLESTINE, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, DORVILÉ, GASPARD, avec perruque poudrée, bas de soie, et habit plus élégant.

GASPARD.

Messieurs et mesdames, je vous demande pardon, j'étais en habit de voyage.

MADAME DE SAINT-PHAR, à Marcelin.

Mais c'est une caricature.

MARCELIN.

(Bas, à madame de Saint-Phar.) C'est vrai. (A Gaspard.) Te voilà superbe, mon ami. (Bas, à madame de Saint-Phar.) C'est un bon homme qui ne sait pas les modes. (Haut.) Or çà, c'est convenu, nous nous retrouverons à Paris.

GASPARD.

Est-ce que je ne pars pas avec toi?

MARCELIN.

Non, parce que la berline... Tu vas t'arranger avec monsieur, qui a un cabriolet.

GASPARD.

Eh! mais, mon ami....

MARCELIN.

Eh! oui, je suis toujours ton ami; tu verras, nous causerons. Mais je suis très-pressé, tu vois, on m'entraîne. Belles dames, voulez-vous bien que je vous donne la main?

VALBERG.

Sans adieu, digne et honnête Gaspard. Nous ferons bientôt plus ample connaissance. (Il sort.)

SCÈNE XI.

DORVILLÉ, GASPARD.

DORVILÉ.

C'est là l'ami de M. Marcelin.

GASPARD.

Je ne me trompe pas; je le gêne, il rougit de moi.

DORVILLÉ, à part.

On n'a pas l'air de se soucier beaucoup de l'ancien camarade.

GASPARD.

Quelle froideur! il me protége.

DORVILLÉ, à part.

Allons, allons; je prends mon parti. (Haut.) Désespéré de ne pouvoir vous offrir une place;... mais mon jockey, un enfant qui ne peut pas faire la route à cheval, vous concevez..... Il passe tous les jours, à six heures précises, une voiture publique, et presque toujours il y a une place pour Paris. Je vous salue de tout mon cœur. (Il sort.)

SCÈNE XII.

GASPARD, seul.

A merveille, ses amis suivent son exemple. Qu'il reprenne son argent..... je n'en veux pas..... Qu'il ne s'attende pas à me voir à Paris. Si je l'embarrasse aujourd'hui, dans quinze jours je ne serai pas même un homme de sa connaissance.

SCÈNE XIII.

GASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

J'avais beau vous attendre, monsieur Gaspard. Eh bien?

GASPARD.

C'est vous, mademoiselle?

GEORGETTE.

Ah! mon dieu! comme vous voilà paré!

GASPARD.

Comme vous, mademoiselle.

GEORGETTE.

M. Marcelin, suivant vos espérances, vous a bien accueilli?

GASPARD.

Oui, le premier mouvement a été bon.

GEORGETTE.

Vous ne lui avez pas parlé de moi?

GASPARD.

Pardonnez-moi; un peu légèrement, à la vérité.

GEORGETTE.

Je m'y attendais, vous ne vous êtes occupé que de vos intérêts.

GASPARD, en soupirant.

Ah! mademoiselle!

GEORGETTE.

Qu'avez-vous donc?

GASPARD.

Je n'ai pas plus à me féliciter que vous de ma grande parure; mon bel habit n'a pas plus réussi que votre belle robe.

GEORGETTE.

Eh quoi! Marcelin se serait méconnu au point de vous dédaigner?

GASPARD.

Pas tout à fait, mais il y viendra.

GEORGETTE.

Les voilà donc, ces grands principes de philosophie!

GASPARD.

Comme je le lui disais ce matin: Nouvelles circonstances, nouvelles mœurs; c'est un égoïste,.... un homme.... comme tout le monde. Un moment donc.... Gaspard, mon cher Gaspard, n'a-tu pas été aussi extravagant que ton ami? Sa prospérité était la tienne, elle t'aveuglait; le revers commence, tu recommences à voir clair. Il a des torts, n'avons-nous pas les nôtres? Je comptais sur lui, vous comptiez sur moi, nous ne songions qu'à nous.

GEORGETTE.

Ah! vous en convenez.

GASPARD.

Oui vraiment, et je lui pardonne; mais il n'en conviendra pas, lui. Allons, il faut que je renonce à son amitié, comme vous à son amour.

GEORGETTE.

C'est bien douloureux, monsieur Gaspard.

GASPARD.

Très-douloureux, mais qu'y faire?

GEORGETTE.

N'y aurait-il pas quelque moyen?

GASPARD.

Et comment voulez-vous?... Attendons qu'il lui arrive quelque malheur.

GEORGETTE.

Attendre! et s'il en épouse une autre!

SCÈNE XIV.

GASPARD, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

Votre serviteur, mademoiselle Georgette; tout est fini, et ils partent tous dans une demi-heure.

GASPARD.

Vous voyez....

LÉONARD.

Triste métier que celui de notaire de province; à peine un homme a-t-il fait fortune, crac, il s'envole vers Paris; et s'il emprunte, se marie, vend ou achète, cela regarde nos confrères.

GASPARD.

Monsieur n'est donc pas le notaire qui a apporté le testament?

LÉONARD.

Non pas, mais celui qui en garde une expédition, avec toute la correspondance du testateur, que voilà, et qu'on n'a pas encore examinée.

GASPARD, très-vivement.

Qu'on n'a pas encore examinée; attendez-donc... oui... peut-être... ne désespérons pas...

GEORGETTE.

Ah! monsieur Gaspard...

LÉONARD.

Qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur ? est-ce un vertige qui lui prend ?

GASPARD.

J'ai affaire à vous, monsieur.

LÉONARD.

Quel espèce d'acte monsieur désire-t-il ?

GASPARD.

Je ne veux point d'acte, vous avez le testament; pouvez-vous sans indiscrétion me permettre d'en prendre connaissance ? puis-je vous aider à examiner ces lettres, ces papiers ?

LÉONARD.

Eh ! mais, monsieur....

GASPARD.

Soyez tranquille, je suis honnête homme; je suis l'ami de Marcelin, un peu versé dans la procédure. Il s'agit de son intérêt, du vôtre; il faut qu'il n'ait pas d'autre notaire que vous. (A Georgette.) Allez consoler votre père, mademoiselle; qu'il tâche de m'envoyer un des gens de Marcelin, le premier venu, n'importe. (A Léonard.) Conduisez-moi chez vous, monsieur le notaire; je ne m'en dédis pas; presque tous les hommes obéissent aux circonstances comme à des fils conducteurs. Eh bien, essayons de faire naître des circonstances; et voyons si nous ne pourrions pas faire danser, agir et marcher Marcelin et ses nouveaux amis, comme je fais marcher agir et danser Gille et Polichinelle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIEME ACTE.

SCÈNE I.

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD, d'abord seul.

Attention; c'est ici que j'établis mon grand jeu : le hasard s'offre à nous servir, ne le laissons pas échapper. Oui, moi, dont le métier est de composer des scènes, d'improviser des intrigues...

LÉONARD, deux lettres à la main.

Ces deux lettres que nous venons de découvrir sont bien étranges, monsieur; comment se fait-il qu'elles aient échappé aux recherches de mon confrère? Que je suis fâché qu'il soit reparti. Ce que vous me proposez est fort délicat.

GASPARD.

Eh! quoi donc! nous permettre quelques légers commentaires sur la première lettre, nous réserver de montrer l'autre en temps et lieu, voilà tout.

LÉONARD.

Monsieur, c'est fort délicat : précisément parce que ces lettres ne contiennent aucune disposition obligatoire, ne dois-je pas les remettre sur-le-champ au légataire? Mon ministère....

GASPARD.

Je le respecte. Déjà ce valet que le père Delorme nous a envoyé a reçu notre argent et ses instructions; il s'est chargé de retarder le départ, de nous envoyer ici tour à tour les bons amis du nouveau riche. A Dieu ne plaise que je vous fasse l'injure de vous confondre avec

un valet intéressé; je ne vous parlerai pas même de l'avantage que vous pourriez avoir à ce que Marcelin se fixât, se mariât dans le pays; la pureté de mes motifs, voilà tout ce que je veux vous faire entrevoir.

LÉONARD.

Vous faites bien : c'est là ce qui me persuaderait; mais....

GASPARD.

Si j'avais besoin d'un fripon pour une mauvaise action, je le trouverais. Ne me donnez pas le chagrin de chercher en vain l'entremise d'un honnête homme pour une action louable.

LÉONARD.

Vous me décidez; je suis à vous.

GASPARD, à part.

Bravo! cher notaire; c'est vous que je mets en danse le premier.

LÉONARD.

Ainsi donc, malgré mes scrupules...

GASPARD.

Contenez-les. Voilà déjà un de nos personnages qui s'approche, c'est mademoiselle Célestine.

SCÈNE II.

GASPARD, LÉONARD, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce donc que ce domestique est venu me dire? Quelqu'un me demande, j'en ai pâli; serait-ce mon cousin?

GASPARD.

Non, mademoiselle; c'est Gaspard, votre serviteur.

CÉLESTINE, avec dédain.

Vous?

GASPARD.

Votre frère peut m'être très-utile dans la ville où il est employé. Je sollicite une place de commis à pied ou à cheval dans les droits; mais ce n'est pas ce motif qui me décide à vous révéler un secret important.

CÉLESTINE.

Quel secret?

GASPARD.

Laissez madame de Saint-Phar faire la coquette auprès de M. Marcelin.

CÉLESTINE.

Plaît-il?

GASPARD.

Il y a des hommes bien bizarres, avec leurs perpétuelles irrésolutions; ils ne savent jamais se fixer; ils ont autant de testaments que d'années.

CÉLESTINE.

Mais enfin, ce secret?

GASPARD, en confidence.

Marcelin est déshérité, un second testament révoque le premier.

CÉLESTINE.

Ah! mon Dieu!

GASPARD.

C'est M. Léonard qui, en rangeant les papiers de la succession....

LÉONARD.

Un moment, monsieur, s'il vous plaît?

GASPARD.

Oh! vous avez beau dire, ma conscience me fait une une loi d'apprendre à mademoiselle....

CÉLESTINE.

Oui, sans doute; parlez, je vous en prie.

GASPARD.

Tenez, il a encore entre les mains le second testament, le codicille.

LÉONARD.

Le codicille!

GASPARD.

C'est-à-dire la lettre qui l'annonce; et vite il a fait monter à cheval son maître-clerc, pour ramener le notaire de Paris, qui était déjà parti.

LÉONARD, étonné.

Mon maître-clerc à cheval!

GASPARD.

Il ne peut pas avoir fait beaucoup de chemin, le maître-clerc l'atteindra.

CÉLESTINE.

Se pourrait-il! Je cours prévenir mon frère, je n'en parlerai qu'à lui. Ah! mon Dieu! quel événement! Vous êtes un bien galant homme de m'avoir prévenue; mon frère vous placera. (Elle sort.)

SCÈNE III.

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD.

Vivat! la voilà lancée.

LÉONARD.

Mais, monsieur, vous me faites aller beaucoup plus loin...

GASPARD.

Vous ai-je compromis? Je ne vous demande que de

m'approuver par votre silence; quand vous voudriez parler, je ne vous en laisserais pas le temps.

LÉONARD.

Diable d'homme! Eh bien, monsieur, j'aime mieux sortir, vous confier la première lettre; ce n'est pas un titre. (Il remet cette lettre à Gaspard.)

GASPARD.

A la bonne heure; mais, un moment, voici M. Dorvilé; une autre marche.

SCÈNE IV.

LÉONARD, GASPARD, DORVILÉ.

GASPARD.

De grâce, monsieur Léonard, ne divulguez pas encore cette nouvelle; mon ami Marcelin ne mérite-t-il pas ce petit ménagement de votre part?

DORVILÉ, à part.

Que disent-ils de Marcelin ?

LÉONARD.

Comment, monsieur! quels ménagements....

GASPARD.

Ah! le pauvre garçon, laissez-le au moins profiter du zèle et des services des nouveaux amis qui le croient riche. Vous connaissez le monde; dès qu'on le saura ruiné, déshérité, il va être délaissé, abandonné.

DORVILÉ, s'avançant.

Ruiné, déshérité, qui donc? Marcelin?

GASPARD.

O Ciel! on nous écoutait. Non, non, monsieur, c'était

une plaisanterie. Je vous en prie, monsieur Léonard, point d'indiscrétion.

LÉONARD.

Oh ! n'ayez pas peur.

DORVILLÉ.

Parlez, monsieur Léonard, expliquez-vous; ne suis-je pas son ami? Moi, l'abandonner! j'en suis incapable; et ne sais-je pas ce que c'est qu'un pareil malheur? Ruiné, déshérité ! le voilà comme j'ai été ce matin.

GASPARD.

Vous, monsieur?

DORVILLÉ.

Oui, monsieur. J'étais riche; une banqueroute m'a tout emporté.

GASPARD.

Des banqueroutes, des testaments révoqués; quels fâcheux caprices de la fortune!

DORVILLÉ.

Le testament révoqué!

GASPARD.

Eh! mon Dieu! oui; tenez, M. Léonard en est tout interdit. (Bas à Léonard.) Sortez, maintenant.

LÉONARD.

Volontiers... Voilà de ces choses... J'ai confié à monsieur la lettre... Et dans mon trouble... Mes occupations... Je reviendrai. (Il sort.)

SCÈNE V.

GASPARD, DORVILLÉ.

GASPARD.

Je vous en conjure; gardez-nous le secret, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Eh bien, comptez donc sur votre richesse ou sur celle de vos amis. Oh! c'est fini, je renonce à tout, j'abandonne tout. Je vais vivre en sage, en philosophe.

GASPARD.

Eh! non, ne vous pressez pas encore. Crainte chimérique; il faut bien que cette fortune passe à quelqu'un, et je ne vois pas d'autre parent; car enfin qu'est-ce que ce serait que cette petite Delorme dont il est question dans la lettre?

DORVILÉ.

La petite Delorme? Eh! mais vraiment, c'est Georgette, ma filleule, la cousine de Marcelin. Eh quoi! serait elle qui serait héritière!

SCÈNE VI.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE.

MADAME DE SAINT-PHAR, arrivant.

Que viens-je d'apprendre? Quelle étrange nouvelle cette petite sotte de Célestine vient-elle de confier tout bas à son frère? Ils ne se doutaient pas que je les écoutais.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu, ma sœur, il paraît qu'elle n'est que trop vraie.

VALBERG, arrivant avec sa sœur.

Cela n'est pas possible, c'est un conte qu'on vous aura fait, ma sœur.

GASPARD, à part.

A merveille, les voilà tous.

DORVILÉ.

Oui, ma sœur, Marcelin est déshérité.

CÉLESTINE.

Là, je ne voulais le dire qu'à vous; mais, puisqu'on le sait, il y a un second testament, un codicille.

DORVILÉ.

C'est Georgette, sa cousine, qui est instituée légataire universelle.

GASPARD.

Un instant, s'il vous plaît, messieurs et mesdames; comme vous vous pressez de déshériter les gens! Voilà bien une lettre du testateur, postérieure au premier testament, où il se plaint de la conduite de Marcelin, où il parle avec intérêt de la petite Delorme, où il semble annoncer de nouvelles dispositions, mais c'est tout.

DORVILÉ.

C'est bien assez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà la vente de notre château annulée, mon frère; mon hypothèque perdue.

DORVILÉ.

J'en ai peur; mais non, ma filleule est si bonne fille.

CÉLESTINE.

Votre filleule! Cette paysanne de tantôt; il faudrait voir cette petite Delorme.

VALBERG.

Oui vraiment, on ne risque rien.

GASPARD, à part.

Bien, mes amis; agitez-vous, inquiétez-vous, suivez les mouvements que je vous donne.

VALBERG.

Ne pourriez-vous nous communiquer cette lettre?

GASPARD.

Chut! voici Marcelin.

SCÈNE VII.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN.

MARCELIN.

C'est incroyable qu'on ne puisse pas être servi quand on paye. Voilà une heure que les postillons sont à boire le vin de l'étrier avec mes laquais, et vous autres, vous me laissez seul. Ah! c'est toi, Gaspard; M. Dorvilé ne peut pas t'emmener; mais c'est égal, tu arriveras un jour plus tard; tu prends la diligence, moi je vais en poste : deux postillons, six chevaux, clic, clac, ohé! Qu'est-ce qui passe? C'est M. Marcelin.

DORVILÉ, à part.

Pauvre homme, en poste!

MADAME DE SAINT-PHAR, à part.

Il ne se doute pas....

CÉLESTINE, à part.

Oui, fais claquer ton fouet, mon ami.

MARCELIN.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? Que veut dire cet air consterné? Je n'entends pas cela. Serait-il arrivé quelque malheur à quelqu'un? Qu'il compte sur moi. Je l'obligerai; je suis riche. Parlez donc; mais parlez donc je l'exige.

CÉLESTINE, à part.

Il l'exige; il parle en maître.

VALBERG.

Ah Dieu !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Hélas !

DORVILÉ.

Hà !

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu ! quels gros soupirs !

SCÈNE VIII.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien, monsieur Gaspard !... Ah ! vous voilà, monsieur Marcelin !

GEORGETTE.

Ce n'est pas vous que nous cherchions, au moins ; je vous prie de le croire.

MARCELIN, à part.

Diable ! encore Georgette.

DORVILÉ, allant au-devant de Georgette.

Ah ! c'est vous, ma chère filleule ; j'espère que vous ne m'en voulez pas de ce qui s'est passé entre vous et Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR, de même.

Oui, Georgette est trop raisonnable.

CÉLESTINE, de même.

Mademoiselle a dans la physionomie quelque chose qui indique trop de bonté...

VALBERG, de même.

Trop de sentiment, pour ne pas excuser....

GASPARD, à part.

Courage ! inclinez-vous vers le soleil levant, agiles tournesols !

DELORME.

Tiens, pourquoi donc font-ils tant de compliments à ma fille ?

DORVILÉ.

C'est ma sœur.....

CÉLESTINE.

C'est mon frère.....

GASPARD, à part.

Pliez, flexibles roseaux, je n'ai pas le droit de vous en mépriser davantage; j'ai plié comme vous.

MARCELIN.

Eh ! mais de grâce, messieurs et mesdames, expliquez-moi.... Vous vous confondez en politesse pour Georgette ; vous avez l'air de me plaindre.

GASPARD.

Eh bien, puisque les autres ont commencé à t'inquiéter, il n'est plus temps de garder de vains ménagements. De la fermeté, mon ami ; c'est ici que tu vas avoir besoin de cette grande force d'âme dont tu te glorifiais ce matin.

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu ! quel ton solennel !

GASPARD, montrant la lettre que Léonard lui a remise.

La voici, cette lettre que M. Léonard a trouvée dans les papiers de la succession. Oui, c'est ton meilleur ami qui doit avoir le courage de te porter le coup fatal.

MARCELIN.

Le coup fatal !

GASPARD.

Oh ! ne t'effraye pas ; et vous, mademoiselle, ne vous éblouissez pas.

GEORGETTE.

Eh quoi ! j'y serais pour quelque chose !

DELORME.

Voyons cela.

VALBERG.

Mais enfin, monsieur, cette lettre.

GASPARD.

Tu reconnais l'écriture ?

MARCELIN.

C'est du cousin Ducoudrai.

GASPARD.

Elle est adressée à son premier notaire, que la mort à frappé avant le testateur, le prédécesseur de celui que tu as vu aujourd'hui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fort bien ; mais lisez donc.

GASPARD lit.

« Les informations secrètes que j'ai prises sur le « compte de mon cousin Marcelin me font presque re- « pentir du testament que je vous ai dicté.

MARCELIN.

Ah ! grand Dieu !

GASPARD.

« Il s'en faut que cette insouciance philosophique « qu'il affecte me prévienne en sa faveur.

MARCELIN.

Insouciance philosophique, moi ! on m'a calomnié.

GASPARD.

« Les mêmes informations m'ont inspiré beaucoup « d'estime pour Georgette Delorme, aussi ma parente « du côté maternel.

DELORME.

C'est vrai.

GASPARD.

« Je voudrais être plus jeune, et peut-être ferais-je « son bonheur autrement que par un testament.

DELORME.

Il n'aurait pas rougi de t'épouser, celui-là.

GASPARD.

« Mais à mon âge, et frappé d'une maladie que je sens « mortelle, je ne puis que méditer de nouvelles dispo- « sitions dont je vous ferai part incessamment. »

MARCELIN.

Et ces nouvelles dispositions ?

GASPARD.

Sont olographes, contenues dans une autre lettre, maintenant entre les mains de M. Léonard.

MARCELIN.

Eh bien, elle me déshérite ? elle institue Georgette légataire universelle ?

GEORGETTE.

Vous vous taisez !

GASPARD.

C'est au notaire à vous instruire.

CÉLESTINE.

Voilà pourquoi M. Léonard a fait courir après son confrère de Paris.

DORVILÉ.

C'est trop clair.

MARCELIN.

Je suis anéanti.

DELORME.

Serait-il possible ?

VALBERG.

Et cette lettre est de l'écriture du testateur?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu oui; elle n'en est que trop.

DELORME.

Oui, c'est de son écriture. Rien n'est plus clair. Ah! quel bonheur!

GEORGETTE.

Qui? moi, légataire universel?

DORVILÉ.

Oui vraiment, Georgette.

DELORME.

Ce n'est plus Georgette, c'est mademoiselle Delorme, riche héritière, entendez-vous.

GASPARD.

Allons, mon ami, passe ton crêpe et la joie à mademoiselle et à son père.

DELORME.

Eh bien, monsieur Marcelin, vous voilà tout abattu.

MARCELIN.

Moi, pas du tout; ne doit-on pas s'attendre... Mes principes ne se démentiront pas, et je quitte mon château, mon carrosse et mes gens... (En soupirant.) sans regret.

DELORME.

C'est fort bien fait. Quant à nous, qu'en dirons-nous, mon compère Dorvilé; et vous madame de Saint-Phar; et vous, mon grand monsieur si sensible? La voilà, cette petite fille que vous méprisiez tous; mais il faut que je voie, que je m'informe, que je coure chez ce notaire; gare que je passe. (Il sort en heurtant Dorvilé et Valberg.)

SCÈNE IX.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, GEORGETTE.

GEORGETTE, à madame de Saint-Phar.

Puis-je espérer que vous voudrez bien me conserver votre amitié, madame de Saint-Phar; vous aussi, mon parrain? Mademoiselle, et vous, monsieur, daignez excuser l'indiscrétion de mon père; et vous, monsieur Marcelin...?

MARCELIN.

Ma cousine, pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien?

GEORGETTE.

J'allais vous faire la même demande.

CÉLESTINE.

Nous sommes de trop, nous vous laissons.

GEORGETTE.

Restez, monsieur Gaspard.

CÉLESTINE.

Un charmant caractère, cette jeune personne!

VALBERG.

Rentre au château; il faut que je cause avec ce notaire. (Il sort : Célestine rentre au château.)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous sommes joués, mon frère.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc? C'est la meilleure fille que ma filleule; le marché tiendra. (Ils sortent.)

SCÈNE X.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GASPARD.

Voilà des événements bien extraordinaires, mon pauvre Marcelin; heureusement tu n'as pas encore fait abattre ta boutique.

MARCELIN.

Écoutez, je dois vous l'avouer, j'ai été trop vain, trop sot, pour n'avoir pas d'abord été consterné. S'il est vrai qu'il me déshérite, quel mauvais service m'aura-t-il rendu, mon cousin, de m'enrichir pour me ruiner! que ne m'oubliait-il dans mon état de ce matin, je le défiais de m'appauvrir, je n'avais pas été riche. Grâce à ma fortune d'un moment, j'ai perdu mon estime, celle des autres, et me voilà plus pauvre que je n'étais.

GEORGETTE.

Un moment, nous ne savons pas encore....

MARCELIN.

Non, la fortune est à vous; vous la méritez mieux que moi. Vous avez acquis le droit de me mépriser, et je n'ai pas celui de m'en plaindre. Je ne désirerais avoir quelques titres que pour essayer de regagner votre estime en vous les abandonnant.

GASPARD.

Allons, mademoiselle, grâce à cet abandon, en dépit de tous les testaments, vous voilà maîtresse de l'héritage.

GEORGETTE.

Eh bien, je prends la fortune, mais je ne prends pas l'orgueil, et puisque vous vous repentez....Vous vous êtes

cru riche, vous m'avez dédaignée; je me crois riche, et je vous épouse.

MARCELIN.

Ah! Georgette! Ah! ma cousine!

SCÈNE XI.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD.

DELORME.

Mais si c'est ma fille que cela regarde, monsieur Léonard, pourquoi ne pas me communiquer....

LÉONARD.

Non, ce n'est qu'en présence de Marcelin....

DELORME.

Eh bien, tenez, le voilà, Marcelin.

GASPARD.

Venez, père Delorme, admirer la conduite de votre fille. Oui, elle est riche, et elle épouse Marcelin.

DELORME.

Comment! tu l'épouses?

GASPARD.

Quelle délicatesse! quel héroïsme! Que vous êtes heureux d'avoir une fille semblable!

DELORME.

Très-heureux, assurément; c'est superbe, c'est magnifique. (A sa fille.) Es-tu folle?

LÉONARD.

Elle l'épouse; oh! bien! maintenant, je puis parler, n'est-ce pas?

GASPARD.

Pas du tout, c'est encore moi qui parlerai; toute la fortune de votre fille est une chimère, père Delorme.

DELORME.

Comment, une chimère !

MARCELIN.

Que dites-vous ? Mais cette lettre....

LÉONARD.

Elle est vraie, lisez celle qui l'a suivie.

GASPARD.

Un legs de trente mille francs à mademoiselle Delorme; confirmation du testament; invitation à Marcelin d'épouser Georgette : mais j'ai pensé qu'il valait mieux devoir votre mariage à votre inclination mutuelle qu'au désir du testateur.

GEORGETTE.

Vous repentez-vous, mon cousin? Vous êtes libre.

MARCELIN.

Non, n'essayez pas de réveiller mon ambition, ma vanité, elles m'ont fait trop de mal.

DELORME.

Bien, mon gendre; point de vanité, point d'orgueil, suivez l'exemple de ma fille; vous avez vu comme elle s'immolait : suite de l'éducation que je lui ai donnée.

SCÈNE XII.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD, VALBERG.

VALBERG.

Je n'ai point trouvé ce notaire. Ah ! le voilà. Eh bien, qui est riche ? qui est pauvre?

GASPARD.

A qui faut-il faire la cour, voulez-vous dire? A tous deux. Marcelin épouse Georgette Delorme.

VALBERG.

C'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux; vous me voyez pénétré de sensibilité....

GASPARD.

Tu le vois, mon ami, nous sommes les très-humbles serviteurs de nos passions, qui elles-mêmes obéissent aux événements. Un sourire de bienveillance que je n'attendais pas, la distraction de celui que je saluais, mille accidents graves ou puérils, vont influer d'une manière si forte sur moi, sur mon voisin, sur la femme que j'aime, qu'en un instant ils auront varié à l'infini notre humeur, notre conduite, nos projets... Quand je te disais que nous sommes tous des marionnettes.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

LES

DEUX PHILIBERT

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, le 10 août 1816.

PRÉFACE

Je venais d'essayer de composer une comédie sur un homme à qui l'on fait une double réputation et qui n'en mérite aucune des deux : je pensai qu'il pourrait être comique de présenter un homme à qui l'on croit les qualités d'un autre, qu'on est tout étonné de trouver fort différent du portrait que l'on s'en était fait, de la réputation qu'on lui attribuait, et je fis *les Deux Philibert*.

Pour cette fois je ne me trompai point; la pièce est comptée au nombre de mes bonnes comédies. Elle obtint le plus grand succès. J'en fus d'autant plus content que le public commençait à ne me plus gâter. Il était déjà devenu aussi sévère pour les ouvrages que je lui offrais qu'il s'était montré indulgent pour mes premiers essais.

Les premières scènes sont peut-être un peu embarrassées; mais m'étant décidé à faire passer le premier acte dans une rue, je crois avoir réussi à choquer le moins possible la vraisemblance. Il se peut à la rigueur que les choses se passent ainsi dans une rue isolée.

C'est un peu la manière des opéras comiques de Sédaine, et je ne dis pas cela comme un reproche que je me fais. L'intervention du traiteur de l'allée des Veuves qui vient demander à Philibert, l'homme de mérite, le prix du repas servi à Philibert, le mauvais sujet, me paraît une exposition heureuse et comique.

Un critique me reprocha d'avoir montré un homme raisonnable comme M. Duparc, se choisissant un gendre sur la parole d'un maître de musique. Mon

ancien notaire n'en agit pas ainsi. Il me paraît tout naturel que, désirant marier sa fille, il demande à Clairville, qui est fort répandu dans le monde, s'il ne connaîtrait pas quelque jeune homme qui convînt à sa fille, tout en se réservant de bien prendre ensuite ses informations. Le lecteur aura sans doute rencontré comme moi de bons pères de famille, qui, dans l'inquiétude de bien marier leur enfant, disaient volontiers à tout venant : « Trouvez-moi donc un mari « pour ma fille. »

Un autre critique prétendit que j'aurais dû donner plus de développement au rôle de l'homme de mérite. On m'avait déjà fait un reproche à peu près semblable pour les Marionnettes. On aurait voulu que, dans cette dernière pièce, je développasse le personnage du riche ruiné autant que celui du pauvre enrichi. Je crois les deux observations mal fondées. Une des premières règles, selon moi, de l'art dramatique est de tout subordonner à un principal personnage. Tous les autres rôles doivent se grouper autour de lui, soit comme rôles d'opposition, soit comme rôles servant à développer le caractère de ce principal personnage. Dans les *Marionnettes*, c'est l'enivrement de Marcelin que j'ai dû peindre ; il me suffit d'avoir indiqué que Dorvilé est ruiné. Dans *les Deux Philibert*, c'est Philibert le mauvais sujet dont je dois développer le caractère ; il me suffit d'indiquer que son frère est un homme de mérite.

La fin du premier acte et tout le deuxième me paraissent comiques et renfermant des détails de mœurs assez vrais. Il y a un rôle presque épisodique qui fait rire : c'est celui du cousin Pastoureau. Franchement, je n'en attendais pas autant d'effet, il me semblait un peu chargé.

Le troisième acte n'est pas le plus fort, et c'est celui qui réussit le plus à la représentation. Je crois y avoir employé un moyen de succès qui n'est pas à dédaigner. C'est plutôt une suite de tableaux qu'une suite de scènes. Philibert aîné et son valet arrivant tout essoufflés et en désordre, s'asseyant sur des bancs de pierre, sonnant à la grille de la maison de Duparc; Philibert cadet au balcon du café, tantôt aiguisant sa queue de billard, tantôt buvant un petit verre de liqueur, puis rajustant la toilette de son frère, et de retour au balcon du café s'accusant lui-même : tout cela, je crois, devait plaire dans un temps où le public préfère l'action aux développements.

Mais la principale cause du succès, c'est que, tout en riant de mon mauvais sujet, on s'intéresse à lui, et qu'au milieu de son libertinage, il est ce qu'on est convenu d'appeler un bon enfant. C'est un grand bonheur pour l'auteur comique d'avoir à peindre un ridicule qui ne retire pas au personnage l'affection du spectateur. Ce bonheur m'était arrivé déjà dans M. Musard.

Il y a d'ailleurs dans la pièce un fond de vérité qui dut frapper beaucoup de monde. Il est peu de familles qui n'ait son mauvais sujet. On le gronde, on l'aime; on le repousse, on l'accueille; on se plaint de ses fredaines, on en rit; on jure qu'on ne fera plus rien pour lui, et l'on finit toujours par venir à son aide.

PERSONNAGES

PHILIBERT aîné.
PHILIBERT cadet.
DUPARC, ancien notaire.
CLAIRVILLE, maître de musique.
PASTOUREAU, cousin de Duparc.
JOSEPH, valet de Duparc.
COMTOIS, valet de Philibert aîné.
LE PORTIER de la maison Duparc.
UN TRAITEUR.
MADAME DERVIGNY, belle-mère de Duparc.
SOPHIE, fille de Duparc.
MARIANNE, servante de Duparc, femme de Joseph.

Le premier acte se passe à Paris, les deux autres à la campagne.

LES

DEUX PHILIBERT

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue solitaire dans le quartier des Invalides. D'un côté la maison de Duparc; de l'autre, celle où demeure Philibert aîné. On voit au fond les boulevards.

SCÈNE I.

PHILIBERT AINÉ, LE PORTIER.

PHILIBERT AINÉ, sortant.

En qualité de voisin, il est tout naturel que je fasse une visite à son père.

LE PORTIER, qui achevait de balayer le devant de la porte, voyant Philibert qui s'approche de la maison de Duparc.

Où allez-vous donc, monsieur? voilà le portier. Qui demandez-vous?

PHILIBERT AINÉ.

Monsieur Duparc.

LE PORTIER, riant.

Eh! mais, monsieur, il n'y a que moi d'éveillé dans toute la maison.

PHILIBERT AINÉ, tirant sa montre.

Pas encore sept heures. (A part.) Je n'ai pas dormi de la nuit. J'étais si content de loger tout près d'elle!

LE PORTIER, toujours riant.

Il faut être amoureux, ou avoir des affaires bien pressantes, pour venir de si bonne heure chez les gens. Si monsieur veut attendre en se promenant sur les boulevards des Invalides....

PHILIBERT AINÉ.

Mon ami, dites, je vous prie, à monsieur Duparc, que la personne qui a loué le petit appartement de la maison en face de la sienne est venue pour avoir l'honneur de le saluer, ainsi que sa belle-mère et sa fille.

LE PORTIER.

Ah! c'est monsieur qui a loué cet appartement?... C'est singulier... On le dit petit, incommode et cher, et il a été loué tout de suite. Moi, qui vois tout ce qui se passe dans le quartier, à peine ai-je eu le temps de remarquer l'écriteau.

PHILIBERT AINÉ.

Vous souviendrez-vous de mon nom? Philibert. Mais, si vous permettez, je vais m'écrire.

LE PORTIER.

Oui, c'est plus honnête et plus sûr. J'ai bonne mémoire, mais je pourrais oublier... Je vais vous ouvrir ma loge; vous y trouverez ce qu'on cherche en vain chez la plupart de mes collègues, du papier propre et de bonnes plumes. (Il entre dans la maison de Duparc avec Philibert aîné.)

SCÈNE II.

SOPHIE, MARIANNE, PHILIBERT AINÉ

(Pendant la scène précédente, on a vu Marianne tirer les rideaux et ouvrir une fenêtre de la maison de Duparc.)

MARIANNE, à la fenêtre.

Pas un seul nuage. Mon mari qui me soutenait hier

qu'il pleuvrait aujourd'hui. Mademoiselle, venez donc voir : nous aurons un temps superbe.

SOPHIE, à sa fenêtre.

Tant mieux.

MARIANNE.

Monsieur sera bien content. Comme c'eût été contrariant, si nous avions eu mauvais temps, un jour où il reçoit tant de monde à la campagne, où il donne un bal pour la fête du village !

SOPHIE, voyant Philibert aîné qui sort de la maison de Duparc, et se retirant précipitamment de la fenêtre.

Ah ! mon Dieu !

MARIANNE.

Eh ! quoi donc, mademoiselle ?

SOPHIE.

C'est le soleil qui m'a éblouie. (Voyant que Philibert aîné ne regarde pas du côté de la fenêtre.) Mais je m'y accoutume. N'est-ce pas ma bonne maman qui te sonne ?

MARIANNE.

J'y suis. Quel bonheur ! Nous danserons dans le jardin. (Elle quitte la fenêtre.)

SOPHIE, toujours à la fenêtre.

C'est encore lui. C'est le jeune homme que, depuis un mois, je rencontre partout. Il sort de notre maison. Que veut dire ceci ? Eh bien, il entre dans la maison en face de la nôtre. Est-ce que ce serait lui qui aurait loué cet appartement ?... Pour le coup, ce serait bien une preuve... Quel est-il ? que me veut-il ? (Philibert aîné reparaît.) Il revient ; je n'oserai plus ouvrir cette fenêtre. (Elle quitte la fenêtre et la ferme.)

SCÈNE III.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AINÉ, appelant.

Comtois!

COMTOIS, entrant en scène.

Me voilà, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien, mes livres, mes gravures?

COMTOIS.

Eh! mais, monsieur, vous vous pressez, vous me pressez, et tout cela pour nous établir dans un quartier perdu, entre les Invalides et la rue de Babylone.

PHILIBERT AINÉ.

Ah! mon ami, mon cher Comtois, c'est le plus beau quartier de Paris pour moi.

COMTOIS.

Je sais. (Montrant la maison de Duparc.) C'est là que demeure la jeune personne qui depuis un mois vous tourne la tête. Aussi votre déménagement a été si prompt qu'on eût dit d'un homme qui craint une saisie de créanciers; et, grâce au ciel, nous marchons tête levée, nous ne devons rien. Mais, monsieur, mon attachement pour vous, et la confiance dont vous m'honorez, m'autorisent à vous parler librement. Si, comme vous me l'avez dit, cette jeune Sophie est jolie, riche, d'une famille estimable et estimée, pourquoi n'en pas faire la demande?

PHILIBERT AINÉ.

Je n'ose..... Paraîtrai-je à ses parents un parti assez avantageux?

COMTOIS.

Allons donc; un jeune homme aimable, instruit, bien fait, attaché au ministère des affaires étrangères, ayant déjà été honoré d'une mission dans le Levant, jouissant d'une excellente réputation, et la méritant, ce qui est plus rare! Rendez vous justice, mon cher maître, quelle différence entre vous et monsieur votre frère, le mauvais sujet!

PHILIBERT AINÉ.

Comtois, je vous ai déjà défendu de mal parler de mon frère.

COMTOIS.

Ma foi, monsieur, je lui donne le nom qu'il se donne lui-même dans ses moments de franchise.

SCÈNE IV.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, UN TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

Pourvu qu'il y ait un numéro neuf dans cette rue. Le voilà. (Il s'approche de la maison Philibert.) Ah! ma femme, cela tombe-t-il sous le sens? faire crédit à un inconnu, ne pas exiger de gage! Oh! elle est compatissante pour les jeunes gens.

COMTOIS, au moment où le traiteur va frapper à la porte.

Monsieur demande quelqu'un dans cette maison?

LE TRAITEUR.

Oui : monsieur Philibert.

PHILIBERT AINÉ.

C'est moi.

LE TRAITEUR.

Ah! Dieu merci, je tremblais qu'on ne m'eût fait un

mensonge. (A Philibert aîné.) Parbleu, monsieur, puisque vous déménagiez, il me semble que vous auriez aussi bien fait de donner à ma femme votre nouvelle adresse, sans me faire courir à cette rue des Trois-Frères, où l'on m'a dit que vous demeuriez ici.

PHILIBERT AINÉ.

Enfin, monsieur, que me voulez-vous?

LE TRAITEUR.

Pardon, si je vous dérange. Comme c'est aujourd'hui mon jour de recouvrements....

COMTOIS.

Comment, votre jour de recouvrements?

LE TRAITEUR.

Je suis l'un des traiteurs de l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées. C'est pour ce petit repas que monsieur est venu faire hier au soir chez moi, et dont il a été si content.

PHILIBERT AINÉ.

Moi, monsieur, j'ai soupé chez vous hier au soir!

LE TRAITEUR.

Oui, monsieur, avec deux dames et un de vos amis.

COMTOIS.

Qu'est-ce que vous dites?

LE TRAITEUR.

Je dis que par malheur j'étais absent, mais que je suis rentré un moment après le départ de monsieur et de sa compagnie, et que ma femme m'a raconté tout ce qui s'était passé.

COMTOIS.

Allez, allez, l'ami, mon maître ne soupe pas chez les traiteurs.

LE TRAITEUR.

Plaît-il ?

COMTOIS.

Et il n'a pas de connaissance parmi les dames qui vont souper à l'allée des Veuves.

LE TRAITEUR.

Eh ! parbleu ! voici votre carte.

COMTOIS.

Vous rêvez...

LE TRAITEUR.

Et votre adresse de la rue des Trois-Frères, écrite au bas, de votre main.

PHILIBERT AINÉ, prenant le billet que lui présente le traiteur.

Mon adresse !

LE TRAITEUR.

Nierez-vous votre écriture !

PHILIBERT AINÉ.

Ah ! mon Dieu ! c'est de la main de mon frère.

COMTOIS.

Là ! encore un de ses tours.

LE TRAITEUR.

Eh bien, messieurs !

COMTOIS.

Eh bien, mon cher ami, tâchez de trouver celui qui a écrit cette adresse. Ce n'est pas mon maître.

LE TRAITEUR.

Là ! encore un repas de perdu.

COMTOIS.

Sachez qu'il y a deux Philibert ; monsieur, qu'on appelle l'homme de mérite, et son frère, connu sous le nom du mauvais sujet.

PHILIBERT AINÉ.

Tais-toi donc.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur, il faut bien dire la vérité. Je ne m'étonne pas que le frère de monsieur ait été souper chez vous avec des amis et des dames. Dieu sait quelles dames ! Je ne m'étonne pas qu'il ait donné notre adresse ; mais j'espère que monsieur se lassera de payer ses créanciers, et qu'il va commencer par vous.

LE TRAITEUR.

Permettez; que monsieur cesse de payer les dettes de son frère, il fera fort bien ; mais après avoir acquitté le petit souper d'hier. C'est une bagatelle. Encore celle-là, monsieur. Vous êtes trop juste, trop bon frère..... D'ailleurs, je ne connais que monsieur; c'est l'adresse de monsieur qu'on a donnée à ma femme; monsieur se nomme Philibert. C'est donc monsieur que j'attaque, en lui laissant, bien entendu, son recours contre son frère.

COMTOIS.

Nous ne vous craignons pas, et nous ne vous payerons pas.

LE TRAITEUR.

C'est ce qu'il faudra voir.

PHILIBERT AINÉ.

Allons, pour mon entrée dans mon nouveau logement, du bruit, un scandale ! Finissons. C'est cinquante-trois francs qui vous sont dus.

COMTOIS.

Eh quoi ! vous voudriez encore ?....

PHILIBERT AINÉ.

Paix. En voilà cinquante-cinq.

COMTOIS.

C'est bien dur. Payer un souper qu'on n'a pas mangé!

LE TRAITEUR.

Monsieur laisse, sans doute, le reste pour les garçons?

PHILIBERT AINÉ.

Soit.

COMTOIS.

Et les garçons encore!

LE TRAITEUR.

Mille pardons, monsieur, de ma vivacité; mais il y a tant de pertes dans notre état. Nous sommes des jeunes gens qui commencent.

COMTOIS.

Il suffit; vous êtes payé.

LE TRAITEUR.

C'est vrai; mais convenez que ma femme n'en a pas moins fait une sottise, parce que n'ayant pas l'honneur de connaître monsieur votre frère.... Mon Dieu! qu'on est heureux de rencontrer de temps en temps des honnêtes gens comme monsieur! (il sort.)

SCÈNE V.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Courage, monsieur; donnez-vous de la peine pour faire fortune. Il n'y a pas de raison pour que jamais vous soyez riche, puisqu'à mesure que vous gagnez de l'argent, monsieur votre frère le dépense.

PHILIBERT AINÉ.

Ne me gronde pas; c'est mon frère; il a eu des malheurs: et c'eût été bien m'annoncer dans ce quartier que de passer pour ne pas payer mes dettes.

COMTOIS.

Je conçois; faiblesse pour lui; considération pour vous-même. Ah! monsieur, vous êtes trop bon, et monsieur votre frère en abuse. Lui malheureux! je ne vois pas cela. Il ne sait que rire, boire et se divertir. Dès qu'il a un peu d'argent, il brûle le pavé de Paris en cabriolet élégant, recherché dans sa parure, donnant des fêtes, faisant des cadeaux, et vous envoyant à vous-même des bijoux, des livres et des bourriches.

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien, c'est bonté, c'est reconnaissance.

COMTOIS.

Point du tout : c'est vanité, c'est folie; moi je l'ai toujours cru un peu timbré. Deux jours après, ne le voyons-nous pas revenir à nous à pied, se plaignant des hommes et du sort, et le portefeuille rempli de reconnaissances du mont-de-piété?

PHILIBERT AINÉ.

Comtois, vous allez trop loin.

COMTOIS.

Non, monsieur; dussiez-vous me chasser, il faut que je me soulage. Après la mort de madame votre mère, n'est-ce pas lui qui a bouleversé et vendu à bas prix sa maison de commerce? Et toutes les places que vous lui avez obtenues par votre crédit, dans les vivres, au greffe du palais, dans les contributions, au ministère même, où vous êtes employé, et qu'il a perdues par sa faute, après un ou deux mois d'exercice! Enfin, monsieur, les choses en sont venues à un tel point que vous n'osez plus avouer aux personnes qui ne le connaissent

pas que vous avez un frère, que vous n'osez plus rien solliciter pour lui, et que vous aimez mieux lui faire une pension que de vous exposer à vous brouiller avec les gens à qui vous le recommanderiez.

PHILIBERT AINÉ.

Oui, il est vif et fougueux dans ses passioons. Parlons de mon amour pour Sophie. Crois-tu qu'il soit temps de me présenter de nouveau chez son père? Je n'ose... J'hésite... Il est si fâcheux d'être obligé de s'annoncer soi-même! (Ici l'on entend Clairville chanter dans la coulisse.)

Mais on revient toujours
A ses premiers amours.

PHILIBERT AINÉ, regardant du côté où l'on entend chanter.

Eh! mais cette voix... Je ne me trompe pas; c'est Clairville, le maître de musique. Aurait-il des écoliers dans ce quartier?

COMTOIS.

Vous avez de l'amitié pour M. Clairville. Je parierais que vous n'avez pas osé lui parler de monsieur votre frère.

PHILIBERT AINÉ.

C'est vrai; laisse-moi avec lui.

COMTOIS.

Il n'y aura bientôt plus que ses créanciers qui sauront que vous êtes deux frères. (Il sort.)

SCÈNE VI.

PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE entre en chantant.

Te bien aimer, ô ma chère Zélie!

Eh! c'est vous, monsieur Philibert? Par quel hasard de si bonne heure dans ce quartier?

PHILIBERT AINÉ.

Je loge là d'hier soir.

CLAIRVILLE.

Je m'en félicite ; si vous le permettez, nous pourrons faire une connaissance plus intime. (Montrant la maison de Duparc.) Je viens tous les deux jours chez votre voisin.

PHILIBERT AINÉ.

Monsieur Duparc!

CLAIRVILLE.

Sa fille est une de mes écolières.

PHILIBERT AINÉ.

Sa fille!

CLAIRVILLE.

Une de mes meilleures écolières. J'avais été professeur de sa mère avant qu'elle fût mariée, et Mme Dervigny sa grand'mère a bien voulu se souvenir de moi. Cela ne me rajeunit pas, comme vous voyez; mais c'est une preuve d'estime qui m'honore et me flatte infiniment. La jeune personne a moins de voix, mais plus de goût que sa mère. Oh! les Italiens ont bien perfectionné la méthode. (Il fredonne.)

... Pietà... pietà....

PHILIBERT AINÉ.

Et vous venez donner votre leçon?

CLAIRVILLE.

Non pas aujourd'hui. M. Duparc m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner à sa maison de campagne. Je devais partir avec toute la famille, mais j'ai tant d'affaires! Je viens leur dire que j'irai de mon côté.

PHILIBERT AINÉ.

Vous allez dîner à la maison de campagne de M. Duparc. Vous êtes bien heureux!

CLAIRVILLE.

Mais, oui : on y fait bonne chère; il y a très-bonne société.

PHILIBERT AINÉ.

Ainsi vous êtes l'ami de la maison?

CLAIRVILLE.

J'ose me donner ce titre. Par mes faibles talents, je suis l'âme des fêtes et des soirées que donne Mme Dervigny; par mon caractère, ma conduite et un certain usage du monde, j'ai mérité sa confiance et celle de son gendre.

PHILIBERT AINÉ.

Quel homme est-ce que M. Duparc?

CLAIRVILLE.

Un très-honnête homme, qui, après avoir été vingt ans notaire à Paris, a conservé une telle passion pour les affaire que, dans la crainte de s'ennuyer, il s'est fait l'intendant de deux ou trois de ses anciens clients, entre autres du duc de Mircour, un de mes écoliers, qui vient d'être nommé ministre. Mme Dervigny, aussi bonne femme que son gendre est bon homme, se fait remarquer par sa tendresse pour sa petite fille, qu'elle aurait gâtée si cette jeune personne n'eût été douée du plus heureux naturel. Il y a en celle-ci un mélange de naïveté, de raison et d'innocente coquetterie qui enchante tous ceux qui la voient. Elle est fort bien.

PHILIBERT AINÉ.

Oui, c'est bien elle; sans lui avoir jamais parlé, je la reconnais à ce charmant portrait. Ah! mon cher Clairville!

CLAIRVILLE.

Eh bien?

PHILIBERT AINÉ.

Il y a un mois que, pour la première fois, aux Tui-

senter à M. Duparc comme un de vos amis qui voudrait profiter du voisinage pour se lier avec lui.

CLAIRVILLE.

Comme un de mes amis!

PHILIBERT AINÉ.

Vous ne mentirez pas.

CLAIRVILLE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites... Mais pourquoi m'avez-vous avoué que vous aimiez sa fille? Cela va me gêner... Cependant j'y réfléchirai... Et demain....

PHILIBERT AINÉ.

Pourquoi pas tout de suite?

CLAIRVILLE.

Non. Je connais le bon monsieur Duparc; il est pressé d'aller à la campagne : toute visite qui retarderait son départ lui serait importune.

PHILIBERT AINÉ.

En ce cas, je n'insiste plus. Je cours chez mon propriétaire; j'étais si pressé, que je me suis emparé de l'appartement avant d'avoir signé le bail. Ainsi vous me promettez...

CLAIRVILLE.

Je ne vous promets rien.

PHILIBERT AÎNÉ.

Pardonnez-moi, vous promettez de ne pas m'être contraire; et vous ne manquerez pas à la sévérité de vos principes en assurant à M. Duparc que sa fille serait avec moi la plus heureuse et la plus aimée des femmes.

(Il sort.)

CLAIRVILLE, seul.

Il est aimable; je le crois honnête et bon, et je re-

grette véritablement que mes justes scrupules ne me permettent pas de lui être plus utile.

(Il s'approche de la maison de Duparc en fredonnant.)

Je suis Lindor, ma naissance est...

SCÈNE VII.

CLAIRVILLE, DUPARC.

DUPARC, sortant de chez lui.

Déjà ici, mon cher Clairville ? vous venez prendre ces dames ?

CLAIRVILLE.

Je viens les prier de ne pas m'attendre.

DUPARC.

Comment!

CLAIRVILLE.

Oh! j'irai dîner avec vous; mais j'arriverai tard, j'ai à courir dans Paris.

DUPARC.

C'est comme moi.

CLAIRVILLE.

Les affaires avant les plaisirs.

DUPARC.

C'est cela, mon cher; les femmes sont bien heureuses : pendant qu'elles ne songent qu'à se parer et à s'amuser, nous autres, nous travaillons, nous nous inquiétons de l'avenir pour elles et pour nous.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas vous que l'avenir doit inquiéter.

DUPARC.

Quand votre petite sera en âge d'être mariée, vous saurez ce que c'est que les embarras d'un père de famille.

CLAIRVILLE.

Avec votre fortune et une fille aussi aimable que la vôtre, on peut choisir.

DUPARC.

Tenez, mon cher Clairville, je puis me confier à vous. Vous connaissez mon caractère prompt et impatient. Je me suis toujours dit que je marierais ma fille à dix-huit ans, et parce qu'elle en a dix-sept, depuis quelques mois, je me crois déjà en retard. Je me trouve pressé d'ailleurs par une circonstance...; le duc de Mircour, qui vient d'être nommé ministre, m'honore de son amitié. Il vaque en ce moment près de lui une place superbe, et il a eu la bonté de me faire entendre qu'il la donnerait volontiers à celui que je choisirais pour mon gendre.

CLAIRVILLE.

Cela fait une belle dot.

DUPARC.

Qui rendra moins exigeant sur celle que je comptais donner; mais vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre; car il faut que la place soit remplie, et si je tarde à proposer un sujet au duc, il en prendra un de la main d'un autre, qui a peut-être aussi une fille à marier. Or vous savez que ma belle-mère a imaginé de donner des bals à Paris et à la campagne, prétendant que plus d'une mère avait trouvé de la sorte un parti pour sa fille.

CLAIRVILLE.

Oui, cela se pratique ainsi dans beaucoup d'honnêtes maisons.

DUPARC.

Et cela réussit.

CLAIRVILLE.

Quelquefois.

DUPARC.

Eh bien, nous venons de passer en revue tous les jeunes gens de notre connaissance, et nous n'en voyons pas un seul qui réunisse toutes les qualités.... Il y a bien notre cousin Pastoureau, que je crois amoureux de Sophie.

CLAIRVILLE.

Le tendre faiseur d'élégies, mon fournisseur de romances, le grand joueur de boston et de billard.

DUPARC.

Il a quelque fortune, il est avocat, il plaide peu; mais ma belle-mère veut une inclination réciproque, et moi-même, si je pouvais trouver mieux... Parbleu! mon ami, vous qui donnez des leçons aux jeunes gens des meilleures familles, vous devriez bien me chercher mon affaire parmi vos écoliers.

CLAIRVILLE.

Moi!

DUPARC.

Oui, vous. Il faut au duc un homme actif, intelligent, instruit; il faut à ma fille un jeune homme aimable, sensible. Moi, je veux un gendre d'une humeur égale, facile. De la probité, de bonnes mœurs, cela va sans dire. Trouvez-nous cela, mon cher ami; je donne au jeune homme une fortune assez considérable après moi, et dès à présent une belle place et une jolie femme. Cela n'est pas à dédaigner?

CLAIRVILLE.

Non vraiment; et quoiqu'un homme, tel qu'il le faut à vous, au duc et à votre fille, ne soit pas très-commun,

par le temps qui court, je croirais assez que celui dont je viens de recevoir la confidence.....

DUPARC.

Vous avez reçu la confidence d'un jeune homme ?

CLAIRVILLE.

Oui, mais je ne veux vous en rien dire.

DUPARC.

Pourquoi donc cela ?

CLAIRVILLE.

C'est si délicat ! vous connaissez ma répugnance à me mêler de ces sortes d'affaires.

DUPARC.

Je la connais, je l'approuve, et je vous en estime davantage. Mais ici songez que c'est le père de la jeune fille qui vous presse. Tenez; voici ma belle-mère qui va se joindre à moi.

SCÈNE VIII.

CLAIRVILLE, DUPARC, MADAME DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Concevez-vous ma petite-fille qui n'est pas encore prête !

DUPARC.

Il n'y a pas de mal. Clairville ne part pas avec vous; il viendra de son côté. Mais il me parlait d'une affaire bien importante. Il a reçu tout à l'heure la confidence d'un jeune homme très-convenable pour la place et pour ma fille.

CLAIRVILLE.

C'est-à-dire que je le crois ; mais je n'assure rien.

MADAME DERVIGNY.

En vérité? Qu'est-ce que ce jeune homme? est-il aimable, de bon ton, bien fait, riche? Ah! que je serais contente! Parlez, mon cher Clairville; mais parlez donc.

CLAIRVILLE.

Eh bien, il peut avoir vingt-sept à vingt-huit ans.

MADAME DERVIGNY.

Bon! ni trop vieux ni trop jeune.

CLAIRVILLE.

Il est attaché au ministère des affaires étrangères.

DUPARC.

Donc il conviendrait à M. le duc.

CLAIRVILLE.

Il a rempli pendant quatre ans des fonctions importantes, dans je ne sais quelle légation.

MADAME DERVIGNY.

Si un jour il était nommé secrétaire d'ambassade!

DUPARC, en riant.

Ah! oui, ambassadeur.

CLAIRVILLE.

Je l'ai connu chez M. Forlis, le banquier; et vraiment il ne tiendrait qu'à lui d'épouser la petite Forlis; car il plaît beaucoup au père et à la fille.

DUPARC.

Diable! voilà un obstacle.

CLAIRVILLE.

Ne vous effrayez pas; il est passionnément amoureux de votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Il est amoureux de ma petite-fille?

CLAIRVILLE.

Sans lui avoir parlé, sans avoir jamais osé lui parler. Voilà ce qu'il vient de me confier.

MADAME DERVIGNY.

Il se nomme?

CLAIRVILLE.

Philibert.

DUPARC.

Philibert! C'est le nom de la personne qui s'est fait écrire chez moi de si grand matin; un nouveau voisin, à ce que m'a dit mon portier.

CLAIRVILLE.

Il est venu se loger là tout exprès pour voir plus souvent votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Savez-vous que voilà une preuve d'amour fort délicate?

DUPARC.

Philibert! J'ai connu un Philibert dans ma jeunesse.

CLAIRVILLE.

Un négociant.

DUPARC.

De Rouen.

CLAIRVILLE.

C'était son père.

DUPARC.

Il y a eu entre lui et moi un échange de services et de bons procédés. J'aimerais fort pour mon gendre le fils d'un ancien ami.

MADAME DERVIGNY.

Puisqu'il vous a fait une visite ce matin, ne serait-il pas de la politesse de la lui rendre?

DUPARC.

Sans doute.

CLAIRVILLE.

Il n'est pas chez lui.

DUPARC.

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je vais mettre une carte à sa porte.

CLAIRVILLE.

Voulez-vous me la donner ? Je m'en charge.

DUPARC, remettant la carte à Clairville.

Aurez-vous cette complaisance ?

MADAME DERVIGNY.

Et vous nous répondez de tout ce que vous venez d'avancer sur son compte.

CLAIRVILLE.

Un moment.... Je ne voudrais pas.... (Comme se décidant.) Eh bien ! oui. Allons, malgré tous mes scrupules, me voilà lancé dans une négociation de mariage. C'est la première fois.... Je me trompe; j'ai été pour quelque chose dans celui de la petite Ernestine Dercour, qui plaide aujourd'hui en séparation; mais ici, j'espère qu'il n'en sera pas de même. Cependant, comme je ne me soucie pas d'avoir toute la responsabilité.... Vous connaissez M. de Préval, M. Derlange ? Interrogez-les, interrogez M. Forlis lui-même.

DUPARC.

Justement, je vais dans le quartier de Forlis. En m'y prenant avec finesse, je saurai si, en effet, il songeait à lui donner sa fille. Et ma foi, si son témoignage et celui des autres s'accordent avec le vôtre, j'aime à mener les affaires brusquement ; c'est le fils d'un ancien ami ; je donne un grand bal ce soir à la campagne; nous manquons de danseurs. Pourquoi n'inviterais-je pas ce jeune Philibert ?

MADAME DERVIGNY.

M. Clairville pourrait se charger de l'amener.

CLAIRVILLE.

Impossible : mes courses ne me permettront pas de me mettre en route avant quatre heures.

MADAME DERVIGNY.

Pourquoi ne viendrait-il pas avec M. Pastoureau ! Il m'a fait dire qu'il avait une place à donner dans son cabriolet.

CLAIRVILLE.

Vous le feriez voyager avec un rival !

MADAME DERVIGNY.

Oh ! un rival. Je vous assure que M. Pastoureau me paraît encore bien moins ce qu'il nous faut, depuis que vous m'avez parlé de votre aimable jeune homme.

DUPARC.

Convenons de nos faits. (A madame Dervigny.) Vous allez partir avec ma fille et Marianne dans la calèche ; moi je prends le cabriolet ; je vais chez Forlis ; je m'informe du jeune homme ; si les réponses sont favorables, je lui écris de chez Forlis même un petit billet d'invitation que Joseph vient lui apporter ici, tandis que je termine mes autres affaires. Le jeune homme part avec le cousin Pastoureau ; et l'ami Clairville vient nous joindre le plus tôt qu'il pourra.

MADAME DERVIGNY.

C'est entendu.

DUPARC.

Chut ! Voici ma fille.

MADAME DERVIGNY.

Il ne faut rien dire devant elle.

SCÈNE IX.

CLAIRVILLE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

MADAME DERVIGNY.

Allons donc, mon enfant ; comment te trouves-tu en retard, toi qui ordinairement es si prompte? Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous aurons du monde, beaucoup de monde ; des personnes qui viennent pour la première fois chez mon gendre.

DUPARC, à madame Dervigny.

Taisez-vous donc.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

Vous avez raison. (Haut.) Oh ! tout cela se réduira peut-être à un convive de plus; un jeune homme, un ami de M. Clairville.

DUPARC, à madame Dervigny.

Encore.

SOPHIE.

Un ami de M. Clairville !

MADAME DERVIGNY.

Allons, partons, partons. Marianne, Joseph.

SOPHIE, à part.

Je ne crois pas m'être trompée; à travers les rideaux, j'ai vu ce jeune homme causer avec M. Clairville.

JOSEPH, entrant en scène.

Les voitures sont sur le boulevard, au coin de la rue de Varennes.

DUPARC.

C'est bon.

MADAME DERVIGNY, appelant.

Marianne !

MARIANNE, entrant en scène, chargée de paquets.

Eh ! mais, madame, quand il faut fermer toutes les portes, descendre tous les paquets. Voilà vos clefs, votre ombrelle, le carton de dessins et la musique de mademoiselle. (A Joseph.) Toi, porte tout cela dans la calèche.

JOSEPH, prenant les paquets.

Que je te voie encore causer avec le portier.

MARIANNE.

Si je t'avais cru si jaloux, je ne t'aurais pas épousé. (Joseph sort.)

DUPARC.

Des courses dans Paris, une fête à la campagne, une belle place à donner, une fille à marier; que d'affaires ! Embrasse-moi, mon enfant. Sans adieu, belle-mère; à tantôt, Clairville. (Il sort.)

MADAME DERVIGNY, à Sophie.

Tu fais bien d'emporter tes dessins et ta musique. Je veux que tu brilles, qu'on t'admire. (Bas à Clairville.) Ah ! monsieur Clairville, si le jeune homme ressemble au portrait que vous en faites, c'est un trésor; mais convenez que j'ai un ange à lui donner pour femme. (Haut.) Allons, viens, ma petile-fille. (A Clairville.) Ne tardez pas; nous vous attendons avec impatience. (Elle sort avec Sophie et Marianne, Philibert aîné paraît et se retire précipitamment comme craignant d'être vu, au moment où madame Dervigny sort.)

CLAIRVILLE, seul.

Voilà une affaire qui marche plus vite que je ne croyais; tant mieux.

SCÈNE X.

PHILIBERT AINÉ, CLAIRVILLE.

PHILIBERT AINÉ, accourant.

Vous venez de causer avec madame Dervigny, je n'ai pas osé me montrer.

CLAIRVILLE.

En deux mots, j'avais refusé de prendre l'initiative; mais le père l'a prise avec moi. Il me pressait de lui trouver un jeune homme qui fût digne à la fois de sa fille et d'une place majeure dont le duc de Mirecour lui permet de disposer. Je lui ai parlé de vous. Il s'est souvenu d'avoir été l'ami de votre père; il voulait vous rendre votre visite, et voilà sa carte que je me suis chargé de vous remettre.

PHILIBERT AINÉ, prenant la carte.

Il me rend ma visite!

CLAIRVILLE.

Attendez donc. Il connaît M. de Préval, M. Derlange, M. Forlis, il est allé chez eux; et si, comme je l'espère, ces braves gens lui font votre éloge, vous allez recevoir une invitation de venir aujourd'hui même dîner à sa maison de campagne.

PHILIBERT AINÉ.

Aujourd'hui! chez son père! avec elle!

CLAIRVILLE.

Attendez donc; un de ses cousins viendra vous prendre et vous amènera dans son cabriolet.

PHILIBERT AINÉ.

J'en mourrai de joie.

CLAIRVILLE.

Une bonne idée. C'est aujourd'hui la fête du village. Il donne un bal; en attendant l'invitation et le cousin, faites des couplets, une romance, une ronde. Si j'ai le temps, j'y adapterai un air de ma composition. A présent que j'ai commencé, je me fais un point d'honneur d'achever. Je vais brusquer toutes mes affaires pour être plus tôt avec vous. N'oubliez pas des couplets. De l'esprit, du sentiment, quelques traits de génie, voilà tout ce qu'il faut. (Il sort en fredonnant.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Quel ami précieux que ce bon Clairville! Quel honnête homme que ce monsieur Duparc! Voyons si, en me promenant, je pourrai trouver quelques idées. (Il tire des tablettes de sa poche.)

SCÈNE XI.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Ah! te voilà donc, mon frère.

PHILIBERT AINÉ, brusquement.

C'est toi, mon frère; que me veux-tu?

PHILIBERT CADET.

Comme tu me traites durement! Ce que je te veux? Je viens te faire une querelle.

PHILIBERT AINÉ.

A moi!

PHILIBERT CADET.

Un sage, un philosophe, déménager sans avertir personne! C'est bon pour nous autres, aimables vau-

riens. Qu'en résulte-t-il? Hier soir, je donne un souper délicat, trop délicat, puisque lorsqu'il s'agit de payer, je me trouve dénué de fonds. J'étais un peu gai, et ma foi j'ai trouvé plaisant de prendre ton nom et ta qualité. Ce matin, par procédé, je veux te prévenir, et il me faut courir jusqu'aux boulevards des Invalides pour te trouver. Heureusement j'ai eu une affaire qui m'amène dans ce quartier : oui, je viens chercher un homme à qui mon ami Salomon a dû me recommander. Mais vois à quoi tu m'exposes, à quoi tu t'exposes toi-même; si le traiteur va te chercher à ton ancien domicile?

PHILIBERT AINÉ.

On s'y est présenté.

PHILIBERT CADET.

Vois-tu?

PHILIBERT AINÉ.

On est venu me relancer jusqu'ici.

PHILIBERT CADET.

Déjà?

PHILIBERT AINÉ.

Et j'ai payé.

PHILIBERT CADET.

Tu as payé! tu as bien fait. J'en suis enchanté pour ces bonnes gens; car, suivant toute apparence, je les aurais fait attendre. Tu as payé, mon frère! voilà un trait! j'en pleure d'attendrissement et de reconnaissance. Mais je suis accoutumé à tes belles actions.

PHILIBERT AINÉ.

N'as-tu pas de honte de mener ainsi une vie d'aventurier? Sans reproche, ne devrais-je pas être las de venir à ton secours? Tu n'as pas pu rester même au ministère auquel je suis attaché. Tu crois te justifier, en disant que tu as une mauvaise tête et un bon cœur. Belle excuse! c'est celle de tous les gens qui se con-

duisent mal. J'ai une mauvaise tête, donc j'ai un bon cœur. Très-mauvaise conséquence. Oui, tu es bon; je le sais, moi; mais ceux qui ne te connaissent que par tes folies, ne sont-ils pas en droit d'en douter? Que leur importe, d'ailleurs, que tes fautes viennent de méchanceté ou d'étourderie?... Mais qu'est-ce que je fais? Ce que je te dis là, je te l'ai dit cent fois; je devrais être bien guéri de la manie de te prêcher; je me tais.

PHILIBERT CADET.

Non, parle, continue, continue, mon cher frère; tu as raison; je ne suis ton cadet que d'un an; et je parais plus vieux que toi; et combien je me trouve en arrière de ta réputation et de ta fortune! cela me fait honte. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, en me faisant annoncer quelque part, d'entendre qu'on se disait : « Monsieur Philibert; est-ce l'homme de mérite? Non, « c'est son frère. » — Tu conviendras que c'est fort désagréable. Mais tu ne m'écoutes pas.

PHILIBERT AINÉ.

Parle, parle toujours, je t'entends de reste. (Philibert aîné se promène, s'assied sur un banc devant sa porte, écrit sur ses tablettes.)

PHILIBERT CADET.

Veux-tu que je te dise? tout le mal vient de ce que j'ai été gâté par ma mère, tandis que mon père te faisait élever admirablement dans un collége de Paris. Après tout, ces emplois que tu m'avais obtenus, je ne les ai plus : est-ce un si grand malheur? Je ne veux plus de place. Il me faut une existence libre, active, indépendante. Je veux faire des affaires. Oui, mon ami, des affaires de courtage et de commission, mais en grand, d'une manière vaste et avantageuse à mes concitoyens. J'ai déjà commencé. L'homme que je viens chercher dans cette rue précisément peut m'être très-utile; et tiens, chez ce traiteur, hier... c'était un petit souper de spéculation. Nous avions la maîtresse du

commis d'un gros négociant... Cela nous a coûté cher, parce que ces femmes aimables... c'est gourmand et fort exigeant en fait de bonne chère. Mais j'ai jeté là les fondements d'une affaire..... Tu verras, tu verras. Je ferai fortune, je serai riche, très-riche, et alors... ah! Dieu! il me serait si doux de reconnaître ce que tu as fait pour moi! Je te dois tant; je te dois tout. Éprouve quelque malheur seulement; j'entends que tu ne t'adresses pas à d'autre qu'à moi.

PHILIBERT AINÉ.

Je te remercie de ta protection, et je ne manquerai pas de la réclamer en temps et lieu. En attendant, compte toujours sur mes services. Mais je t'en prie, n'en exige pas plus que je n'en peux rendre.

PHILIBERT CADET.

Fi donc! Pour avancer ma conversion, veux-tu me donner à dîner aujourd'hui ? tu me feras de la morale, je te conterai mes projets.

PHILIBERT AINÉ.

Je ne veux pas.

PHILIBERT CADET.

Ah! tant pis. Heureux frère! tu es invité dans quelque bonne maison, peut-être chez ton ministre. Mais quel secret as-tu donc pour plaire ainsi à tout le monde, pour te mettre sur-le-champ au ton et au goût de chacun? Moi, quand je me trouve avec des gens sensés et de mœurs régulières, si je veux prendre leurs manières, je suis gêné; si je veux m'égayer, je sens que je vais trop loin.

PHILIBERT AINÉ, avec vivacité.

Eh! de grâce, laisse-moi..,.. Mais je ne veux pas me mettre en colère aujourd'hui. Je ne veux songer qu'au bonheur qui m'arrive.

PHILIBERT CADET.

Vrai? il t'arrive un bonheur. Que tu le mérites bien! Mais conte-moi donc....

PHILIBERT AINÉ.

Allons, tu ne veux pas voir que je suis occupé. C'est moi qui te cède la place. Je rentre chez moi. (A part.) Aussi bien, il faut que je change d'habit;.... pour un bal!.... Ma toilette m'a toujours fort peu occupé; mais dois-je rien négliger pour tâcher de plaire....? J'aurai encore le temps... Il rentre chez lui en relisant ce qu'il a écrit sur ses tablettes, pendant la scène.

PHILIBERT CADET, seul.

Eh bien, c'est honnête; il ne m'offre pas seulement de me montrer son nouvel appartement. Je voudrais pourtant bien savoir s'il y a une chambre pour moi, parce que s'il m'arrivait de ne savoir où aller coucher... Ma foi, un frère peut entrer sans façon chez son frère, et en sortant de chez la personne que je vais voir... J'ai là son nom (Il tire un papier de sa poche.) M. Duparc, ancien notaire. Tiens! mon ami Salomon a oublié le numéro... Mais je peux m'informer... Mon Dieu! que je suis content que mon brave frère soit en train d'être heureux!

SCÈNE XII.

PHILIBERT CADET, JOSEPH.

JOSEPH, un billet à la main.

Comme les maîtres vous font courir!

PHILIBERT CADET.

Ah! mon ami, êtes-vous de ce quartier?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Pourriez-vous m'indiquer la demeure d'un monsieur Duparc, ancien notaire?

JOSEPH.

Vraiment! c'est mon maître.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, conduisez-moi, annoncez-moi.

JOSEPH.

Il n'y est pas. Il va partir pour la campagne, et il faut que j'aille le rejoindre bien vite à l'entrée du faubourg Saint-Antoine. Le nom de monsieur, afin que je lui dise...

PHILIBERT CADET.

Philibert.

JOSEPH.

Philibert! Vous seriez monsieur Philibert? Eh bien, monsieur, c'est à vous que j'ai affaire. Voilà un billet que monsieur m'a chargé de vous remettre.

PHILIBERT CADET.

Un billet! pour moi!

JOSEPH, remettant le billet à Philibert cadet.

Eh! oui, pour vous. Le voilà.

PHILIBERT CADET, prenant le billet.

Pour moi! Je vois, ce que c'est. Mon ami Salomon lui aura si bien parlé de moi... et sachant qu'aujourd'hui même je devais me présenter chez lui... Le billet est tout ouvert, sans adresse....

JOSEPH.

Monsieur était si pressé.... Lisez.

PHILIBERT CADET.

Lisons. (Il lit.) « Monsieur Duparc prie monsieur » Philibert de lui faire l'honneur de venir dîner aujour-

» d'hui à sa maison de campagne. » C'est fort honnête.

JOSEPH.

De plus, monsieur m'a chargé de vous dire que son cousin, M. Pastoureau, allait venir vous prendre et vous donner une place dans son cabriolet.

PHILIBERT CADET.

Une place dans le cabriolet d'un cousin! c'est encore plus honnête.

JOSEPH.

Eh! tenez, le voilà M. Pastoureau. J'avais averti son jockey en passant devant sa porte.

SCÈNE XIII.

PHILIBERT CADET, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU, d'une voix doucereuse, et parlant de la coulisse.

Reste là, Jacques, et prends garde que ma jument ne se cabre. (Entrant en scène.) Eh bien, Joseph, ce monsieur que je dois emmener, est-il là?

JOSEPH, montrant Philibert cadet.

C'est monsieur.

PHILIBERT CADET.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

JOSEPH, à Pastoureau.

Le fils d'un ancien ami de mon maître, à ce qu'il m'a dit. Voilà ma commission faite, et bien faite. Je vous laisse. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

PHILIBERT CADET, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Monsieur, je serai ravi de faire la route avec vous.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, je serai trop heureux, si ma société peut vous être agréable.

PASTOUREAU.

Dans le premier moment, j'ai trouvé le cousin Duparc un peu indiscret de me donner pour compagnon de voyage un homme que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais la manière dont vous vous présentez... Et puis, il était l'ami de monsieur votre père.

PHILIBERT CADET.

Ah! mon père était son ami? C'est possible. Je me souviens qu'étant tout petit, j'ai vu chez ma mère un notaire de Paris... (A part.) Le cousin Pastoureau a une petite voix douce qui prévient en sa faveur.

PASTOUREAU.

Monsieur est-il déjà venu chez mon cousin Duparc?

PHILIBERT CADET.

Jamais.

PASTOUREAU.

Charmante maison, point de gêne; on y est comme chez soi.

PHILIBERT CADET.

C'est ce qu'il me faut.

PASTOUREAU.

Bosquets romantiques, bonne table, un billard. Jouez-vous au billard?

PHILIBERT CADET.

Un peu.

PASTOUREAU.

Nous verrons votre force. Je suis élève du garçon du café Turc. Ma petite cousine Sophie Duparc est une personne fort intéressante. Je l'ai vue naître; j'étais bien jeune. Elle promet d'avoir beaucoup de sensibilité. Mais nous causerons aussi bien dans le cabriolet que dans la rue. Eh! Jacques, ôte la couverture du cheval.

(Il sort.)

PHILIBERT CADET.

J'aime la campagne, moi; on y joue des proverbes, des charades, on y fait des niches. Comme je vais me divertir chez mon ami Duparc, que je ne connais pas!

PASTOUREAU, reparaissant dans le fond.

Venez-vous, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Me voilà, monsieur. (Il sort avec Pastoureau, au moment où Comtois entre.)

SCÈNE XV.

COMTOIS, et ensuite PHILIBERT AINÉ.

COMTOIS.

Je ne conçois pas mon maître. Il est d'une impatience!

PHILIBERT AINÉ, entrant en scène et achevant de s'habiller.

Comtois!

COMTOIS.

Monsieur!

PHILIBERT AINÉ.

Il n'est venu personne me demander?

COMTOIS.

Personne, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Ce message tarde bien. Oh! l'on va venir, et me voilà prêt. Tout en m'habillant, j'ai fait trois couplets, et pour peu que ce monsieur avec qui je voyagerai ne soit pas trop bavard, j'en pourrai faire un quatrième pendant la route. Cette invitation se fait bien attendre. Comtois, comment me trouves-tu?

COMTOIS.

A merveille, monsieur.

PHILIBERT AINÉ.

Ah! mon cher Comtois, jamais je n'ai eu si peur de ne pas paraître assez aimable. (Tirant sa montre.) L'heure se passe, et je ne vois paraître ni l'invitation, ni ce cousin qui doit venir me prendre. Pour le coup, ce n'est pas sans raison que je m'alarme. On ne vient pas. Comtois, frappe à cette porte. Demande M. Duparc, madame Dervigny, une servante, un valet. Attends, je frappe moi-même. Mille chimères, mille idées fâcheuses me passent par la tête.

(Philibert aîné et Comtois frappent tour à tour, et à coups redoublés, à la porte de Duparc.)

PHILIBERT AINÉ.

Eh bien, voyez si ce portier répondra.

SCÈNE XVI.

COMTOIS, PHILIBERT AINÉ, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Eh! bon Dieu! voulez-vous briser notre porte? (Reconnaissant Philibert aîné.) Ah! c'est vous! Par ma foi, vous

êtes un habile homme. Ce matin, vous venez trop tôt; maintenant, vous venez trop tard.

PHILIBERT AINÉ.

Comment!

LE PORTIER.

Ils sont tous partis pour la campagne.

PHILILERT AINÉ.

Tous?

LE PORTIER.

Tous.

PHILIBERT AINÉ.

Et le cousin de M. Duparc?

LE PORTIER.

Quel cousin? Ah! M. Pastoureau? il sera parti de son côté.

PHILIBERT AINÉ.

Que faire? quel parti prendre? Mon ami, savez-vous où est la maison de campagne de M. Duparc?

LE PORTIER.

Parbleu! c'est à un joli petit village entre Saint-Maur, Vincennes et Saint-Mandé.

PHILIBERT AINÉ.

Mais le nom de ce joli petit village?

LE PORTIER.

Son nom?

PHILIBERT AINÉ.

Oui. Le savez-vous?

LE PORTIER

Parbleu! c'est.... attendez donc. Je l'ai su. Ils me l'ont dit; mais le premier cocher venu des petites voitures vous indiquera bientôt.... Entre Vincennes, Nogent, Saint-Maur, Neuilly-sur-Marne et Saint-Mandé. Mademoiselle Marianne dit que le pays est charmant (il rentre.)

PHILIBERT AINÉ.

Me voilà bien avancé. Me présenter moi-même, seul, sans avoir reçu d'invitation !... et comment trouver? N'importe, je chercherai. Si je pouvais rejoindre Clairville; mais où est-il à présent? (A Comtois.) Eh bien, tu restes là, comme un terme, à me regarder. Va me chercher une voiture. Non, j'y vais moi-même.

COMTOIS.

Vous suivrai-je, monsieur?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, sans doute; n'aurai-je pas besoin de toi pour m'informer, pour chercher, quand je serai-là;.... et quand y serai-je?... Entre Vincennes, Saint-Maur et Saint-Mandé... Je ne sais pas où je vais. Mais c'est égal, je pars.

COMTOIS

Oui, partons. Mon pauvre maître!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène est à la maison de campagne de Duparc.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

SCÈNE I.

SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Par ma foi, mademoiselle, c'est un coup d'œil charmant que celui d'une fête de village. Eh ! mais, qu'avez-vous donc? Je vous ai observée pendant la route; vous étiez rêveuse, distraite.

SOPHIE.

Puisque tu te piques de si bien observer, ma chère Marianne, n'as-tu pas remarqué comme ma bonne maman affectait qu'elle n'avait pas de secret, et que je n'étais pour rien dans l'entretien qu'elle a eu avec mon père avant notre départ?

MARIANNE.

C'est vrai.

SOPHIE.

J'en ai conclu qu'il n'avait de secret que pour moi, et que c'est de moi qu'ils s'occupent.

MARIANNE.

Et de quelle affaire croyez-vous qu'il soit question?

SOPHIE.

De quelle affaire peut-il être question pour une jeune fille?

MARIANNE.

D'un mariage! d'un mariage pour vous! Ah! mademoiselle, une noce! quel plaisir!

SOPHIE.

Hélas! sais-je quel est l'homme qu'ils me destinent? Quelquefois j'ai eu peur que ce ne fût mon cousin Pastoureau.

MARIANNE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

SOPHIE.

Je suis un peu rassurée de ce côté. Mais que voulait dire ma bonne maman, en nous répétant que nous aurions probablement aujourd'hui un convive de plus?

MARIANNE.

C'est peut-être le futur.

SOPHIE.

Le futur! Ah! ma bonne Marianne, si tu savais..... c'est que j'ai mes secrets aussi.... Je ne les ai révélés à personne.... Depuis un mois, un jeune homme...

MARIANNE.

Un jeune homme?

SOPHIE.

Je ne sais comment il s'y prend, mais nous ne pouvons aller nulle part qu'il ne s'y trouve en même temps que nous. Le premier jour que je le vis... Je m'en souviens, il avait l'air en extase en nous regardant. Plus d'une fois, il m'a semblé qu'au spectacle il prêtait l'oreille avec soin à notre conversation; et..., te l'avouerai-je? jalouse involontairement de m'en faire estimer, sachant que j'étais observée, que j'étais écoutée par ce jeune homme, je mettais encore plus de réserve et de scrupule dans mes actions, dans mes paroles. S'il s'est aperçu que, de mon côté, je cherchais à l'entendre causer avec ses voisins, je ne sais, mais plus d'une fois

aussi ses discours m'ont touchée, attendrie; et j'en étais si préoccupée que je me trouvais fort embarrassée le soir, quand ma bonne maman me demandait mon opinion sur la pièce et sur les acteurs.

MARIANNE.

Voilà un petit commerce bien innocent, bien méritoire; il ne sert qu'à vous rendre meilleurs tous les deux. On n'accusera pas votre jeune homme d'être trop entreprenant. Depuis un mois, se borner à vous suivre dans les promenades, au spectacle!

SOPHIE.

Oh! sans doute, mais...

MARIANNE.

Quoi? mais.

SOPHIE.

Ce matin, il est venu rendre une visite à mon père.

MARIANNE.

Ah! ah!

SOPHIE.

Et quand je pense à l'air de mystère de mon père et de ma bonne maman....

MARIANNE.

Est-ce que vous croiriez que le nouveau convive qu'on attend, c'est.....

SOPHIE.

Qui?

MARIANNE.

Votre jeune homme?

SOPHIE.

Toi-même, qu'en penses-tu?

MARIANNE.

C'est possible.

SOPHIE.

Étonne-toi donc que je sois inquiète!

MARIANNE.

Seriez-vous fâchée que ce fût lui?

SOPHIE.

Il doit m'être et il m'est bien indifférent. Je crains seulement de rougir en le voyant. Je t'en prie, si tu es là quand il paraîtra, tâche qu'il ne s'aperçoive pas de mon trouble.

MARIANNE.

Fiez-vous à moi. Et puis ce n'est peut-être pas lui. Chut! monsieur votre père avec votre bonne maman. A votre ouvrage, moi au mien, et tâchons de deviner ce qu'ils veulent nous cacher.

Sophie brode à un métier de tapisserie, et Marianne, d'un autre côté s'occupe d'un ouvrage à l'aiguille.

SCÈNE II.

MARIANNE, SOPHIE, DUPARC, MADAME DERVIGNY.

DUPARC.

Vous me voyez ravi, enthousiasmé. S'il faut en croire tous ceux que j'ai interrogés, je ne saurais mieux choisir.

MADAME DERVIGNY.

Prenons garde que Sophie ne nous entende.

DUPARC.

Et pourquoi nous cacherions-nous d'elle?

MADAME DERVIGNY

En effet; n'avons-nous pas intérêt à ce qu'elle lui paraisse aimable?

DUPARC, s'approchant de Sophie qui se lève.

Bonjour, ma chère enfant, laisse donc là ton ouvrage.

Eh bien, comme ta bonne maman te l'avait annoncé, nous aurons un nouveau convive, un jeune homme.

SOPHIE.

Un jeune homme !

DUPARC.

Plein d'esprit, du meilleur ton, fort instruit, d'une conduite exemplaire, joignant aux qualités essentielles qui constituent l'honnête homme tous les petits talents qui font l'homme aimable. Il danse à ravir, il chante avec goût, il fait des vers, il dessine.

MADAME DERVIGNY, bas à Duparc.

Doucement donc; vous en dites tant de bien qu'elle va l'aimer avant de l'avoir vu. (Haut.) Certes, je suis loin d'avoir des idées sérieuses sur ce jeune homme; cependant s'il a réellement tout le mérite qu'on nous annonce.... qui sait?

DUPARC, bas à madame Dervigny.

Eh! mais c'est vous qui en dites beaucoup trop. (Haut.) J'étais fort lié avez son père. Il se nomme Philibert. Il m'a fait une visite; et je l'ai invité.

SOPHIE, à Marianne.

C'est lui.

DUPARC.

Je suis étonné qu'il ne soit pas encore arrivé; j'aurais voulu le faire causer, l'éprouver en attendant le reste de la société.

MADAME DERVIGNY.

Et moi aussi, je l'éprouverai; mais il faut d'abord l'éblouir, lui plaire. Il s'agit de paraître avec tous tes avantages, ma chère enfant. Ton piano? bon : le voilà. Tes dessins? Marianne, étalez-les négligemment sur cette table. Et ce soir, tâche de bien danser.

SOPHIE.

Je ferai de mon mieux. (A Marianne.) Est-ce si maladroit

d'avoir trouvé le moyen de se faire inviter par mon père?

DUPARC, à madame Dervigny.

Savez-vous ma crainte? C'est que ce ne soit un homme trop supérieur; je ne serais pas flatté d'avoir un gendre qui fût trop au-dessus de moi, simple et bon bourgeois...

MADAME DERVIGNY.

Oh! il ne faut pas trop vous déprécier; s'il fait le bonheur de votre fille...

SCÈNE III.

SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Voilà M. Pastoureau qui descend de voiture; il est avec ce monsieur à qui j'ai porté tantôt votre billet d'invitation.

MADAME DERVIGNY.

Ah! nous allons donc le voir, ce jeune homme aimable.

DUPARC.

Spirituel, sensible, galant.

SOPHIE.

Nous allons le voir.

MADAME DERVIGNY, à Sophie, en arrangeant ses cheveux et sa robe.

Allons, ma chère petite, ne tremble pas, ne rougis pas; tu es charmante, et tu vas lui tourner la tête. (Elle lui donne un baiser sur le front.)

JOSEPH.

Je ne sais ce qu'il lui est arrivé d'heureux, mais il rit aux éclats.

DUPARC.

Eh bien, tant mieux s'il est gai.

MADAME DERVIGNY.

C'est une qualité de plus.

SCÈNE IV.

SOPHIE, MARIANNE, DUPARC, MADAME DERVIGNY, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, entrant en scène et se frottant la jambe.

Morbleu! voilà un fier butor.

DUPARC.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, mon cher monsieur?

PHILIBERT CADET, toujours en se frottant la jambe.

Ce n'est rien... J'ai bien l'honneur...

MADAME DERVIGNY.

Vous vous êtes fait mal?

PHILIBERT CADET.

Au contraire... Enchanté... Aïe!

SOPHIE, à Marianne.

Ah! ma chère, ce n'est pas lui!

PASTOUREAU, entrant en scène.

Y pensez-vous, monsieur? en descendant de voiture, vous mêler à la valse des villageois!

PHILIBERT CADET.

C'était une gaieté.... Cela m'a bien réussi.... Ce gros paysan qui, en pirouettant, me lance un coup de pied; mais je n'y pense plus. C'est à M. Duparc que j'ai l'hon-

neur de parler? Combien je suis sensible à l'aimable invitation...!

DUPARC.

C'est moi, monsieur, qui vous remercie d'avoir bien voulu l'accepter.

PHILIBERT CADET.

Comment donc, monsieur? je n'avais garde de refuser.

DUPARC.

Vous arrivez bien tard, mon cousin.

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est ma faute; j'ai promis à M. Pastoureau que je le justifierais.

PASTOUREAU.

D'abord, monsieur n'a pas voulu que nous prissions par le faubourg Saint-Antoine.

PHILIBERT CADET.

C'est vrai. Ce faubourg est si long, si triste... (A part.) Ce maraud de tapissier, près des Enfants-Trouvés, qui prétend que je lui dois de l'argent.

PASTOUREAU.

Puis, il veut conduire; et entraîné par la chaleur de la conversation, je ne m'aperçois pas qu'il nous égare au milieu du bois de Vincennes.

PHILIBERT CADET, en riant.

C'est vrai. Mais n'est-ce pas que je mène bien? J'ai eu aussi un cabriolet, moi qui vous parle. (En saluant Mme Dervigny.) C'est madame votre belle-mère? Figure noble et respectable. (En s'approchant de Sophie pour la saluer.) Ah! Dieu!

DUPARC.

Quoi donc?

PHILIBERT CADET.

C'est mademoiselle votre fille?

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

Je savais que j'allais voir une charmante personne; mais en approchant de mademoiselle, on se sent encore plus émerveillé... (A Duparc.) Les traits de mademoiselle votre fille me rappellent ceux d'une femme... qui était plus grande... fort passionnée... Souvenir cher et cruel! Et vous dites donc, monsieur Duparc, que vous avez été l'ami de mon père; c'était un bien honnête homme. (Prenant un ton grave.) Monsieur, qu'il est honorable pour moi que vous vouliez bien reporter sur le fils une partie de l'amitié que vous aviez pour le père!

DUPARC.

Monsieur, j'espère...

PHILIBERT CADET, serrant la main de Duparc.

Monsieur, j'espère aussi que. .. (A Pastoureau.) Demandez donc à déjeuner.

PASTOUREAU.

Or çà, mon cher cousin, il y a loin d'ici à l'heure du dîner.

PHILIBERT CADET.

C'est ce que je disais au cousin pendant la route. La petite promenade que je lui ai fait faire dans le bois de Vincennes nous a donné de l'appétit. Ne vous dérangez pas; M. Pastoureau va me conduire à la salle à manger.

DUPARC.

Eh! non, c'est inutile. Marianne! Joseph! faites servir quelque chose à ces messieurs, ici, dans ce salon.

PHILIBERT CADET, à Marianne.

Ah! mon Dieu! mademoiselle, presque rien, un pâté,

une volaille froide. A la campagne, on ne fait pas de façons.

(Marianne et Joseph sortent et rentrent presque aussitôt, portant un déjeuner qu'ils servent sur une petite table ronde.)

PHILIBERT CADET.

Une très-belle maison que vous avez là, monsieur Duparc! je m'en accommoderais bien! c'est comme un château. Ah! quand donc aurai-je, à mon tour, quelque bonne petite propriété!

DUPARC.

C'était une masure lorsque je l'ai achetée; j'y ai dépensé beaucoup d'argent. C'est moi qui ai dessiné le jardin. Vous verrez.

PHILIBERT CADET.

Ah! oui, suivant l'usage de tous les propriétaires, vous brûlez de me faire admirer... Eh bien, monsieur Duparc, je suis votre homme, j'admirerai tout ce que vous voulez que j'admire. Mais j'aperçois le déjeuner; mettons-nous à l'œuvre.

PASTOUREAU.

Je ne prendrai presque rien.

PHILIBERT CADET.

C'est comme moi.

PASTOUREAU.

Je ne m'assieds pas.

PHILIBERT CADET.

Moi, j'ai l'habitude de manger assis.

(Il s'assied et se sert.)

DUPARC, à madame Dervigny.

Il se met à son aise.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

Les jeunes gens se donnent quelquefois un air d'aisance pour cacher leur timidité.

MARIANNE, à Sophie.

Ce n'est pas votre jeune homme ; mais il annonce un joyeux caractère.

SOPHIE, à Marianne.

Ah ! Marianne, quelle différence !

PHILIBERT CADET, tendant son verre à Joseph.

Versez, mon cher ami. (Il attend que son verre soit plein.) Là, voilà ce que c'est.

JOSEPH, à part.

Tiens, il ne hausse pas.

PHILIBERT CADET, se levant pour boire à la santé de Duparc, de madame Dervigny et de Sophie.

Monsieur, madame et mademoiselle, permettez-moi...

DUPARC, s'inclinant.

Monsieur... (A madame Dervigny.) Il a peu d'usage.

MADAME DERVIGNY, à Duparc.

C'est de la franchise, de la cordialité.

PHILIBERT CADET, après avoir goûté le vin.

Excellent vin ! Être ainsi propriétaire d'une jolie maison, d'une bonne cave, et père d'une demoiselle... Vous êtes un heureux mortel, monsieur Duparc. (Il boit.)

MARIANNE, regardant boire Philibert cadet.

Comme il boit !

JOSEPH, à part.

C'est un gaillard.

PHILIBERT CADET, en posant son verre sur la table, et regardant Marianne.

Voilà une jeune servante qui a l'air bien éveillé.

JOSEPH, passant entre Marianne et la table.

Il est peut-être trop gaillard.

MADAME DERVIGNY, tirant à part Pastoureau, pendant que Philibert cadet boit, mange, et regarde Marianne.

Monsieur Pastoureau, vous avez causé avec lui pendant la route?

DUPARC.

Comment avez-vous trouvé sa conversation?

PASTOUREAU.

Très-amusante, très-intéressante; je lui crois une vraie sensibilité, du goût. Il s'est récrié d'admiration sur ma dernière romance, que je lui ai chantée : vous savez : *Sombres bosquets*. Il raisonne sur tous les jeux, et particulièrement sur le billard, en vrai connaisseur. (Haut.) A propos de billard, quand tout votre monde sera venu, il faudra jouer à la poule, monsieur Philibert, je voudrais bien éprouver votre talent.

PHILIBERT CADET, se levant et parlant la bouche pleine.

Je suis à vos ordres, monsieur Pastoureau.

DUPARC.

Comment, vous allez au billard!

PHILIBERT CADET.

Un second verre de vin, et me voilà.

JOSEPH, à part.

C'est le troisième.

MARIANNE, à part.

Il va se griser.

PHILIBERT CADET.

C'est pour commencer à donner mon coup d'œil admirateur à votre maison. M. Pastoureau m'a dit que vous aviez une salle de billard ornée avec une élégance! et un billard d'une justesse!

MADAME DERVIGNY.

Si nous faisions de la musique; ma petite-fille a une nouvelle romance.

PHILIBERT CADET.

Ah ! la romance ! genre délicieux. Vous savez combien il me plaît, monsieur Pastoureau. Faites de la musique. Quant à nous, partie, revanche et l'honneur, et nous revenons entendre, mademoiselle.

DUPARC.

Nous pourrions nous promener.

PHILIBERT CADET.

Il fait si chaud ! nous avons le temps. Votre jardin est sans doute charmant ; mais ils se ressemblent tous. Il y a dans le vôtre des arbustes, une chaumière, des rochers, peut-être un pont chinois pour joindre deux buttes qu'on appelle des montagnes. Y a-t-il de l'eau sous votre pont ?

DUPARC.

Une rivière.

PHILIBERT CADET.

Je vous en fais mon compliment....

DUPARC.

Mais permettez...

PHILIBERT CADET.

On vient à la campagne, c'est pour se divertir ; vous avez un billard, c'est pour qu'on y joue. Conduisez-moi, monsieur Pastoureau. (A Duparc.) Eh ! mais, quand j'y pense, j'ai à vous parler d'affaires, monsieur Duparc. Nous nous reverrons, nous causerons ; il me tarde de vous ouvrir mon âme. (A part.) Cette petite servante... (Haut.) J'aime la joie ; cela ne m'empêche pas, quand il le faut, d'être grave, sensible surtout. (Jetant sa serviette sur une chaise.) Me voilà en état d'attendre le dîner. Allons jouer au billard. (Il sort.)

PASTOUREAU.

Oui, au billard. (Il sort.)

MARIANNE.

Il me regarde plus que mademoiselle ; c'est flatteur.
(Elle sort en emportant une partie du déjeuner.)

JOSEPH.

J'ai fort mauvaise opinion de cet homme-là ; il mange fort, il boit sec, il parle la bouche pleine, et il lorgne ma femme. (Il sort en emportant le reste du déjeuner.)

SCÈNE V.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

DUPARC.

C'est déjà loin de ce que j'attendais... Vous conviendrez qu'il ne brille pas par la politesse... Critiquer mon jardin avant de l'avoir vu ! courir du déjeuner au billard !

MADAME DERVIGNY.

Oh ! il faut voir ; il ne faut pas précipiter son jugement. Et puis n'est-ce pas M. Pastoureau qui l'entraîne ?

DUPARC.

Oui ; il ne faut pas se hâter de prononcer : mais je vous réponds qu'ils ne feront qu'une partie. Je les rejoins ; je m'empare à mon tour de M. Philibert. Je vois qu'il est de bonne humeur, de bon appétit, c'est fort bien ; mais ces qualités du cœur et de l'esprit qu'il possède, m'a-t-on dit, à un si haut degré ; je suis impatient de les admirer. Moi qui craignais qu'il ne valût mieux que moi ! je suis rassuré : ce n'est pas un aigle. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE, à part.

Voilà une illusion détruite.

MADAME DERVIGNY.

Et toi, mon enfant, qu'en dis-tu?

SOPHIE.

Je suis si surprise, si troublée, qu'en vérité la parole me manque. D'après vos discours et ceux de mon père, je m'étais fait une idée.... j'avais conçu un espoir....; je me suis bien trompée.

MADAME DERVIGNY.

Ah! voilà comme sont les jeunes filles; elles se préviennent sur-le-champ... Eh bien, quoi? on nous avait annoncé un jeune homme doux, timide, modeste : il se trouve qu'il est vif, franc et jovial. Il y a compensation

SOPHIE.

Ah! ma bonne maman, vous êtes bien indulgente.

MADAME DERVIGNY.

N'es-tu pas un peu sévère?

SOPHIE.

Est-ce que vous ne voyez pas déjà en lui un pauvre jeune homme qui ne réfléchit ni avant de parler, ni avant d'agir, un homme sans éducation, qui veut se donner, parfois, un air de bonne compagnie, et un étourdi qui se croit sensible?

MADAME DERVIGNY.

Elle a de l'esprit, ma petite-fille!... Il pourrait avoir un meilleur ton; mais s'il a du jugement, un bon cœur...

SCÈNE VII.

MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Voilà tout notre monde qui nous arrive; la cour est déjà pleine de voitures.

MADAME DERVIGNY.

Va faire les honneurs de la maison, ma chère enfant; tu t'y entends si bien! J'attends ici mon gendre et M. Philibert. Nous en serons contents : il te paraîtra aimable, j'en réponds : il est impossible que Clairville et tant d'honnêtes gens qui en ont parlé à M. Duparc se soient trompés ou se soient entendus pour nous tromper.

SOPHIE.

Ah! monsieur Clairville, j'aime à croire pour votre honneur que vous avez d'autres amis qui valent mieux que celui-là. (Elle sort.)

MARIANNE.

Ma foi, madame, je ne sais pas si ce monsieur Philibert a beaucoup de mérite ailleurs, mais il n'en manque pas au billard, toujours. Je viens de traverser la salle : en un tour de main, il a pris je ne sais combien de points à M. Pastoureau. Et tenez, la partie est finie; le pauvre M. Pastoureau est battu. Voilà monsieur qui vient avec le vainqueur.

MADAME DERVIGNY.

Laisse-nous.... Non : je sors avec toi. Je vais recevoir mon monde, et je reviens. L'entretien est d'une grande importance, et je suis bien aise d'avoir tout mon temps à moi. (Elle sort avec Marianne.)

SCÈNE VIII.

DUPARC, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET, parlant de la coulisse.

Je suis beau joueur, monsieur Pastoureau, et je ne m'en irai pas sans vous donner votre revanche.

DUPARC.

Le billard a donc bien de l'attrait pour vous, jeune homme?

PHILIBERT CADET.

Beaucoup d'attrait, je ne m'en cache pas. Avez-vous vu comme j'ai lestement gagné cette première partie? Je pourrais céder des points à l'élève du café Turc. Laissons cela. Vous avez désiré me parler.

DUPARC.

Oui, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Moi-même, j'ai de grands projets à vous confier.

DUPARC.

Eh bien, monsieur, causons.

PHILIBERT CADET.

Causons.

DUPARC.

C'est d'après le témoignage de plusieurs de vos amis que nous avons cherché à faire connaissance avec vous.

PHILIBERT CADET.

De plusieurs de mes amis!

DUPARC.

Oui.

PHILIBERT CADET.

C'est possible. J'ai cru qu'il n'y en avait qu'un; tant mieux s'il y en a plus.

DUPARC.

Tous m'ont vanté vos excellentes qualités.

PHILIBERT CADET.

Monsieur, ces amis-là sont bien bons, et je leur ai beaucoup d'obligation.

DUPARC.

Mais pour que nous vous accordions tout à fait notre estime, il est bon que vous vous fassiez connaître par vous-même.

PHILIBERT CADET.

C'est juste. Je vous dirai d'abord, monsieur, pour vous rendre votre politesse, qu'on m'a parlé de vous comme d'un homme plein de probité, fort habile, et qui, ayant la confiance de plusieurs très-riches particuliers, pouvait être très-utile aux jeunes gens qui voulaient faire des affaires.

DUPARC.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Oh! c'est la vérité. Vous avez beau repousser l'éloge, je sais que vous le méritez. Quant à moi, vous avez connu mon père; ainsi je n'ai rien à vous apprendre sur ma famille. J'ai eu, comme tant d'autres, une jeunesse un peu dissipée. Il est temps de mettre un terme à mes fredaines et à mes caravanes. Quand on a de l'âme et des sentiments, on ne doit jamais perdre courage.

DUPARC.

Eh! mais, voilà des aveux....

PHILIBERT CADET.

Bien francs, n'est-il pas vrai? Je ne cherche pas à me

faire meilleur que je ne suis. L'hypocrisie! ah, Dieu! quel vice affreux!

DUPARC.

Eh! mais, monsieur, n'êtes-vous pas attaché au ministère des affaires étrangères?

PHILIBERT CADET.

Je l'étais; je ne le suis plus.

DUPARC.

Comment?

PHILIBERT CADET.

On m'a fait des injustices, un passe-droit d'une iniquité révoltante : j'ai quitté, comme précédemment j'avais quitté bien d'autres places. Je peux m'en passer.

DUPARC.

Vous m'étonnez beaucoup : d'après ce que m'avaient dit les personnes que je me suis permis d'interroger sur vous....

PHILIBERT CADET.

Eh bien, que vous ont-elles dit, ces personnes?

DUPARC.

Rien qui annonçât ces beaux projets d'affaires.

PHILIBERT CADET.

Écoutez : j'ai cru n'en devoir faire confidence qu'à mon ami Salomon. Vous connaissez mon ami Salomon?

DUPARC.

Salomon! Ah! un joaillier, un juif.

PHILIBERT CADET.

Très-riche, très-considéré, ne prêtant que de grosses sommes, ne prêtant pas à tout le monde. (A part.) Je le sais; malgré notre amitié....

DUPARC.

Je l'ai vu hier; il m'a parlé d'un jeune homme...

PHILIBERT CADET.

C'est moi.

DUPARC.

C'est vous !

PHILIBERT CADET.

Moi-même : jeune homme délicat, actif, et, j'ose le dire, capable de conduire un vaste bureau d'agence. Affaires contentieuses ou administratives, civiles ou militaires ; j'embrasse tout, j'entreprends tout. J'ai déjà en vue un excellent commis ; et dès que j'aurai un premier client, je fais imprimer et distribuer mon prospectus.

DUPARC.

Votre prospectus !

PHILIBERT CADET.

C'est de vous, mon cher monsieur Duparc, que j'attends ce premier client. Soyez mon père.

DUPARC.

Votre père.

PHILIBERT CADET.

Oui, mon appui, mon protecteur ; vous y trouverez votre compte.

DUPARC, à part.

Je m'y perds. (Haut.) Mais, monsieur, savez-vous bien quelle est l'existence d'un agent d'affaires ?

PHILIBERT CADET.

Si je le sais ? A huit heures chez les négociants, les banquiers et les jurisconsultes ; à dix heures au palais et dans les ministères ; à midi chez Tortoni ou quelque autre suivant le quartier où l'on se trouve ; à trois heures à la Bourse ou au bois de Boulogne ; à six on a fait sa toilette, et l'on dîne ; à huit au balcon ou au foyer de quelque spectacle ; à toute heure et partout des affaires ; et le lendemain on recommence.

DUPARC.

Voilà une journée bien remplie.

PHILIBERT CADET.

Oui. On s'enrichit et l'on s'amuse. Cela me convient; car je veux gagner; pourquoi ? pour dépenser : la vie est si courte ? Que je réussisse, et je fais de ma maison le rendez-vous de tous les plaisirs.

DUPARC, à part.

Allons, allons. J'en ai assez entendu.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, monsieur Duparc.

DUPARC.

Eh bien, monsieur, cet entretien a suffi pour fixer l'opinion que je dois avoir de vous.

PHILIBERT CADET, lui serrant la main.

Je le crois, et j'en suis enchanté. (A part.) Me voilà très-bien dans l'esprit de l'ancien notaire.

DUPARC, à part.

Est-ce que ce serait une mystification que Clairville aurait voulu nous faire ?

PHILIBERT CADET.

Ainsi nous nous reverrons à Paris.

DUPARC.

Oui, à Paris.

PHILIBERT CADET.

Aujourd'hui ne songeons qu'à rire. Nous sommes ici pour cela.

DUPARC.

C'est vrai. (A part.) Il ne m'amuse guère. Je sors, car je finirais par m'emporter. (A madame Dervigny qui paraît.) Causez avec lui, vous m'en direz des nouvelles. (Il sort.)

SCÈNE IX.

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY.

MADAME DERVIGNY.

Oui, à mon tour à présent.

PHILIBERT CADET.

Je ne vois pas ce qui m'empêcherait de retourner au billard. (Il va pour sortir, et rencontre madame Dervigny.)

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Philibert.

PHILIBERT CADET.

Madame.

MADAME DERVIGNY.

Je suis bien aise aussi d'avoir une conversation avec vous.

PHILIBERT CADET.

Madame, c'est beaucoup d'honneur....

MADAME DERVIGNY.

Vous avez cherché à vous lier avec mon gendre, et nous nous sommes empressés de vous inviter. Notre maison est fort agréable. Nous donnons des bals, des concerts, et quand on a vos talents....

PHILIBERT CADET.

Oh ! mes talents.

MADAME DERVIGNY.

On nous avait bien dit que vous étiez modeste.

PHILIBERT CADET.

J'ai quelque sujet de l'être.

MADAME DERVIGNY.

Vous êtes excellent musicien?

PHILIBERT CADET.

Je joue la contredanse.

MADAME DERVIGNY.

Vous dessinez?

PHILIBERT CADET.

Pour m'amuser, je crayonne.

MADAME DERVIGNY.

Vous faites des vers?

PHILIBERT CADET.

Des vers! moi!

MADAME DERVIGNY.

Ne vous en défendez pas. Mon gendre et moi, nous aimons beaucoup la poésie.

PHILIBERT CADET.

Oh! alors..... (A part.) Peste! on me suppose bien habile.

MADAME DERVIGNY.

Mais ce que j'estime plus que le talent, c'est le caractère.

PHILIBERT CADET.

Le mien est excellent.

MADAME DERVIGNY.

C'est la conduite, ce sont les mœurs.

PHILIBERT CADET.

Ah! sous ce rapport....

MADAME DERVIGNY.

On nous a fait de vous un éloge qui ne laisse rien à désirer.

PHILIBERT CADET.

En vérité!

MADAME DERVIGNY.

Tenez, monsieur Philibert, je suis une bonne femme, qui ne sait pas cacher ce qu'elle a dans le cœur; d'ailleurs, ce que j'ai à vous dire ne nous engage à rien. Mon gendre n'est plus là. Est-ce que vous n'avez jamais songé à vous marier?

PHILIBERT CADET.

Mais.... je ne dis pas que, s'il se présentait un bon parti, surtout une femme aimable... aimante...

MADAME DERVIGNY.

Je sais ce qui vous attire ici.

PHILIBERT CADET.

Vous savez...

MADAME DERVIGNY.

Quand il n'y aurait que la vive impression qu'a produite sur vous la vue de ma petite-fille.

PHILIBERT CADET.

Impression bien naturelle.

MADAME DERVIGNY.

Oh! oui, bien naturelle. Nous savons que vous la trouvez jolie.

PHILIBERT CADET.

Charmante.

MADAME DERVIGNY.

Parfaite, voilà le mot.

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, parfaite. (A part.) Est-ce qu'on croirait?... ma foi!

MADAME DERVIGNY.

Soyez franc, vous l'aimez.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, oui, madame, je l'aime. (A part.) Et pourquoi pas ?

MADAME DERVIGNY.

Eh bien, monsieur, c'est à vous à justifier la réputation qui vous a précédé.

PHILIBERT CADET.

Ah! diable!

MADAME DERVIGNY.

Et vous pouvez espérer....

PHILIBERT CADET.

Oui, madame, je m'amenderai, je me corrigerai.

MADAME DERVIGNY.

Comment, vous vous corrigerez ?

PHILIBERT CADET.

C'est-à-dire, je conserverai le peu de vertus qui me restent ; je tâcherai d'y joindre celles qui me manquent, et si j'ai le bonheur de devenir le gendre de monsieur votre gendre..... Ah, Dieu! quelle félicité, quelle tendresse, quel délicieux avenir! (A part.) Me voilà lancé.

MADAME DERVIGNY, à part.

Ce jeune homme est vraiment original! Poursuivons.

SCÈNE X.

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame.

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce ?

JOSEPH.

J'ai à vous parler.

MADAME DERVIGNY, à Philibert cadet.

Vous permettez ?

PHILIBERT CADET.

Liberté, entière liberté.

JOSEPH, bas à madame Dervigny.

M. Derlac, le gros commissaire des guerres, et sa petite femme, qui viennent d'arriver, ont paru tout étonnés de voir ici ce monsieur Philibert.

PHILIBERT CADET, à part.

Parbleu! qui m'aurait dit qu'on me croirait et que je deviendrais amoureux m'aurait bien surpris.

JOSEPH, à madame Dervigny.

Monsieur vous prie de venir le trouver tout de suite. Il paraît que M. Derlac a fait à monsieur des révélations fâcheuses sur ce jeune homme.

MADAME DERVIGNY.

Ah! mon Dieu! Eh! mais, alors, comment Clairville a-t-il pu nous engager.....? (A Philibert cadet.) Pardon, monsieur, on m'appelle. (Elle sort avec Joseph.)

PHILIBERT CADET, suivant madame Dervigny.

Madame, puis-je me flatter que j'aurai le plaisir de vous revoir.... ?

SCÈNE XI.

PHILIBERT CADET, seul.

Je n'en reviens pas. Est-ce que la jeune personne, comme dans certains romans, éprise de moi à mon insu....? c'est possible. Oui, c'est cela. Nous autres,

mauvais sujets, nous inspirons parfois des passions à des douairières, à des héritières, et nous finissons par être d'excellents maris. C'est qu'il y a dans cette maison un air d'opulence qui vraiment fait plaisir à voir ; des chevaux, des valets, une bonne cave ! comme je ferais sauter tout cela ! Philibert, mon ami, tâchez de vous bien conduire. C'est le cas, plus que jamais, de vous observer, de prendre un air de sagesse. Mais quel bonheur ! comme je danserai à ma noce ! ta la la ra la ; la Monaco, ta la la la ra. (Il chante, danse et se frotte les mains.)

SCÈNE XII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE.

MARIANNE, voyant danser Philibert cadet.

Vous voilà bien gai, monsieur.

PHILIBERT CADET, s'interrompant.

Ah ! c'est la petite servante.

MARIANNE.

J'ai cru madame ici. (Elle va sortir.)

PHILIBERT CADET, la retenant.

Écoutez donc, la belle enfant. (A part.) Elle est vraiment gentille, éveillée et fort appétissante.

MARIANNE.

Laissez-moi, monsieur ; mon mari m'a défendu de me trouver seule avec vous.

PHILIBERT CADET.

Eh ! mais, c'est donc un brutal, un homme qui ne sait pas vivre, que ce mari. Oh ! parbleu ! (Il regarde si personne ne vient.) Il n'y a personne. Je veux commencer la connaissance entre nous.... (Il cherche à l'embrasser.)

MARIANNE.

Finissez, monsieur, ou je vais appeler.

SCÈNE XIII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE, MADAME DERVIGNY, DUPARC, JOSEPH.

JOSEPH, entrant au moment où Philibert cadet embrasse sa femme.

Oh! oh!

MARIANNE.

Ciel! mon mari!

PHILIBERT CADET.

Ah! diable! je me laisse surprendre par le mari!

JOSEPH.

Morbleu! madame; morbleu! monsieur; voilà une belle action pour le premier jour que vous venez chez nous.

MADAME DERVIGNY, entrant avec Duparc.

Eh bien, qu'est-ce donc que tout ce bruit?

PHILIBERT CADET, à part.

Oh! c'est bien pis : la grand'mère avec son gendre!

JOSEPH.

Monsieur qui veut embrasser ma femme, et madame qui ne se défend que juste autant qu'il faut pour céder.

MARIANNE.

Je suis innocente; je me défendais d'aussi bon cœur que monsieur m'attaquait.

PHILIBERT CADET, à part.

Là! au moment où je me recommande à moi-même de m'observer.

MADAME DERVIGNY.

Eh! quoi, monsieur?

DUPARC.

A merveille, jeune homme.

PHILIBERT CADET.

Madame.... Monsieur..... (A part.) Parbleu! c'est avoir du malheur.

JOSEPH.

Ventrebleu! ai-je tort d'être jaloux?

MARIANNE.

Oui, tu as tort; et je t'assure...

MADAME DERVIGNY.

Sortez.

PHILIBERT CADET.

Quelle catastrophe!

Marianne et Joseph sortent.

SCÈNE XIV.

PHILIBERT CADET, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

MADAME DERVIGNY.

Ah! monsieur Philibert, voilà un trait!

PHILIBERT CADET.

Madame, vous concevez... Nous autres jeunes gens... le cœur n'y est pour rien... Ce sont de ces distractions.. à la campagne... (A part.) Je sens que je m'embrouille. (Haut.) Faut-il m'en vouloir pour une plaisanterie?

DUPARC.

Est-ce aussi une plaisanterie que votre conduite avec M. Derlac?

PHILIBERT CADET.

Derlac! le gros commissaire des guerres?

DUPARC.

Il vient de me la raconter.

PHILIBERT CADET.

Il est ici! (*A part.*) Encore un malheur; je ne puis aller nulle part sans trouver un créancier (*Haut.*) Eh bien, Derlac! je serai enchanté de le voir: c'est mon ami; je l'ai connu quand j'étais dans les vivres. Est-ce qu'il vous aurait dit du mal de moi? C'est singulier. Ah! je vois ce que c'est. Tenez, il faut vous méfier de lui. Voici le fait. Il m'en veut parce qu'entre nous, sa petite femme est fort jolie, et ma foi....

DUPARC.

Eh! mais, l'excuse est encore pire que la chose.

PHILIBERT CADET.

Eh! non, parce que ses soupçons n'avaient pas le sens commun; il y avait encore plus de jalousie de la part du mari que de coquetterie de la part de la femme.

MADAME DERVIGNY.

Madame Derlac est une femme respectable.

PHILIBERT CADET.

Aussi, loin de contester ses vertus, je veux que le diable m'emporte....

MADAME DERVIGNY.

Plaît-il, monsieur?

PHILIBERT CADET.

Eh! non, je ne veux pas que le diable m'emporte. (*Haut.*) Morbleu! je m'échappe toujours.

MADAME DERVIGNY. (*A part.*)

Ah! quel mauvais ton!

DUPARC.

Eh! monsieur, il ne s'agit ni de la coquetterie de la femme, ni de la jalousie du mari.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce donc alors? Derlac se serait-il permis de parler de moi d'une manière offensante? Je ne suis pas homme à le souffrir. Je vais le trouver.

DUPARC.

Eh! quoi? une scène, une querelle chez moi!

PHILIBERT CADET.

Vous avez raison, point de scène; et même par égard pour vous, je vous promets de lui faire bonne mine; d'ailleurs il m'en veut, moi je ne lui en veux pas. Il vous aura peut-être dit que je lui dois de l'argent; c'est possible; nous avons quelques petits comptes ensemble. Eh! mon Dieu! qu'il vienne me voir: si c'est moi qui lui dois, je le payerai, je le payerai sur-le-champ; si c'est lui qui me doit, je lui donnerai tout le temps, toutes les facilités qu'il me demandera. N'est-ce pas parler et agir en honnête homme? Pour en revenir à mon espiéglerie avec votre femme de chambre; eh bien, oui, je suis coupable, très-coupable; je m'accuse, je me repens. (A part.) C'est cela, les grands moyens; il faut les étourdir. (Haut.) Mais l'indulgence est une si belle vertu! Vous avez trop de bonté, trop de grandeur d'âme, pour ne pas pardonner un moment d'erreur.... Ainsi donc, voilà tous les petits nuages dissipés entre nous, et je peux me livrer sans contrainte aux plaisirs de la fête.

DUPARC, à madame Dervigny.

Allons, définitivement, c'est un bouffon ou un fou.

PHILIBERT CADET.

Qu'est-ce, madame Dervigny? Je vois encore du sombre sur votre physionomie; est-ce que vous douteriez de la sincérité de mes sentiments?

MADAME DERVIGNY.

Oh! mon Dieu! non, monsieur, je ne doute de rien; et je vous rends pleinement justice.

PHILIBERT CADET.

Vous ne dites pas cela de bon cœur!

DUPARC.

Pardon; je voudrais causer avec ma belle-mère.

PHILIBERT CADET.

Non, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez rendu votre estime.

DUPARC.

Mais, encore une fois, monsieur.

SCÈNE XV.

PHILIBERT CADET, DUPARC, MADAME DERVIGNY, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur? je vous cherche de tous les côtés. Et ma revanche? quand me la donnerez-vous?

PHILIBERT CADET.

Eh! monsieur Pastoureau, il est trop précieux pour moi de continuer mon entretien avec M. Duparc.

DUPARC.

Eh! monsieur, allez jouer au billard; personne ne vous retient.

PHILIBERT CADET.

Oh! il faut absolument que j'achève de me justifier auprès de vous, auprès de madame, et j'y parviendrai.

DUPARC.

Morbleu ! monsieur.

PHILIBERT CADET.

Allons, allons, la paix, mon bon monsieur Duparc ; ne vous fâchez pas. Je le vois, le moment n'est pas favorable, j'en prendrai un autre. Venez vous faire battre encore une fois, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU.

C'est ce qu'il faudra voir, monsieur, je suis en verve.

PHILIBERT CADET.

Quant au gros Derlac, dès que je lui aurai dit deux mots, je vous réponds qu'il sera pour moi. (A part.) Oui, en lui promettant de le payer sur la dot... (Haut.) Venez, monsieur Pastoureau. (Il sort avec Pastoureau.)

SCÈNE XVI.

DUPARC, MADAME DERVIGNY.

DUPARC.

Eh bien, madame Dervigny ?

MADAME DERVIGNY.

Eh bien, monsieur Duparc ?

DUPARC.

Voilà donc ce modèle de toutes les vertus.

MADAME DERVIGNY.

C'est un modèle de sottise et d'impertinence.

DUPARC.

Quand je pense aux bons témoignages qu'on m'en a rendus.... je suis si étonné... que je lui cherche encore quelque qualité.

MADAME DERVIGNY.

Et vous ne pouvez lui en trouver une seule.

DUPARC.

Voilà ma fête troublée ; comment le mettre en présence de Derlac et de sa femme? Je suis très-irrité contre Clairville, très-fâché d'avoir invité le personnage, encore plus fâché qu'il ait accepté l'invitation, et fort embarrassé de ce que j'en vais faire.

SCÈNE XVII.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE.

SOPHIE.

J'attendais avec impatience que vous fussiez seuls. Vous ne voudriez pas me sacrifier, me rendre malheureuse ; eh bien, je le serais avec ce monsieur Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Sois tranquille, mon enfant ; nous n'y songeons pas, nous n'y songeons plus.

SOPHIE.

J'aimerais mieux, je crois, mon cousin Pastoureau.

DUPARC.

Celui-là, au moins, on sait ce qu'il est.

SOPHIE.

Mais non, je ne veux ni l'un ni l'autre.

DUPARC.

Mais Forlis qui me laisse entrevoir qu'en effet il songeait à donner sa fille à ce Philibert !

MADAME DERVIGNY.

Il y a des gens bien aveugles dans ce monde.

SOPHIE.

Je plains d'avance la femme qu'il épousera.

MADAME DERVIGNY.

Ce ne sera toujours pas toi, ma petite-fille. Non, monsieur Duparc, je ne le souffrirai pas.

DUPARC.

Eh ! mon Dieu ! madame Dervigny, croyez-vous que j'en veuille plus que vous ?

SOPHIE, à part.

Mais cet autre jeune homme qui nous suit partout et qu'on ne voit pas.

SCÈNE XVIII.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE.

MARIANNE.

Monsieur, venez mettre le holà. Voilà une querelle affreuse, sur un coup, entre ce monsieur Philibert et M. Pastoureau, qui prétend avoir carambolé. M. Derlac soutient M. Pastoureau ; une partie de la galerie s'est prononcée pour M. Philibert. On commençait à crier et à se dire des mots fort piquants lorsque je les ai quittés pour venir vous avertir.

DUPARC.

Allons, voilà un scandale.

MADAME DERVIGNY.

Nous avons fait là une bien mauvaise connaissance.

SCÈNE XIX.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

C'est apaisé. On a entraîné M. Derlac, qui était d'une colère !... Ils se sont remis tranquillement au jeu : c'est-à-dire, M. Pastoureau en grondant entre ses dents, M. Philibert en prenant un air encore plus insolent. Voilà trois parties qu'il gagne à l'autre. Il paraît qu'ils jouent gros jeu ; j'ai vu de l'or.

DUPARC.

De l'or ! jouer de l'or chez moi ! Ma maison n'est point une académie, et je vais....

MADAME DERVIGNY.

Eh ! laissez-les ; ne vous mêlez pas de cela. Tant pis pour M. Pastoureau.

DUPARC.

Les trois grands défauts : le vin, le jeu et les femmes.

SCÈNE XX.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Votre serviteur, cousin Duparc ; je viens chercher mon chapeau. Bon, le voilà.

DUPARC.

Pourquoi, votre chapeau ?

PASTOUREAU.

Je ne suis pas d'humeur de me trouver à table avec un homme comme M. Philibert.

MADAME DERVIGNY.

Que vous a-t-il donc fait de nouveau ?

PASTOUREAU.

Comment, madame ? il me gagne tout mon argent ; et, quand je veux jouer sur parole, il me dit qu'il est fatigué, et il va se camper sur l'escarpolette, en face des fenêtres de la maison. Tenez, le voyez-vous, en l'air, par-dessus les arbres ?

MADAME DERVIGNY.

Il va se casser le cou.

DUPARC.

N'ayez donc pas peur.

PASTOUREAU.

Et je ne suis pas le seul qui s'en aille ; monsieur Derlac a demandé ses chevaux.

MADAME DERVIGNY.

Eh quoi ! Derlac aussi ?

DUPARC.

Vous voyez ; il fait fuir toute ma société.

MADAME DERVIGNY.

Joseph ! allez dire au cocher de M. Derlac de ne pas se presser.

DUPARC.

C'est pourtant vous, ma chère belle-mère, qui, ce matin, en me conseillant d'inviter ce beau monsieur....

MADAME DERVIGNY.

C'est vous, mon gendre, qui, en vous avisant de penser à un inconnu pour votre fille, et une belle place...

Allez donc proposer un sujet pareil à un ministre ; il y aurait de quoi vous perdre auprès de M. le duc.

DUPARC.

Je demande un gendre, et l'on m'envoie un bouffon.

PASTOUREAU.

Eh quoi ! cousin Duparc, me charger de conduire dans mon cabriolet un homme à qui vous songez pour votre fille, quand il est à votre connaissance que je soupire pour elle !

DUPARC.

Je vous demande pardon. Le meilleur moyen de retenir Derlac, c'est de chasser sur-le-champ cet intrigant, et je vais....

MADAME DERVIGNY.

Monsieur Duparc, je ne veux pas que vous lui parliez.

DUPARC.

Comment ?

MADAME DERVIGNY.

Je ne vous propose pas de le garder ; mais vous vous mettriez en colère, vous vous feriez mal.

PASTOUREAU.

Voulez-vous me charger de l'expédition ?

SOPHIE.

Oui ; chargez-en, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU.

J'y mettrai des formes.

MARIANNE.

De la politesse.

PASTOUREAU.

Chut, le voici.

SCÈNE XXI.

DUPARC, MADAME DERVIGNY, SOPHIE, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Comme on s'amuse à la campagne !

DUPARC.

J'ai peine à me contenir.

PHILIBERT CADET.

Eh bien, monsieur Duparc, êtes-vous calmé? Pouvons-nous reprendre l'aimable entretien?....

DUPARC.

Parlez à mon cousin Pastoureau, monsieur; il vous dira ce que je pense et ce que j'exige de vous. (A Pastoureau.) Qu'il se dépêche de partir, ou morbleu... Je vais parler à Derlac, et je reviens vous rejoindre. (Il sort.)

PHILIBERT CADET, à madame Dervigny.

Madame, souffrez....

MADAME DERVIGNY.

Parlez à M. Pastoureau. (A part.) Ah! le vilain homme. (Elle sort.)

PHILIBERT CADET, à Sophie.

Mademoiselle, qu'il serait doux pour moi !...

SOPHIE.

Je n'ai rien à vous dire, monsieur. Il faut que je suive mon père et ma bonne maman. Parlez à mon cousin Pastoureau. (Elle sort.)

SCÈNE XXII.

PHILIBERT CADET, MARIANNE, JOSEPH, PASTOUREAU.

PHILIBERT CADET.

Diable ! moi qui suis déjà tout étourdi de ma séance sur l'escarpolette, un pareil accueil n'est pas fait pour remettre. Eh bien, monsieur Pastoureau, puisque c'est à vous à m'expliquer....

PASTOUREAU.

Monsieur, je vous dirai... (A part.) J'ai pris là une commission qui ne laisse pas d'être fort désagréable. (Haut.) Monsieur, je suis chargé par le maître de la maison, dont j'ai l'honneur d'être le parent, de vous apprendre qu'il y a eu erreur dans son invitation.

PHILIBERT CADET.

Comment !

PASTOUREAU.

Je me sers d'un terme poli pour vous faire entendre...

PHILIBERT CADET.

Quoi ?

MARIANNE, lui donnant son chapeau.

Voilà votre chapeau, monsieur.

PHILIBERT CADET.

Ah ! ah ! vous croyez que je suis de trop ici.

PASTOUREAU.

Fi donc ! M. Duparc sait trop bien les lois de la politesse et de l'hospitalité.... Mais il craint que, ne connaissant ici que M. Derlac, vous ne soyez gêné, mal à votre aise.

PHILIBERT CADET.

Pas du tout.

PASTOUREAU.

Pardonnez-moi, vous vous ennuieriez avec nous.

PHILIBERT CADET, un peu en colère.

Monsieur Pastoureau....

PASTOUREAU, de même.

Eh bien, monsieur... (En se radoucissant et d'un ton sentimental.) Monsieur, remarquez qu'on ne vous prescrit rien, qu'on vous prie seulement de considérer s'il ne serait pas plus généreux à vous.... Oui, monsieur, par égard, par procédé....

PHILIBERT CADET, éclatant de rire au nez de M. Pastoureau.

Par procédé ! Oh ! par ma foi, mon cher monsieur Pastoureau, vous vous entendez à merveille à tourner les petits compliments qu'on vous charge de faire ; vous y mettez une fermeté de caractère et une douceur d'organe qui enchantent et qui désarment : on obtient tout ce qu'on veut de moi en m'attaquant par les sentiments.

PASTOUREAU.

Je vous ai bon gré de prendre ainsi la chose.

PHILIBERT CADET.

Il paraît que ces bonnes gens se sont décidés.... Je me décide aussi. Monsieur Pastoureau, je vous ai vaincu au billard, je ne veux pas vous vaincre ailleurs. Je ne suis pas mécontent de ma matinée ; j'ai respiré l'air de la campagne, je vous ai gagné votre argent. Je ne quitte pas encore le pays ; nous nous reverrons ce soir à la fête du village, et si vous pouvez disposer d'une place dans votre cabriolet en retournant à Paris, je vous prie de me la conserver. Je vous salue de tout mon cœur. (Il sort et, en sortant, il embrasse de nouveau Marianne.)

JOSEPH.

Bon voyage. Je vais fermer la porte sur lui. (Il sort.)

MARIANNE.

Nous voilà délivrés d'un fier intrigant. (Elle sort.)

PASTOUREAU, posant son chapeau sur une chaise.

Il n'y a plus que des honnêtes gens de la maison : j'y peux rester.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une place de village : on voit d'un côté la grille du jardin de Duparc, de l'autre un café; on lit sur les portes vitrées du café : *Ici on joue au noble jeu de billard;* à côté du café, un cabaret; au fond, une montagne.

SCÈNE I.

PHILIBERT CADET, seul, les mains derrière le dos, fredonnant un air entre ses dents.

Je me suis bien promené à la foire. Pour un petit endroit comme celui-ci, elle est très-belle. J'en ai vu toutes les curiosités, et me voilà revenu à la grille de la maison de M. Duparc. C'est un affront qu'ils m'ont fait là, pourtant; il faut que je sois aussi bon enfant que je le suis pour ne pas leur en demander raison. Ils sont à table, je crois. Eh bien! je ne regrette pas leur dîner; il aurait fallu peser mes paroles... Le bon ton!.... le bon ton ne vaut pas la gaieté. (En riant.) Parlez-moi de la mauvaise société, c'est là qu'on s'amuse. Cette bonne grand'maman, qui me jetait pour ainsi dire sa petite-fille à la tête.... Tout est manqué; je ne m'en pendrai pas. S'il est vrai cependant que la jeune personne m'aime.... Des parents, contrarier ainsi l'inclination de leur enfant! C'est bien mal. Quant à moi, d'abord, est-ce un si bon parti? Il y a beaucoup de gens qui brillent, et qui n'en sont que moins riches. Et puis, suis-je né pour me claquemurer dans un ménage avec une femme et un troupeau d'enfants? Et d'ailleurs ne serait-ce pas faire tort à mon frère? C'est lui qui doit se marier; moi, je dois faire fortune pour laisser tout à lui et à sa famille. Oui, c'est un devoir; par amitié, par reconnaissance pour mon frère, il

faut que je me range, que je travaille. Plus de femmes, plus d'excès de table, plus de jeu. (Il se trouve près du café, et il lit : ICI ON JOUE AU NOBLE JEU DE BILLARD.) Comme les progrès de la civilisation ont répandu partout les beaux-arts et la corruption ! Il n'y a pas un village en France, aujourd'hui, où l'on ne trouve trois ou quatre cafés et au moins un billard. C'est décidé ; demain je commence mon plan de réforme ; aujourd'hui je peux encore m'en donner.

SCÈNE II.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

Philibert aîné paraît sur la montagne, le col lâche, son vêtement couvert de poussière, et s'essuyant le front comme un homme accablé de fatigue.

PHILIBERT AINÉ, sur la montagne.

Faudra-t-il que la nuit vienne avant d'avoir trouvé la maison.

PHILIBERT CADET, sans voir son frère.

J'ai gagné de l'argent au billard du château ; pourquoi n'en gagnerais-je pas au billard du village ? Entrons.

(Il entre dans le café.)

SCÈNE III.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

PHILIBERT AINÉ, apercevant la grille de la maison de Duparc.

C'est ici. (Appelant.) Comtois ! Comtois !

COMTOIS, sans paraître.

Eh bien, monsieur.

PHILIBERT AINÉ, descendant rapidement la montagne, et ne se ressentant plus de la fatigue.

Nous y sommes. Allons, viens, mon ami, un peu de courage.

COMTOIS paraît sur la montagne, plus en désordre, et ayant l'air plus fatigué que son maître.

Y sommes-nous, monsieur?

PHILIBERT AINÉ.

Oui; voilà le village, la grille, l'avenue, la maison.

COMTOIS.

Ah! monsieur, ces paysans sont-ils assez sots, ou plutôt assez malicieux dans leurs indications? Voilà trois grandes heures que nous avons quitté notre voiture, et que nous marchons à l'aventure par des chemins du diable, de village en village. L'un nous dit à gauche; non, c'est à droite, nous dit l'autre. Vous êtes sur la route, vous n'y êtes pas; prenez le petit sentier, suivez le pavé. Ah! je n'en peux plus; je tombe de faim, de fatigue et de soif. (Il s'assied sur un banc de pierre à côté de la grille.)

PHILIBERT AINÉ.

Nous y voilà. Quel bonheur? Mais que dis-je? il est six heures du soir; comment me présenter sans avoir reçu d'invitation? S'il y a eu quiproquo, malentendu, que doivent-ils penser de moi? Toutes mes craintes me reviennent. Allons, je trouve enfin ce que je cherche; et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de reprendre à l'instant la route de Paris. (Il s'assied sur un banc de pierre à côté du café, en face de celui sur lequel Comtois est assis.)

COMTOIS, se levant avec vivacité.

Pourquoi donc cela, mon cher maître? Je ne sens plus ni la faim ni la soif du moment que je vous vois malheureux, et que je crois pouvoir vous servir. Je vais entrer dans la maison; je trouverai là quelque camarade avec qui je pourrai causer, savoir ce qui s'est passé, où

en sont les choses. La grille est fermée, mais il y a une sonnette. (Il sonne.)

PHILIBERT AINÉ, se levant.

Eh bien, soit, mon ami; mais, je t'en prie, point de gaucherie, point de bavardage.

COMTOIS.

Laissez donc, monsieur, j'ai de l'esprit peut-être. (Il sonne encore.)

SCÈNE IV.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, JOSEPH.

JOSEPH, derrière la grille, une serviette à la main.

Un moment, un moment. Que voulez-vous?

COMTOIS.

Ah! mon ami, mon cher camarade, ouvrez-moi, je vous prie.

JOSEPH.

Pourquoi?

COMTOIS.

Je voudrais parler à M. Duparc.

JOSEPH.

Cela ne se peut; il est à table. (Il fait un pas pour se retirer.)

COMTOIS.

Mais attendez donc, c'est de la part....

JOSEPH.

De qui?

COMTOIS.

De M. Philibert.

JOSEPH.

Ah! bien, oui; monsieur me ferait une jolie scène.

Allez vous promener avec M. Philibert, nous ne voulons plus entendre parler de M. Philibert. (Il veut encore se retirer.)

COMTOIS.

Permettez donc : si vous ne voulez pas nous faire parler à M. Duparc, avertissez notre ami M. Clairville.

JOSEPH, revenant.

M. Clairville? c'est bien pis; il ne fait que d'arriver. Monsieur et madame lui ont fait tant de reproches qu'il est encore plus furieux que les autres contre votre monsieur Philibert. Il le renonce à jamais pour son ami. C'était bien la peine de m'interrompre dans mon service! (Il se retire.)

SCÈNE V.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS.

COMTOIS.

Eh! mais, écoutez, je vous en prie... Le voilà parti. Un joli accueil. (Le maître et le valet se regardent d'un air consterné.)

PHILIBERT AINÉ.

Quand je te disais que tout était perdu.

COMTOIS.

Non, monsieur, tout n'est pas perdu. Ce valet refuse de m'ouvrir la grille; mais il doit y avoir une autre porte, je vais faire le tour. Je trouverai un concierge, un jardinier, une servante, quelqu'un, enfin, que j'attendrirai. Reposez-vous, attendez-moi, vous aurez de mes nouvelles. (Il sort.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Ce bon Comtois! il se flatte; mais moi... Comment se fait-il que ce parent ne soit pas venu me prendre?

Je n'ai peut-être pas assez attendu; et mes couplets, mes pauvres couplets que j'avais faits avec tant de plaisir, tant d'amour! il fallait demander à Clairville le nom du village, m'attacher à leurs pas, suivre leur voiture. Ah! je suis bien maladroit, je suis bien malheureux. (Il s'assied sur le banc de pierre à côté de la grille.)

SCÈNE VI.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

(Philibert cadet paraît sur le balcon du billard, tenant d'une main un verre de liqueur, et de l'autre une queue de billard avec une lime. Il pose son verre de liqueur sur la balustrade du balcon, et commence à limer sa queue.)

PHILIBERT CADET.

Si j'ai le coup d'œil juste, j'ai affaire là à de grands innocents qui ne sont guère plus adroits à faire la bille que M. Pastoureau. (Apercevant Philibert aîné.) Eh! mais je ne me trompe pas; c'est mon frère que j'aperçois. (Appelant.) Philibert! Philibert! mon frère! mon ami!

PHILIBERT AINÉ, levant la tête.

Que vois-je, mon frère!

PHILIBERT CADET, reprenant son verre de liqueur.

Attends, attends-moi, je descends; j'ai furieusement de choses à te dire. (Il se hâte de boire son verre de liqueur et quitte le balcon.)

PHILIBERT AINÉ.

Mon frère! mon frère ici! Par quel hasard? qu'y vient-il faire? Il m'arrive rarement de le rencontrer sans qu'il m'en survienne quelque malheur.

PHILIBERT CADET, entrant en scène sans chapeau, et sa queue de billard à la main.

Que tu viens à propos! que je suis aise de te voir!

Embrassons-nous, mon cher frère. (Il embrasse son frère et lui serre la main avec tendresse.) C'est mon bon ange qui t'envoie ici. Il faut que je te demande ton avis sur une affaire...; parce que toi, qui es d'un si bon conseil, surtout pour ce qui touche au point d'honneur.... Il m'est arrivé dans ce pays une aventure.... qui commençait à merveille, qui ne finit pas si bien.... Tu es compromis, nous sommes compromis, la famille est compromise, et c'est pour toi que j'en souffre; car à moi, qu'est-ce que cela me fait? Mais mon frère, qui tient à la considération et qui la mérite....

PHILIBERT AINÉ.

Mais enfin m'expliqueras-tu ?...

PHILIBERT CADET.

Viens; tu es un honnête homme, tu es connu pour tel, on te croira; viens leur dire, je t'en prie, que je suis un honnête homme aussi, moi; c'est-à-dire un bon enfant qui a fait et qui fera encore bien des étourderies, mais incapable d'une action....

PHILIBERT AINÉ.

Quelle action ? Qu'as-tu fait? encore quelque extravagance.

PHILIBERT CADET.

Non, sur mon âme. Tu ne te serais pas mieux conduit. Ils m'ont comblé de politesses; moi, j'y ai répondu d'abondance de cœur; et tout d'un coup, parce que je suis aimable, parce que je suis gai, ils changent de manières avec moi, et.... il faut bien que je te l'avoue, ils me prient de sortir de la maison.

PHILIBERT AINÉ.

Tu es obscur et confus dans tes discours; mais je tremble de trop bien deviner.

PHILIBERT CADET.

Comment? tu n'entends pas qu'ils m'ont invité, amené

à leur maison de campagne ; qu'ils ont voulu que j'eusse des talents, que je susse dessiner, faire des vers et de la musique, et qu'ensuite ils m'ont dit qu'il y avait erreur dans l'invitation ?

PHILIBERT AINÉ.

Ah ! grand Dieu ! Est-ce de cette maison, de chez M. Duparc qu'on t'a congédié ?

PHILIBERT CADET.

Précisément. Tu es indigné d'un pareil procédé, et moi aussi ; mais il ne faut pas que cela te consterne : nous en sortirons à notre honneur.

PHILIBERT AINÉ.

Oh ! bien, maintenant, tout est éclairci.

PHILIBERT CADET.

Mon bon frère, si tu savais combien que je suis touché du chagrin que te cause mon malheur ! mais ne te désole donc pas pour une chose dont je suis tout consolé ; parlons de toi. Où en es-tu de ce bonheur que tu m'as si joyeusement annoncé ce matin ?

PHILIBERT AINÉ.

Eh ! malheureux, c'est toi qui l'as détruit.

PHILIBERT CADET.

Moi ! comment cela ?

PHILIBERT AINÉ.

C'est à moi que la lettre d'invitation de M. Duparc était destinée. On te l'a remise.

PHILIBERT CADET.

Dieu ! n'achève pas. Eh bien, tu me croiras si tu veux, je m'en suis douté.

PHILIBERT AINÉ.

Et, grâce à tes extravagances, je ne puis pas me jus-

tifier, puisque les valets eux-mêmes refusent de m'entendre.

PHILIBERT CADET.

Il faut convenir que je suis un grand misérable : me voilà donc l'artisan du malheur de mon frère, de mon bienfaiteur, du meilleur des frères; bats-moi, accable-moi, tue-moi, je le mérite : tu te rendras service, et à moi aussi. Au surplus, je reconnaissais ton bon goût : la jeune personne est charmante; elle ressemble à cette femme de Lyon, tu sais Armantine, qui m'a tant aimé; cela m'a frappé du premier coup d'œil.

SCÈNE VII.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET; COMTOIS, sortant de la grille.

COMTOIS.

Ah! monsieur, j'ai tout appris : un intrigant, un chevalier d'industrie a pris votre nom, s'est présenté à votre place, a été admis, s'est fait chasser.

PHILIBERT AINÉ.

Eh! je le sais.

PHILIBERT CADET.

Eh! mon Dieu! oui, mon pauvre Comtois, nous savons tout; c'est moi qui suis l'intrigant.

COMTOIS.

Quoi! monsieur, vous êtes ici! quoi, c'est vous? Eh! mais, c'est donc un démon acharné après vous que monsieur votre frère. (A Philibert cadet.) Pardon, monsieur....

PHILIBERT CADET.

Je te pardonne, Comtois; tu n'en saurais trop dire.

COMTOIS.

Et, ce n'est plus un mystère, M. Duparc, pressé par les circonstances, vient de promettre sa fille et la place à M. Pastoureau, l'un de ses cousins.

PHILIBERT AINÉ.

Se peut-il ?

PHILIBERT CADET.

C'est celui qui m'a amené dans son cabriolet.

PHILIBERT AINÉ.

C'en est fait, il n'y a plus d'espoir.

COMTOIS.

Pardonnez-moi, mon cher maître, il y en a encore. Si vous parvenez, si je puis parvenir à vous faire parler à quelqu'un de la maison.... Ils verront bien que vous avez un autre ton, d'autres manières. (En parlant ainsi, Comtois arrange la cravate et les cheveux de son maître, il ôte avec un mouchoir la poussière de l'habit. Philibert cadet tire son mouchoir de sa poche, et ôte de son côté la poussière qui est sur le chapeau de son frère.) Ils ne veulent pas vous recevoir. Eh bien, je trouverai les moyens de vous les amener; oui, monsieur, il y a dans cette maison une femme de chambre qui me paraît fort compatissante.

PHILIBERT CADET.

C'est celle que je voulais embrasser.

COMTOIS.

Si je peux la décider à venir vous trouver, j'espère encore..(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PHILIBERT AINÉ, PHILIBERT CADET.

PHILIBERT CADET.

Oui, reprends courage; nous te restons : veux-tu que j'affronte la colère du père, celle de la grand'mère, de

la jeune fille; que je m'accuse, que j'appelle en duel ce monsieur Pastoureau ?

PHILIBERT AINÉ.

Eh! non, je t'en prie, je t'en conjure; tu ne m'as déjà fait que trop de mal; ne te mêle de rien; retourne à Paris.

PHILIBERT CADET.

Comment? que je ne me mêle de rien! Eh! quoi! lorsque je suis guidé par l'amour fraternel le plus pur, le plus désintéressé.... Tu as raison; je gâterais tout, j'en suis capable; mais je suis trop inquiet. Au lieu de retourner à Paris, je rentre au billard, et je t'en prie, tiens-moi au courant de ce qui t'arrivera. Si tu as besoin de moi, je suis là. Mon pauvre frère! quelle désolation pour moi, tiens, vois-tu mes larmes? (Il pleure et s'essuye les yeux avec son mouchoir.) Bonne chance, c'est ce que je te souhaite, et à moi aussi. Mais je suis plus sûr de mon fait que tu ne l'es du tien. Je gagnerai au billard, c'est certain. Épouseras-tu ta maîtresse? c'est douteux. Surtout ne retourne pas à Paris sans moi. (Il rentre au billard.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Sa main promise à un autre! et Clairville lui-même qui refuse d'écouter mon valet! Je le conçois; avec ses scrupules....

SCÈNE IX.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE.

COMTOIS.

La voilà, monsieur; je lui ai parlé avec tant d'éloquence! J'étais si pénétré de votre situation! (A Marianne.) Venez, venez, mademoiselle... madame, veux-je dire; le mauvais sujet n'y est plus; il n'y a que mon maître.

MARIANNE.

Mais si mon mari allait me surprendre!

PHILIBERT AINÉ.

Ah! de grâce, daignez vous intéresser à moi. J'aime, j'adore votre jeune maîtresse; je ne vous demande rien contre vos devoirs. Ce n'est pas auprès d'elle que j'ose encore réclamer votre appui; non, c'est auprès de son père, et de sa bonne-maman.

COMTOIS.

Vous voyez, nous sommes d'honnêtes gens; c'est aux parents que nous vous prions de nous adresser.

MARIANNE.

Eh bien, à la bonne heure, voilà un jeune homme qui s'exprime avec grâce.

PHILIBERT AINÉ.

Qu'ils consentent à me voir.

COMTOIS.

Qu'ils ne nous rendent pas victimes de la mauvaise conduite qu'un autre a pu tenir dans leur maison.

PHILIBERT AINÉ.

Il y aurait de l'injustice....

COMTOIS.

De l'inhumanité.

PHILIBERT AINÉ.

Vous paraissez si bonne!

COMTOIS.

Vous êtes si gentille!

MARIANNE.

Eh! mais vraiment, le maître et le valet sont très-aimables.

SCÈNE X.

PHILIBERT AINÉ, COMTOIS, MARIANNE, JOSEPH.

JOSEPH.

Ma femme en conversation avec deux jeunes gens! On en chasse un, il en revient deux.

COMTOIS.

Mon cher monsieur, au lieu de gronder votre femme, aidez-la; joignez-vous à elle pour tâcher de faire rendre justice à mon maître.

MARIANNE.

Eh! mais, mon ami, ce jeune homme est bien différent du premier; il a bon ton, bonnes manières; il est amoureux.

JOSEPH.

Amoureux!

MARIANNE.

De mademoiselle.

PHILIBERT AINÉ.

Mes vues sont pures, légitimes; je ne demande qu'à parler à M. Duparc, à Mme Dervigny. Tenez, prenez ceci. (Il lui donne de l'argent.) Si vous me refusez, je suis bien à plaindre : prenez, prenez encore.

JOSEPH.

Monsieur, vous me touchez, vous m'attendrissez.

MARIANNE.

Oh! par ma foi, je ne saurais lui tenir rigueur plus longtemps. Écoutez, si nous vous annonçons, on nous grondera, et l'on ne voudra pas vous voir. On est sorti

de table; les uns vont faire de la musique, les autres vont se promener. Je vais tâcher d'attirer monsieur et madame de ce côté. (Elle sort.)

JOSEPH.

Où vas-tu donc, ma femme? Un moment.

COMTOIS, retenant Joseph.

Si, pour faire connaissance, vous vouliez accepter de vous rafraîchir à cette maison que voilà. (Il indique le cabaret à côté du café.)

JOSEPH.

Monsieur..... (A part.) Le maître me donne pour boire, le valet me paye à boire; ce sont d'honnêtes gens.

COMTOIS, à Philibert aîné.

Vivat! les valets sont pour nous.

PHILIBERT AINÉ.

C'est quelque chose.

COMTOIS.

C'est beaucoup; je m'y connais. (Comtois et Joseph entrent au cabaret en se faisant de grandes politesses. Comtois force Joseph à entrer le premier.)

PHILIBERT AINÉ, seul.

Allons, voilà mes affaires en assez bon train.

On entend Philibert cadet dans le billard.

PHILIBERT CADET.

J'ai touché, monsieur; je suis sûr que j'ai touché.

UNE VOIX.

Non, monsieur, vous n'avez pas touché.

PHILIBERT CADET.

Je m'en rapporte à la galerie. Parlez, messieurs.

PHILIBERT AINÉ.

Allons, voilà mon frère qui se dispute au billard.

PHILIBERT CADET.

Fort bien; vous êtes tous contre moi. Une autre partie.

PHILIBERT AINÉ.

Qu'il joue, qu'il se dispute; il ne me nuira pas, au moins.

SCÈNE XI.

PHILIBERT AINÉ, MARIANNE, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

MARIANNE, arrivant la première.

Je les ai rencontrés; je leur ai parlé de vous. Ils me suivent.

DUPARC, entrant en scène.

Eh! que m'importe que mademoiselle Marianne le trouve à son gré? Je ne veux plus recevoir d'inconnus à la campagne. A-t-il à me parler d'affaires? qu'il vienne à Paris.

MADAME DERVIGNY.

Eh bien, Marianne, où est-il ce monsieur qui ne nous demande qu'un moment d'entretien?

MARIANNE.

Le voilà, madame.

MADAME DERVIGNY.

Voyons, monsieur, que nous voulez-vous? Que prétendez-vous? Qui êtes-vous?

PHILIBERT AINÉ.

Madame, je suis..... je viens..... pardon; mais je me sens tellement déconcerté..... Faut-il qu'une méprise, que je ne pouvais prévoir ni empêcher, ait changé les dispositions favorables que vous et monsieur aviez témoignées à mon ami Clairville.

DUPARC.

Vous êtes l'ami de M. Clairville? et moi aussi, je l'aime de tout mon cœur; mais je vous avoue qu'après ce qui s'est passé, ses recommandations ne sont pas d'un grand poids auprès de nous.

PHILIBERT AINÉ.

Je conçois et j'approuve votre défiance. Aussi n'est-ce qu'en tremblant que j'ose vous parler; mais, monsieur, si je ne possède pas toutes les vertus, toutes les qualités dont il a plu à son amitié de me gratifier, croyez au moins à tout ce qu'il a pu vous dire de mon estime pour vous, de mon respect pour madame, de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MADAME DERVIGNY.

Qu'est-ce à dire? Vous aimez ma petite-fille!

PHILIBERT AINÉ.

Oui, madame; oui, monsieur. Content de la voir, de l'admirer, n'osant vous parler, n'osant concevoir encore aucune espérance, depuis un mois je vous ai suivis partout.

MARIANNE.

Serait-ce notre jeune homme? Je cours chercher mademoiselle! (Elle sort.)

MADAME DERVIGNY.

Eh! mais qu'a-t-elle donc?

DUPARC.

Est-elle folle?

SCÈNE XII.

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC.

PHILIBERT AINÉ, avec chaleur.

Ce matin, seulement, je me confie à Clairville; il vous

révèle mon amour. Vous lui faites espérer que vous allez, aujourd'hui même, m'inviter à venir à votre maison de campagne; jugez quelle est mon inquiétude en ne voyant pas arriver cette invitation si ardemment désirée; je me hasarde à me présenter sans l'avoir reçue; je pars, je vous trouve enfin, et c'est pour apprendre que vous venez de promettre la main de votre fille à l'un de vos parents. Je n'ai aucun titre, je n'ai aucun droit; mais j'ai eu un moment d'espoir; mais il est impossible d'avoir plus d'amour.

DUPARC.

Eh quoi! monsieur, vous soutenez que vous êtes la personne dont Clairville m'a parlé ce matin?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, monsieur.

MADAME DERVIGNY.

Que vous vous nommez Philibert?

PHILIBERT AINÉ.

Oui, madame.

DUPARC.

Ah! ah! (Ici on entend Clairville chanter dans la coulisse.)

Enfant chéri des dames....

DUPARC.

J'entends Clairville, nous allons voir.

SCÈNE XIII.

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE.

PHILIBERT CADET, au balcon du café.

C'est fini; j'ai tout perdu. (Apercevant les personnages en scène.) Oh! oh! écoutons.

DUPARC.

Venez, Clairville; voici un jeune homme.....

CLAIRVILLE.

Que vois-je? encore ici, monsieur!

PHILIBERT AINÉ.

De grâce, daignez achever votre ouvrage.

CLAIRVILLE.

Point du tout; je me reproche de l'avoir commencé.

MADAME DERVIGNY.

Mais permettez....

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit, je ne veux plus me mêler de rien.

PHILIBERT AINÉ.

Si vous saviez....

CLAIRVILLE.

Ah! monsieur, cela m'a bien étonné.

PHILIBERT AINÉ.

Mais écoutez.

CLAIRVILLE.

Je ne veux rien entendre; d'ailleurs, monsieur a promis sa fille à M. Pastoureau; ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'étouffer votre amour et de donner congé de votre nouvel appartement.

DUPARC.

Eh! mais, ce n'est pas monsieur qui est venu, et que nous avons congédié.

CLAIRVILLE.

Ce n'est pas monsieur! et qui donc?

PHILIBERT CADET.

Et parbleu! c'est moi.

PHILIBERT AINÉ.

Ciel! mon frère!

DUPARC.

Eh! oui, c'est lui.

PHILIBERT CADET.

Attendez-moi, je suis à vous. Je vais vous expliquer.
(Il quitte le balcon.)

CLAIRVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme?

PHILIBERT AINÉ.

Allons, Clairville ne veut se mêler de rien; mon frère veut se mêler de tout, et je me trouve froissé entre les deux.

PHILIBERT CADET, entrant en scène.

Parbleu! messieurs et madame, il faut que vous soyez bien simples, bien innocents, bien....

PHILIBERT AINÉ.

Tais-toi donc.

PHILIBERT CADET.

Laisse donc, c'est une figure de rhétorique pour en venir à les flatter; tu vas voir. Eh! quoi? vous ne comprenez pas que nous sommes deux frères?

DUPARC ET MADAME DERVIGNY.

Deux frères!

CLAIRVILLE.

Ah! ah!

PHILIBERT CADET.

Eh oui, deux frères. Or, si l'on a vu parfois des frères qui se ressemblaient à s'y méprendre, soit au moral, soit au physique, soit en bien, soit en mal, que de différences entre tant d'autres, depuis Caïn et Abel jusqu'au frère de Piron, qui était un imbécile! (En riant.) Moi, messieurs, j'ai une pauvre tête, peu de jugement; j'ai été gâté par ma mère, que je dominais. Tout petit, je faisais cent tours à mon maître d'école : aussi, je ne sais rien que le billard, l'escrime, le trente et un; et dès mon enfance, on m'appelait Philibert le mauvais sujet.

(D'un ton grave.) Mais mon frère, envoyé par mon père dans un collége de Paris, a été élevé avec soin, tendresse et sévérité. Il a bon cœur, bonne tête et bon jugement. Il sait le grec, le latin, la philosophie, la musique, la danse et les mathématiques; et par opposition, on l'appelait et on l'appelle encore Philibert l'homme de mérite. (En riant.) Moi, messieurs, je suis un vaurien, un joueur; je m'amuse, et je passe pour avoir un excellent ton en mauvaise société. J'ai mangé mon patrimoine, la maison de commerce de ma mère, je mangerais le diable. (D'un ton grave.) Mais mon frère, l'homme de mérite, est sage dans ses mœurs, raisonnable dans sa conduite, modéré dans ses désirs. Il a conservé, il a déjà augmenté sa fortune; il n'a pas de dettes, et, plus d'une fois, il a payé les miennes. (En riant.) Moi, messieurs, franchement je ferais une folie de me marier, et un père en ferait une plus grande de me donner sa fille. Que diable pourrais-je apprendre à mes enfants? (D'un ton grave.) Mais mon frère, l'homme de mérite! il a été si bon fils, il est si bon frère, qu'il ne peut manquer d'être bon père et bon mari. Il fera souche d'honnêtes gens, d'hommes de sens, d'hommes d'esprit, parce qu'il a de l'honneur, du sens et de l'esprit. C'est mon frère que vous avez invité, c'est moi qui suis venu. Donc je ne suis pas un intrigant qui ai pris un faux nom; mais mon frère a été victime d'un quiproquo. Es-tu content, frère? T'ai-je tenu parole? Je crois que je n'ai pas dit de sottises.

DUPARC.

Ainsi c'est de monsieur que Clairville, Forlis, Préval, Derlange, m'ont fait un si grand éloge.

PHILIBERT AINÉ.

Ah! monsieur, je dois cet éloge à leur indulgence. Mon frère ne mérite pas tout le mal qu'il vient de dire de lui-même; mais oui, c'est de moi qu'on vous a parlé; c'est moi qui vous ai fait une visite ce matin; c'est à moi que vous l'avez rendue. (Tirant de sa poche la carte de

visite de Duparc.) Voici la carte que Clairville m'a remise de votre part. C'est moi qui suis attaché au ministère des affaires étrangères; c'est moi qui ai eu le bonheur de remplir avec succès une mission à Smyrne.

CLAIRVILLE.

Eh! mais, mon cher monsieur, que ne me disiez-vous que vous aviez un frère?

PHILIBERT CADET.

Oh! il n'y a pas de quoi se vanter.

SCÈNE XIV.

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE.

MARIANNE.

Venez, venez, mademoiselle; tenez, le voilà.

SOPHIE, voyant Philibert aîné.

C'est lui!

MADAME DERVIGNY.

Qui, lui?

MARIANNE.

Le jeune homme que mademoiselle a remarqué.

MADAME DERVIGNY.

Eh! quoi? mademoiselle....

PHILIBERT AINÉ.

J'aurais été assez heureux pour fixer votre attention. Ah! monsieur, au nom de l'amitié que vous aviez pour mon père, accordez-moi la main de votre fille. Point de dot, point de place, et je suis content; et ma vie tout entière est consacrée au soin de son bonheur.

MADAME DERVIGNY.

Voilà du désintéressement, une véritable tendresse.

SOPHIE.

N'est-ce pas, ma bonne-maman?

DUPARC.

C'est fort embarrassant: les engagements que je viens de prendre avec Pastoureau....

SOPHIE.

Mon père, la parole que vous lui avez donnée est-elle donc irrévocable?

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

PHILIBERT AINÉ, MADAME DERVIGNY, DUPARC, PHILIBERT CADET, CLAIRVILLE, MARIANNE, SOPHIE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU.

Me voilà.

MADAME DERVIGNY.

N'est-ce pas, monsieur Pastoureau, que vous êtes trop délicat pour vouloir épouser une jeune personne malgré elle?

PASTOUREAU.

Comment?

DUPARC.

C'est qu'il faut vous dire qu'il y a eu véritablement erreur.

PASTOUREAU.

Ah! ah!

MADAME DERVIGNY.

Que monsieur, qui est le frère de monsieur, est la personne que nous attendions.

PASTOUREAU.

Oh! oh!

MADAME DERVIGNY.

Il adore ma petite-fille. Elle vient de me faire entendre qu'elle avait beaucoup d'estime pour vous, mais...

PASTOUREAU.

Point d'inclination.

SOPHIE.

Pardon, mon cousin.

PASTOUREAU.

Fort bien : vous allez me sacrifier.

PHILIBERT CADET.

Croyez-moi, renoncez. Vous valez mieux que moi; mais, mon frère, l'homme de mérite !....

PASTOUREAU.

Allons, me voilà encore premier garçon de noce au mariage d'une demoiselle que j'aurai été sur le point d'épouser.

PHILIBERT AINÉ.

Ah ! monsieur Pastoureau, quelle générosité !

DUPARC, à Philibert aîné.

Ma fille et la place sont à vous.

PHILIBERT CADET.

Allons, morbleu ! de la joie, des chansons, des valses, des rondes, des allemandes et des gavottes. Ah ! sans moi, comme tu serais dans l'embarras ! Petite sœur, aimez-moi comme un bon frère. Et vous, papa Duparc, vous trouverez dans l'aîné un bon gendre, et dans le cadet un bon convive.... pour un repas de garçon; je me tairai quand nous aurons des dames.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION. . . . . .

LA PETITE VILLE, comédie en quatre actes 1

Préface. 3

La Petite Ville, comédie. 7

DUHAUTCOURS OU LE CONTRAT D'UNION, comédie en cinq actes. 99

Préface. 101

Duhautcours, comédie. 105

UN JEU DE LA FORTUNE OU LES MARIONNETTES, comédie en cinq actes. 209

Préface. 211

Les Marionnettes, comédie. 219

LES DEUX PHILIBERT, comédie en trois actes 337

Préface. 339

Les Deux Philibert, comédie. 343

PARIS. — TYPOGRAPHIE MOTTEROZ

RUE DU DRAGON, 31.